

MERCVRE DE FRANCE

TOME CENT VINGT-DEUXIÈME

Juillet-Août 1917

Juillet-Août 1917 — Tome CXXII

MERCVRE

DE

FRANCE

(Série Moderne)



PARIS
MERCVRE DE FRANCE
XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

MCMXVII

N° 457 — Tome CXXII 1er Juillet 1917

MERCVRE

DE

FRANCE

Vingt-huitième Année

Paraît le 1er et le 16 de chaque mois



HENRI ALBERT, GEORGES BOHN, JACQUES BRIEU, DOCTEUR STÉPHEN CHAUVET,
JULES CHOPIN, LOUIS DUMUR, GUSTAVE FUSS-AMORÉ, JEANNE GUILLET,
CHARLES-HENRY HIRSCH, GUSTAVE KAHN,
ANNE-MARIE et CHARLES LALO, THÉRÈSE LAVAUDEN, CAMILLE MARBO,
PAUL MORISSE, RACHILDE,
DENIS THÉVENIN, L.-CH. WATALIN, CAPITAINE Z***.

PRIX DU NUMÉRO

France : 1 fr. 50 *net.* | **Étranger : 1 fr. 75**

DIRECTEUR

ALFRED VALLETTE

PARIS
MERCVRE DE FRANCE
XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

—

MCMXVII

SOMMAIRE

No 457. — 1er JUILLET 1917

REVUE DE LA QUINZAINE

LES MANUSCRITS NE SONT PAS RETOURNÉS

Les auteurs non avisés dans le délai de DEUX MOIS de l'acceptation de leurs ouvrages peuvent les reprendre au bureau de la Revue, où ils restent à leur disposition pendant un an.

Les avis de changement d'adresse doivent nous parvenir accompagnés de 0,50 en timbre-poste, au plus tard le 10 pour le numéro du 16, le 25 pour le numéro du 1er mois suivant.

(Voir suite des annonces des « Editions Bossard », page suivante)

(*Voir suite des Annonces des « Éditions Bossard », page suivante*)

EXTRAIT DU CATALOGUE

DES EDITIONS DV MERCVRE DE FRANCE

Histoire — Critique — Littérature

Agathon
L'Esprit de la Nouvelle Sorbonne 3.50

Hortense Allart de Méritens
Lettres inédites à Sainte-Beuve 3.50

Guillaume Apollinaire, Fernand Fleuret et Louis Perceau
L'Enfer de la Bibliothèque Nationale 7.50

[L'Arétin]
Les Plus belles Pages de l'Arétin .... .50

Aurel
Jean Dolent .... 1 »
La Semaine d'Amour 3.50

Henri Bachelin
Jules Renard et son Œuvre 0.75

J. Barbey d'Aurevilly
L'Esprit de J. Barbey d'Aurevilly 3.50
Lettres à Léon Bloy 3.50
Lettres à une Amie 3.50

J.-M. Barrie
Margaret Ogilvy 3.50

Charles Baudelaire
Lettres, 1841-1866 .... 3.50
Œuvres posthumes 3.50

Léon Bazalgette
Walt Whitman. L'Homme et son œuvre 7.50

Christian Beck
Le Trésor du Tourisme :
L'Italie Septentrionale 3.50
Rome et l'Italie Méridionale. 3.50
La Suisse 3.50

Dimitri de Benckendorff
La Favorite d'un Tzar 3.50

Paterne Berrichon
Jean-Arthur Rimbaud 3.50
La Vie de Jean-Arthur Rimbaud 3.50

Albert de Bersaucourt
Etudes et Recherches 3.50
Les Pamphlets contre Victor Hugo 3.50

Louis Bertrand
Gustave Flaubert 3.50

Ad. Van Bever et Paul Léautaud
Poètes d'aujourd'hui, *Morceaux choisis*. 2 vol. .... 7 »

Ad. Van Bever et Ed. Sansot-Orland
Œuvres galantes des Conteurs italiens, I, II, chaque vol. 3.50

Léon Bloy
L'Ame de Napoléon 3.50
Celle qui pleure 3.50
La Chevalière de la Mort .... 2 »
Les Dernières Colonnes de l'Eglise 3.50
Exégèse des Lieux Communs, I, II, chaque volume 3.50
Le Fils de Louis XVI 3.50
L'Invendable 3.50
Le Mendiant ingrat .... 5 »
Mon Journal (pour faire suite au *Mendiant Ingrat*) 3.50
Pages choisies 3.50
Le Pèlerin de l'Absolu 3.50
Quatre Ans de Captivité à Cochons-sur-Marne 3.50
Le Sang du Pauvre 3.50
Au Seuil de l'Apocalypse 3.50
Le Vieux de la Montagne 3.50

Léon Bocquet
Albert Samain 3.50

Bottom
Ainsi parlait Jéroboam .... 2 »

Wacyf Boutros Ghali
Le Jardin des Fleurs 3.50

Georges Brandès
Essais choisis 3.50

Georges Buisseret
L'évolution idéologique d'Emile Verhaeren 0.75

Mélanie Calvat
Vie de Mélanie 3.50

Gaston Capon
Les Vestris 3.50

Louis Carlo et Ch. Régismanset
L'Exotisme 3.50

Jane Carlyle
Jane Welsh Carlyle 3.50

Thomas Carlyle
Lettres de Thomas Carlyle à sa mère 3.50
Lettres d'Amour de Jane Welsh et de Thomas Carlyle, 2 vol. .... 7 »
Olivier Cromwell, sa Correspondance, ses Discours. I, II, III, chaque volume 3.50

Eugène Carrière
Ecrits et Lettres choisies 3.50

Félix Castigat et Victor Ridendo
Petit Musée de la Conversation 3.50

Fernand Caussy
Laclos 3.50

F.-A. Cazals et Gustave Le Rouge
Les Derniers jours de Paul Verlaine 3.50

Charles Cestre
Bernard Shaw et son œuvre 3.50

Chamfort
Les plus belles pages de Chamfort 3.50

Paul Claudel
Connaissance de l'Est 3.50
Art poétique 3.50

Jean des Cognets
La Vie intérieure de Lamartine 3.50

Charles Collé
Journal historique inédit 7.50

Vicomte de Colleville
Un Cahier inédit du journal d'Eugénie de Guérin .... 2 »

J.-A. Coulangheon
Lettres à deux femmes 3.50

Marcel Coulon
Témoignages, I, II, III, chaque volume 3.50

Cyrano de Bergerac
Les plus belles pages de Cyrano de Bergerac 3.50

Eugène Defrance
Catherine de Médicis 3.50
Charlotte Corday et la Mort de Marat 3.50
La Conversion d'un Sans-Culotte 3.50
La Maison de Madame Gourdan 2.50

Paul Dellor
Remy de Gourmont et son Œuvre 0.75

Eugène Demolder
L'Espagne en auto 3.50

René Descharmes et René Dumesnil
Autour de Flaubert, 2 vol. .... 7 »

Henry Detouche
De Montmartre à Montserrat (*illustré*) 3.50

Diderot
Les plus belles pages de Diderot 3.50

Pierre Dufay
Victor Hugo à vingt ans 3.50

Georges Duhamel
Paul Claudel 2.50
Les Poètes et la Poésie 3.50

Edouard Dujardin
La Source du Fleuve chrétien 3.50

Louis Dumur
Les Enfants et la religion. 3.50

LA PSYCHOLOGIE
DE LA CRISE RURALE ANGLAISE

—

I

Une des conséquences les plus remarquables de la campagne sous-marine aura été la mobilisation agricole outre-Manche. L'entreprise de désespoir, dirigée par un ennemi déclinant contre le transit maritime a brusquement contraint l'Angleterre de demander à son propre sol ce que, des années durant, lui avait offert l'étroite collaboration de ses colonies et de sa marine.

Devant la nouvelle menace, M. Lloyd George avait à choisir entre deux moyens défensifs : ou bien continuer le trafic comme par le passé, risquant délibérément équipages et cargaisons, et récupérant les pertes par une production de plus en plus intensive des chantiers de construction. Ou bien restreindre les importations et faire appel aux ressources agricoles du pays qu'on n'avait pas exploitées jusqu'alors.

Le Premier Ministre a adopté d'urgence cette dernière mesure, suscitant par là, avec une miraculeuse rapidité, l'éveil de la campagne économique, d'un bout à l'autre du Royaume-Uni.

La géographie de l'Angleterre et son histoire se correspondent logiquement. Cette terre insulaire a engendré des hommes chez qui l'instinct maritime prédomine sur tout autre. Son énergie belliqueuse, son ambition nationale, l'Angleterre en avait jusqu'ici confié l'espoir à sa flotte. Hormis quelques campagnes continentales, issues des avatars dynastiques de ses rois, les grands combats de ce peuple, ceux qui expriment le

vouloir de la collectivité, ont toujours été dédiés à son hégémonie maritime.

De même, développant avec ses victoires sa puissance mercantile, l'Ile a donné une race particulière de trafiquants migrateurs. Grâce à eux, elle n'eut jamais faim. Ses comptoirs innombrables, établis aux confins du monde, et les cales de ses vaisseaux furent immémorialement les pourvoyeurs vigilants du pays. L'Angleterre, pressentant que le génie de son existence même résidait dans le trafic transocéanien, établit son commerce — *Free Trade* — sur des bases telles que les produits d'outre-mer lui étaient acquis à des tarifs moindres que s'ils avaient été empruntés à l'Ile elle-même. Dès lors, à quoi bon s'adonner à la culture insulaire? Pourquoi détourner de leur fonction originelle, à grand concours de bras et d'argent, des terres que leur nature et un climat pluvieux vouaient à la pâture des bêtes plutôt qu'à l'ensemencement ?

Aussi bien, la production de la viande était-elle plus nécessaire à l'économie du pays que la culture des céréales. Les pourvoyeurs transmaritimes de la Grande-Bretagne étaient, s'ils envoyaient ceci, dans l'impossibilité de fournir cela, jusqu'à une date très récente : les frigorifiques sont une invention nouvelle, et, l'Anglais étant éminemment carnivore, a, bien auparavant, voué un souci constant à la production du bétail indigène.

Ainsi, la situation du pays sur la carte européenne, son climat, le génie et le goût de son habitant, ont prévenu, pendant des siècles, l'extension du labour et développé le pâturage.

Un autre facteur, issu, cette fois-ci, de l'organisation sociale, a paralysé jusqu'ici l'essor de l'agriculture. Il est remarquable de voir qu'à quinze siècles de distance les effets subsistent, qu'engendrèrent des causes désuètes depuis bien longtemps.

Il faut se souvenir que la race autochtone des Iles Britanniques est une race domptée. Les conquérants qui mirent l'empreinte de leur possession sur le sol où ils débarquèrent gardent aujourd'hui leurs prérogatives. Les seigneurs ont survécu, si les Rois passèrent. A travers d'innombrables crises dynastiques, les grands vassaux, solidaires les uns des autres, ont réussi, sans aspirer à de nouvelles conquêtes, à maintenir leur ancien apanage, l'adaptant, règne après règne, aux exigences d'une société mouvante.

Ces Normands, après la conquête, se montrèrent des administrateurs avisés, des psychologues sagaces. Ils surent faire tourner la roue du temps à leur agrément, par girations lentes qui, en histoire, sont évolution plutôt que révolution. Grâce à cette assimilation amiable, ils rendirent admissible dans leur pays un état de société unique, qui semble encore une énigme à tout homme d'une autre patrie.

Il y a quelque cinquante ans, on eût bien surpris le gentilhomme anglais à qui l'on eût prédit l'éventuelle obligation d'entretenir une armée sédentaire, destinée non pas à des fins coloniales, mais strictement européennes. On l'eût surpris plus encore en prophétisant à son oreille le morcellement de ses propriétés. L'un, cependant, est advenu avant l'autre.

L'amour de la terre, qui, en France, est inhérent à tout homme, est ici confiné exclusivement à l'aristocratie. Il y a là-dedans du fanatisme, comme dans tout amour véritable. Ainsi que le paysan français s'accroche âprement à son lopin, ou le petit propriétaire suburbain à son maigre potager, de même le lord anglais chérit avec passion son domaine.

L'aristocratie anglo-saxonne est avant tout une aristocratie rurale. Ne fournit-elle pas, à d'innombrables et savoureux exemplaires, cette espèce sociale dont le substitut exact est à peu près introuvable ailleurs : le gentleman-farmer ?

Voici, je pense, la raison profonde à laquelle M. Lloyd George a dû son impopularité d'avant guerre, parmi les membres de l'élite agrarienne. Non point parce qu'il était issu de peu : il n'est pas de société, hormis l'Amérique du Nord, où l'on respecte autant le *Self made man*. Non plus, parce qu'il avait voué sa carrière à l'émancipation du prolétariat. Maint ressortissant du *Peerage* avait, avant lui, consacré sa vie à la résolution du problème. Ce qui aliéna à la politique de M. Lloyd George l'unanimité de la Droite anglaise, c'est qu'il préconisait le morcellement de la terre.

Ce que des siècles de tradition scrupuleuse, la révérence perpétuelle d'apanages traditionnels avaient sauvegardé jusqu'ici, un homme nouveau en dépouillerait les défenseurs légitimes ? Depuis quarante générations, les Maisons s'étaient étayées sur l'absolutisme du droit d'aînesse. Le premier né avait recueilli l'héritage, l'avait administré en sa vie, puis l'avait passé à son successeur naturel, sans crises ni ressauts, comme autrefois

les Lampadophores des Républiques hellènes passaient le flambeau d'une lumière éternelle...

L'Eternité de la terre, la force sacrée dont elle est investie, la vénération que son habitant mortel doit avoir pour elle, voici le Credo que broyait Mr. Lloyd George. Personne ne peut tout à fait comprendre le sens ésotérique de cette spoliation, hormis le lord anglais frustré tout à coup de sa terre. Pour lui, Lloyd George fut l'iconoclaste qui brise pêle-mêle, pour en distribuer les débris à une plèbe irrévérencieuse, Cybèle, Erda, toutes les figurations que l'homme a prêtées dévotement à la terre divinisée.

Ce droit d'aînesse, qui nous paraît une rétrogression arbitraire vers un passé glacé, est, en ce pays, l'expression de la nature même. Le choc que nous, gens de tierce République, ressentons à la vue de ces vastes Etats dont l'opulence égoïste contraint au dénuement une partie de la communauté, l'Anglais, même de piètre culture, l'éprouvera en retour, à son premier voyage en France. Le morcellement systématique auquel un siècle de démocratie a voué les fiefs primitifs emplit tout Anglo-Saxon de sang pur d'une mélancolie où il entre du mépris et de la révolte. Non seulement on bouleverse sa confession sociale, mais on violente son esthétique.

« Vos châteaux de la Loire, me disait l'un d'eux, sans terres ni dépendances, avec tous ces organismes parasitaires qui se gorgent du bien d'autrefois, c'est comme de nobles bêtes mortes, assaillies par des oiseaux de proie... »

L'héritier du bien, en Angleterre, en est le tuteur, il faudrait presque dire le prêtre. Cette organisation s'est conservée en sa pureté chez les anciens Clans de l'Ecosse. Là, l'aîné — *Master* ou *laird*, — est à la fois le gardien de la terre, le chef de la famille, et le souverain du Clan. Il rend la justice, il administre les biens, il dirige la vie de ses subordonnés. Il a le titre et le sol. Aux autres fils sont dévolues les carrières fugitives, armée, marine, commerce, colonisation. Presque tous les grands marins, les soldats illustres, les colons opulents de l'Angleterre sont des Cadets de familles patriciennes. C'est en grande partie à ce fait qu'il faut attribuer la très rapide prospérité agricole des Dominions transocéaniques de la Grande-Bretagne. Exploités congrûment par des colons d'ascendance et d'éducation rurales, favorisés par des conditions méridien-

nes exceptionnelles, ces Départements nouveaux de l'Empire se sont développés avec une merveilleuse aisance. On retrouverait ainsi, à quelques générations en arrière, un parentage aristocratique aux colonies pastorales de Nova Scotia, Newfoundland, Rhodesia, et à bien des vallées florissantes du Canada ou de l'Australie.

J'ai connu un vieux Squire, qui possédait dans le nord de l'Ecosse un bien considérable, équivalant à peu près à la moitié d'un de nos départements. Il vivait sur sa terre dans un dénuement absolu, resté seul après une union stérile. Une année après l'autre, les impositions nouvelles diminuaient la valeur de ce domaine chenu, clairement menacé par le marteau du commissaire gouvernemental. Lourd fut le souci du Squire, lorsqu'il réalisa que le *land-tax* excédait de beaucoup le rendement de son État.

Un jour, me montrant sans vergogne des semelles éculées :

« J'assaisonne, me dit-il, mes repas à la margarine et je tresse moi-même mes chapeaux, avec les joncs du loch voisin. Mes fermiers me vendent trop cher le lait de mes vaches. Je fais ma cuisine, pour permettre à Bessie d'entretenir les appartements. »

Bessie était une maritorne criblée de rousseurs, constituant, avec une réserve abondante de rats et de chouettes, tout le personnel subalterne du château, où jadis un roi proscrit avait trouvé asile.

Comme le vieux Squire manifestait, en me confiant ceci, une sorte d'humour mi-farouche, mi-bénévole, je m'enhardis jusqu'à lui demander :

« Après vous, à qui reviendra votre bien ?

— *Dont know !*... Un arrière-petit-neveu, je crois...

— Mais alors, pourquoi ne vendez-vous pas une parcelle ou deux ? »

Il me regarda avec d'autant plus de fixité qu'il était un peu borgne, et, jurant comme, seuls, les gens de sang pur savent le faire : « Si le diable me tue par la faim, que Dieu le bénisse. Mais jamais un autre que de mon Clan ne gardera ma terre après moi ! »

Il dit et, d'un vigoureux coup de pouce, rajusta dans sa ceinture les plis flottants de son kilt, dont le tartan se quadrillait aux couleurs familiales.

Ces paroles, prononcées de l'autre côté du Détroit, constitueraient pour l'Ambigu une tirade assez effective : Corneille macéré dans Xavier de Montépin.

Ici, ou l'Ancien Etat des choses et des gens n'a pas été emboué par la Muse mélo-démocratique, j'affirme que ces paroles avaient une beauté virginale, pure de toute macération.

Le vieux Squire est mort. Son descendant, dont il avait le sang en sauvage affection et la personne en superbe indifférence, l'arrière-petit-neveu morcèle. Tempora mutantur.

Je me suis souvent remémoré notre colloque. L'une après l'autre, les propriétés seigneuriales capitulent, vaincues par l'Impôt sur la terre, qui chaque année va croissant. Lillesthal, le domaine du duc de Sutherland, est à vendre. Déjà, il y a quelques années, la maison palatiale où l'avant-dernière duchesse offrit tant de fêtes à la Reine Victoria, Stafford House, était achetée par sir Thomas Lever, le propriétaire du « Sunlight Soap », et offerte à la nation, sous le nom de « London Museum ».

Il y a trois ans, faisant contre mauvaise fortune bon cœur, le Duc de Devonshire tint lui-même le marteau du Commissaire-priseur à la vente aux enchères de son propre domaine.

Maintenant on parle de défricher le « Moor » d'Ecosse et d'Angleterre.

Le *Moor* est la terre stérile où ne pousse que la bruyère, la mousse et le chardon. Lande tourbeuse dont les plus grands îlots couvrent une partie du Devon, du Yorkshire et des Highlands d'Ecosse. Ses buissons, où septembre allume des violets somptueux et de rutilantes pourpres, sont le refuge du « grouse », l'oiseau voyageur que l'Anglais chasse avec passion, et que nous appelons improprement coq de bruyère. Terre des belles embuscades, des longs vols d'automne et des vastes cromlechs druidiques, le Moor offre au Chasseur solitaire la séduction mélancolique de la beauté absolument inféconde.

Ceci aussi va être « sacrifié ». Le *Moor*, dans quelques semaines, sera voué à l'irrigation, à l'engrais et à la charrue mécanique.

La guerre et l'entreprise sous-marine ont eu raison des dernières résistances. Devant l'imminence du péril, les Anglais ont offert à leur pays le faisceau des plus nobles sacrifices.

Le seigneur qui dédie spontanément à la culture communa-

le les parcelles les plus chéries de son Etat a droit à la gratitude nationale, car, de même que lorsqu'il donne son fils, pareillement il offre son sang, s'il donne sa terre.

§

L'organisation sociale a donc divisé la race anglaise, dans ses rapports avec le sol, en deux dénominations absolument distinctes : les propriétaires et ceux qui ne le sont pas.

Ceux-ci — la grande majorité — ne connaissent rien de la campagne, ou à peu près rien. Ils sont les citadins qui se promènent par accident, le dimanche, grandement ébaubis aux variations des saisons et des jours.

Comment se manifeste, chez les grands ruraux anglais, l'amour de la campagne? Je l'ai dit tout à l'heure : c'est d'abord par un impérieux instinct de propriété, non point individuelle, maïs familiale et traditionnelle.

Nul, je pense, en aucun autre pays, n'aime la nature avec une dilection comparable à celle-ci, qui est tout ensemble autoritaire, passionnée et tendre. Non point la nature humble et laborieuse de Jean-François Millet, mais une campagne en façon de parc, faite pour exalter, en ses fastes, la libre course de bêtes racées — purs sang et grey hounds — ou l'élan de nobles arbres tels qu'on en voit à l'horizon des portraits de Romney ou de Joshua Reynolds.

Cet amour, cependant, n'est point courtisan. Les moutons n'y sont pas enrubannés, et l'on n'y promène point de vertugadins. Ne s'y complaît non plus la religiosité vague de Jean-Jacques ou de Bernardin. Du reste aucune sorte de littérature. Le contact entre l'homme et la terre y est sincère, direct et permanent.

Toutes les occupations pastorales, même celles qui nous paraissent les plus rebutantes, sont pour le propriétaire anglais une source d'émotion et de plaisir ; aucune race n'aime autant les jeux rustiques à la façon dont les entendait Virgile. Non seulement les sports violents, chasse et course équestre, mais la marche toute simple à travers bois et prairies, par tous les temps, verglas, neige ou bise.

Que nos petits bonheurs citadins, nos excursions hasardeuses en des vêtements inopportuns, sont chlorotiques, opposés à cette callisthénie vigoureusement campagnarde !

Il suffit, pour s'en rendre compte, de comparer les deux garde-robe : la nôtre — et la leur.

Pour la campagne (*country-wear*), l'industrie anglaise manufacture des tissus spéciaux, *tweeds*, *checks*, *homespun*, qui bravent impunément tous les éléments combinés, exhalant tout au plus, après l'averse, une bonne odeur de fourré mouillé.

Des souliers spéciaux, les brogues, qui prêtent à la marche une confortable élasticité.

Dés chapeaux spéciaux, de feutre souple, que la pluie la plus enragée lustre seulement à neuf, pour la prochaine promenade.

Chez les hommes, pantalons courts, cela va sans dire. La jupe des femmes descend rarement plus bas que le genou.

Le cou entortillé d'une écharpe pelucheuse, un stick à la main, et votre « lunch basket » suivant à dos de poney, vous voilà équipé pour une journée de campagne. Si vous désirez susciter l'hilarité de vos hôtes, chaussez des souliers à talons Louis XV, prenez une fourrure, ou munissez-vous d'un parapluie.

Une fois parti, soyez prêts à affronter les redoutes les plus hétéroclites : marécages bourbeux, rivières à gués dubitatifs, étables, poulaillers, porcheries, labours détrempés, sans omettre les innombrables haies — *hedges*, *railings*, *fencings* — qu'il vous aura fallu escalader, toutes jupes troussées, sous l'œil plus ou moins approbateur des troupeaux roux ruminant sous les arbres. Bien heureux si, lorsque vous êtes au milieu de leurs pâtureaux, le collie ou le retriever ne s'avise pas de donner la chasse à un couple d'étalons plus velus que des Tarasques.

L'Anglais et l'Anglaise trouvent en ces géorgiques une source de simples délices. Parcourant sa terre, l'homme établit avec elle une correspondance absolue, comme ce bétail, couché sur sa litière ou ce chien fourrageant du nez dans une garenne. Sans pensée humaine, sans aucune des spéculations cérébrales qui font plus ou moins, pour nous autres, de tout paysage un « état d'âme », le Britannique est plus près que nous de la nature, tout simplement parce qu'il ne s'est jamais avisé de la regarder « à travers un tempérament ». Il se laisse aller bonnement au charme ensoleillé — plus souvent humide — du moment sans cesse renaissant. Il vit d'une vie strictement

animale et végétative ; il se répand dans la vie universelle ; il est panthéiste, mais — c'est là sa force — il se garde bien de le savoir. Il goûte par tous ses sens, il respire le sol, il hume la pluie...

Il étreint la nature avec ses muscles, l'heureux homme, cependant que nous essayons de la surprendre avec notre pensée...

Comme de juste, elle s'applique à nous berner, tandis que lui ne retire de ses rapports avec elle qu'une substantielle satisfaction.

Il rentre fourbu, prêt pour la douche, le smoking, ou le décolleté conventionnel du soir, seules dissonances citadines au cours d'une journée parfaitement bucolique.

§

Dans le commerce essentiellement physique qu'il établit avec elle, cet homme demande à la nature l'assouvissement de deux passions subconscientes, complémentaires l'une de l'autre : la passion de la vie, la passion de la force.

Il chérira, entre tous les autres un paysage qui lui renverra les aspects riches et robustes de la vie. Il le désirera animé par de belles formes d'arbres et de bêtes. Et s'il admire la grâce d'une fleur sauvage ou l'élan d'un animal libre, c'est non point à cause de leur rapport harmonique avec le sol et le ciel qui les engendrèrent, non point à cause de telle correspondance plastique ou musicale éveillée en lui, mais tout simplement par la vertu de vie que répandent ces organismes terrestres.

L'Anglais n'est point l'homme de la spéculation solitaire. Pas davantage le subtil qui veut :

> De la musique avant toute chose,
> Et pour cela préfère l'impair.

Son eurythmie est d'une carrure énergique, où le vouloir des muscles bien irrigués se traduit par une innervation rigoureuse...

Il exigera que, dans la campagne, d'autres vies répondent à la sienne. Ennemi des soliloques, il a organisé pour son agrément la société de ses frères inférieurs. Et de même qu'il incarne l'aboutissement d'un linéage choisi, de même il gardera que rien autour de lui ne soit un objet de doute ou un être de hasard. Depuis la touffe de gazon jusqu'au fermier qui l'a

plantée, depuis le faisan jusqu'au garde qui limite ses ébats, en passant par le paddock, le vivier et la roseraie, tout — faune et flore — sera jalousement sélectionné par un parentage de plusieurs générations sur la terre. Chaque être vivant sera un spécimen parfait de sa race ou de son espèce, — toute fleur aura son ascendance, toute bête son pédigrée. De beaux échantillons de vie, de saines incarnations, voilà ce que le propriétaire anglais demande à sa terre, en retour de l'adoration qu'il lui porte.

Après quoi il cherche à éveiller aux échos de son Etat l'affirmation de sa force. C'est pourquoi il est chasseur, avec violence. Il aime passionnément les bêtes, pour le riche spectacle qu'elles offrent, puis pour les jeux pathétiques que leur poursuite et leur mort réservent à leur maître. Lorsqu'il force un animal de course ou de proie, l'Anglais puise dans sa victoire l'exaltation de son énergie physique.

Rien d'étonnant, si la délectation qu'il en retire, et ce perpétuel souci d'eugénisme, ont fait de la campagne anglaise un monde ravissant où tous les êtres — plantes, bêtes et gens — sont des vibrations concourant harmonieusement à l'éclat de la symphonie.

C'est ici l'asile des plus beaux jardins : pelouses lustrées où sourd et s'égoutte l'eau invisible et génératrice ; fraîches avenues d'ifs, aussi noirs que la plume du merle qui les hante ; chemins d'eau griffés de roses, où voyage le radeau mouvant des lentilles, où le martin-pêcheur préside à la liesse des scarabées ; Et, close entre des portails ouvrés, comme en un théâtre féerique, fête orgiaque de milliers et de milliers de fleurs.

Aux bois, aux prairies, dans les ruches et les étables, c'est le même enchantement qu'au jardin.

L'épi qu'on cultive sur cette terre est un grenier d'abondance. Et toutes les brebis y sont fécondes.

§

Soustrayons l'élite rurale du blòc de la population britannique. Nous découvrons que l'immense majorité vit dans l'indifférence des travaux agraires.

En France, donnez à l'artisan un lopin de terre, vous pouvez présager sans faillir que, remontant d'instinct à son parentage rustique, il prendra la bêche et le cordeau, et s'efforcera

de faire pousser quelque chose. Il peinera sur sa terre jusqu'à ce qu'il en ait extirpé quelques écus, simultanément à de grandes joies.

Une expérience similaire donnera outre-Manche des résultats bien différents. Mis en présence d'un carreau qui dans ce pays sera très probablement herbu, l'Anglais de classe prolétarienne s'étendra dessus en fredonnant un air, non sans avoir allumé sa pipe. Il considérera son morceau comme un *recreation-ground*, et du diable si jamais lui viendra en tête d'y faire germer quelque chose.

S'il se meut sur un échelon plus élevé, il tracera sur son bien les contours d'un court de tennis. Peut-être, si l'amour du lucre l'emporte chez lui sur la fureur sportive, établira-t-il en ces lieux le pacage de quelques moutons. Il lui faudrait être d'humeur bien excentrique ou de sang bien mêlé pour enfouir là-dedans le grain d'une avoine ou l'œil d'une pomme de terre....

Explorons la banlieue d'une grande agglomération française. C'est ici l'habitat de gens bien différents de mœurs et de société.

Il y a le navrant asile de l'épicier retiré, boule verte, poissons rouges et cætera. Madame, sous son ombrelle, émonde des rosiers et gourmande Marie qui, en quête de ciboule, s'est permis, l'insolente, d'en arracher les brins au lieu de les couper.

Monsieur, en panama et bras de chemise, brandit un « planton » comme un sceptre, en transpirant sur un carré de laitues; — je renvoie le lecteur soucieux de couleur locale aux Ballades potagères de notre national Paul Fort.

Il y a le « jardin » de l'ouvrier, dont l'usine crache à l'horizon. Un cabanon disjoint, envahi de clématite, un râteau édenté et une macédoine de légumes vivaces, se disputant les mottes de cet étroit enclos. Il y a le maraîcher, grassement établi sur la riche mosaïque de son royaume. Il y a le garde-barrière, dont le domaine exubérant, trahit le culte atavique de la soupe au chou.

Cheminons maintenant le long d'une des avenues suburbaines qui résolvent dans les champs les quartiers excentriques d'une ville anglaise. La voie éternise au regard la double file si monotone de ses cottages de brique. L'architecte a bâti

flegmatiquement l'agrégat des constructions sur un modèle uniforme. On cherche en vain l'imprévu d'un détail neuf, une humble rébellion contre l'omnipotente symétrie.

Devant les façades d'un roux humide, les jardinets sont frères, comme les maisons : un pied de Virginian creeper, qui étreint déjà l'étage unique, un ou deux plans de rosiers, quelques pensées. Et dans tous les cas, la petite pelouse oisive, vernie, tondue au ciseau avec une sollicitude moniacale.

Pas plus devant que derrière, il n'y a trace de potager.

En France, la fleur au jardin trahit un désir de luxe rustique, si timide soit-il.

Ici, c'est aux proportions du « vegetable garden » qu'on mesure l'opulence du domaine.

Les locataires de céans, — car cette espèce de citoyens n'a pas plus cure de propriété que de comestibles, — sont gens de bourse étroite, de chiches moyens. Entrons dans la maison : elle sent le chou. Et sa sœur de droite et sa sœur de gauche sentent le chou pareillement. Toutes, elle découvrent ainsi la psychologie de leur cuisine. La seule nourriture végétale de leur indigène, c'est le chou, avec la pomme de terre ; cultivés dans ces étendues désolées qui longent la voie du chemin de fer, on les achète ensuite chez le prochain « greengrocer ». Au surplus, l'alimentation est strictement carnassière.

L'extrémité extérieure de l'avenue s'épanouit en un parc dépourvu d'arbres. C'est le « Common », résolution obligée de toute banlieue anglaise. Au fond, des moutons pâturent, indifférents aux ébats de quelques adolescents court-vêtus, agglomérés sur leur balle comme un essaim sur son rayon. Ici, contresignant ce tableau de paisible médiocrité, une jeune femme en casquette lit un magazine, son bébé culbuté dans l'herbe.

Le Dimanche, il y aura sur ce pré égalitaire des sons de cloches et des matches passionnés. Le Pasteur présidera, louant comme il convient les victorieux selon l'Evangile. Et le grouillement humain de créatures jumelles, expiré de toutes les maisons voisines, entonnera un « hymne » à la gloire du repos dominical.

La scène acquiert sa valeur philosophique en un des « villages modèles » créés par des patrons munificents pour l'ouvrier des grandes agrégations industrielles. Une visite à Port

Sunlight ou à Bournville, les petites cités édéniques du Savon et du Chocolat, révélera une organisation en tous points semblable à la précédente, hormis un bienfaisant souci de variété architecturale.

Il y a là d'adorables cottages, si coquets, d'un goût si bienveillant, d'une fumée si fine, qu'on souhaiterait d'y vivre, malgré la torpeur d'un ciel asthénique. Il y a des jardinets de fleurs et d'herbage. Il y a surtout, étalée au centre du plan, la souveraine pelousée communale.

Etudions la vie de cet ouvrier, non point en son labeur quotidien, mais à travers les nombreux loisirs que lui ménage un patron chrétiennement altruiste. Le soir se partagera entre le « Town hall », où l'on glose de politique, et le Club, abondamment pourvu de magazines, de journaux et de jeux de cartes. Le samedi, ce sera l'évasion vers le prochain champ de courses, car l'ouvrier anglais, homme et femme, a la passion violente des paris clandestins engloutissant, plus sûrement encore que le « Public-bar », la paye de la semaine. Il y a les matches à discuter, il y a le Cinéma, l'Eglise, les meetings. Ce potpourri d'attractions civiques fait passer un « week-end » le plus aisément du monde.

Il est remarquable d'observer que, si cet homme consacre tous ses loisirs à la société de ses semblables, c'est en dehors de sa famille et de sa maison. Dans ces agglomérations campagnardes, il a rapidement organisé une vie urbaine, toute pareille à celle de son frère de Sheffield ou de Bradford.

C'est un citadin, exilé par un avatar de la philanthropie sur un domaine étranger, que son pied foule, mais que sa pensée ne connaît pas.

II

Brusquement, la menace sous-marine a contraint l'Angleterre d'organiser son agriculture, comme, trente mois auparavant, l'agression de la Belgique l'avait mise en demeure d'improviser son armée.

L'Ile, de par la nature de l'offense nouvelle, se trouvait partiellement isolée du reste de l'Empire qui jusqu'alors avait abondamment pourvu ses greniers, ses moulins et ses cuisines. Il fallut, de peur de compromettre périlleusement la marine marchande, avoir recours aux restrictions alimentaires.

L'Economie anglaise n'avait pas prévu jusqu'ici l'utilisation de la betterave. Dans l'industrie sucrière la production était restée strictement coloniale. La racine fourragère seule avait été cultivée pour l'alimentation du bétail. Le pays est pauvre en céréales, non point conséquemment à son climat ou à l'aridité de son sol : les essais de culture intensive sur les domaines privés ont donné des résultats remarquables, aussi bien concernant la quantité que la qualité.

Mais le *Free Trade* favorisant l'expansion transmaritime avait jusqu'ici rendu superflue et purement expérimentale la production indigène.

Le rendement de la pomme de terre et des plantes potagères était pareillement insuffisant à la consommation nationale.

En résumé, l'Angleterre, dans les circonstances nouvelles, était dans l'incapacité de pourvoir à son alimentation végétale.

C'est alors que fut organisée d'urgence la campagne économique inspirée par Mr Lloyd George et conduite par Mr Prothero, Lord Derby et Mr Neville Chamberlain.

Comme il eût été dangereux de retirer des divers départements où elle était employée la main-d'œuvre mâle mobilisée aux usines, il se trouva que le nouvel appel fut adressé surtout à la population féminine du Royaume-Uni.

Le 17 mars, un vaste meeting fut convoqué à l'Albert Hall. L'auditoire — 6000 personnes — était exclusivement féminin. Le mysogyne fourvoyé là aurait eu grand'peine à découvrir une dissonance fâcheuse, en ce bel élan d'harmonie patriotique. Telle véhémente protestation, issue d'une Cassandre à cheveux plats, et sonnant sous le dôme énorme comme un pauvre grelot rouillé, fut le sursaut mourant de la suffragette de correctionnelle, telle qu'aimait à la dessiner Punch.

Aussi longtemps que, par une fâcheuse bévue physiologique, on commit à sa garde une police masculine, ses imprécation allèrent croissant. On garde de ce temps d'assez curieuses annales : la Vénus lardée de Vélasquez et le drame du Champ de courses.

Le 17 mars 1917 il n'en alla pas ainsi. Le sort de la protestataire fut remis à ses sœurs. Et, comme la Lysistrata anglaise n'est pas moins bien musclée que celle d'Attique, la démonstration inopportune fut promptement réduite, à la force du poignet. Conspuée, boycottée, cette suffragette anachronique,

eut une prémonition de la rigueur civique, sous le règne des policewomen.

L'assemblée, pittoresque pour les continentales qu'on y admit, fut au cœur de toutes les femmes anglaises sérieuse et fortifiante. On voyait, réunies là toutes celles que la guerre a déjà ralliées sous l'uniforme : les W. V. R. (Women voluntary Regiment) accommodées à l'australienne, costume khaki, chapeau troussé, bottes fauves. Les Y. W. C. A. (Young Women Christian association), les Girls Scouts, enfin les Policières, dont les officiers portent un uniforme bleu foncé galonné d'or, très semblable à celui des officiers de marine.

La zone des armées connaîtra bientôt les W. V. R. Le premier détachement est parti la semaine dernière avec ses officiers, pour le front de France. Les « soldats », dont l'âge n'excède pas vingt-cinq ans, sont mandés par le quartier-général anglais dans le service auxiliaire de l'Armée en campagne. Ces femmes seront tour à tour interprètes, chauffeurs, cantonnières, ou préposées à la régénération agricole du pays évacué par les troupes.

De voir le Gynécée sous les armes produit encore aux Françaises une impression assez hybride ! Nous ne pourrons de longtemps nous défendre d'un petit choc intérieur, à l'aspect de ces amazones contemporaines, court-jupées, haut-bottées, saluant militairement, à angle rigide, un colonel galonné, dont les cheveux coupés court grisonnent sous le képi, et qui, dans l'aisance parfaite de son maintien, garde à peine un peu de solennité.

Instinctivement, le regard latin cherche asile parmi les infirmières éparpillées un peu partout. Celles-ci sont nos vraies sœurs. Car cette guerre verra-t-elle la mobilisation de la femme française ailleurs qu'à l'hôpital, comme elle l'a admise ici ? Pour ma part, je ne le pense point.

Lord Derby, Mr Neville Chamberlain, Mr Prothero, Mrs Tennant et Miss Violet Markham, — deux quasi-ministresses, — exposèrent lucidement leur plan de campagne, suivant la formule nationale qui dispense à doses subtiles l'humour et la gravité. Ils confièrent aux nouvelles recrues ce que la patrie attendait d'elles. Il y eut de l'enthousiasme, des applaudissements passionnés, conduits à petit bruit par la Reine et ses dames d'honneur. (Ne nous annonce-t-on pas aujourd'hui que

la Princesse Mary bêche son jardin à Windsor, et que la Cour a renoncé aux pommes de terre?... O pays d'élection, où toutes les possibilités s'accomplissent, vous désarmez la raillerie malsonnante et la destructive ironie !)

Le lendemain, le *National service for Women* commença à travers la presse sa campagne de publicité, d'un bout à l'autre de la Grande-Bretagne.

L'organisation rurale du pays que j'ai essayé d'exposer dans un précédent chapitre fut extrêmement favorable à la nouvelle entreprise. Dès le début de la campagne, les grands domaines s'ouvrirent spontanément à la culture nationale, soit que leurs propriétaires en eussent autorisé l'exploitation pour la durée de la guerre, soit qu'il en ait été fait un don définitif à la communauté.

De même, les premières qui répondirent à la sollicitation agricole furent les femmes vivant sur ces terres, et qui, de corps et d'esprit, ont toujours été des rurales, dans toute la force du terme.

Lorsqu'en France une jeune fille « née » perd sa fortune et se voit dans l'obligation de gagner sa vie, elle fera secrètement des travaux à l'aiguille, ou bien exploitera mélancoliquement les talents pédagogiques — en général dubitatifs — dont la nature l'aura douée. Son activité oscillera assez précisément entre la broderie et la leçon de piano.

En Angleterre, une femme placée en de semblables conjonctures n'aura recours ni à l'un, ni à l'autre de ces auxiliaires. Le plus souvent, elle y est fort malhabile. Puis, il y a, pour l'en prévenir, une raison plus impérieuse : le can't. « Cela ne se fait pas. »

Elle sera nurse, jardinière, éleveuse, fermière ou chauffeuse: lady-nurse, lady-gardener, lady-chauffeur. Ces diverses carrières lui permettront, privilège inestimable, de garder le qualificatif de « lady » attaché à leur dénomination.

En résumé, cette femme choisira une profession non point manuelle, mais je dirai plutôt « musculaire » ; celle qui exige, chez sa ressortissante, la santé du corps, servie par l'équilibre des nerfs et la sérénité de l'âme. D'innombrables expériences montrent que la femme anglaise a toujours excellé à l'accomplissement de ces tâches.

Lorsque le service national demanda des bras pour remuer

la terre, diriger le charroi rustique, réparer les routes et déboiser les forêts, ce sont les patriciennes et les vierges des colonies qui se présentèrent les premières, de même qu'auparavant elles n'avaient pas hésité à tourner des obus ou à conduire des wagons automobiles.

Ainsi la nouvelle armée s'est trouvée pourvue à son origine d'excellents officiers dont l'éducation professionnelle avait de longtemps précédé la guerre.

Quelques noms : la mobilisation agricole a été inspirée en grande partie par les efforts et l'exemple de Lady Londonderry, Lady Mabel Smith, Lady Helmsley, Lady Annesley, Lady Warwick, etc.

L'une est cantonnière, l'autre éleveuse. Celle-ci s'adonne à la laiterie, celle-là à l'aviculture. Personne ne s'aviserait de découvrir, en cette activité pastorale, la moindre scorie d'excentricité.

Dans tous les districts où les recrues seront envoyées, elles trouveront pour les accueillir la « Dame de céans, *The Lady of the land* », non point pour faire tinter à leur oreille un lointain discours d'encouragement, mais pour initier les novices à leur nouveau labeur, avec le geste, plus qu'avec la parole. Elles leur enseigneront, avec simplicité, comment l'on manœuvre une charrue mécanique, comment on trait une vache ou l'on étrille un cheval. Les prérogatives hiérarchiques de ces officiers seront infiniment respectables, parce qu'elles seront étayées sur une compétence de plusieurs années.

Comme pour toute entreprise de recrutement, l'auxiliaire le plus effectif fut ici la publicité.

Voici la traduction d'une des grandes affiches où, sur les colonnes de tous les grands journaux, les femmes d'Angleterre lurent l'appel de leur pays :

SERVICE NATIONAL

FEMMES !

Enrôlez-vous aux champs pour le service de votre patrie.

Aidez à remporter la victoire.

Le sol appelle les femmes fortes et saines.

Des milliers d'hectares attendent la culture.

Des milliers de fermes demandent :

Des laboureuses,
Des semeuses,
Des laitières,
Des charretières,
Des vachères,
Des maraîchères.

Si vous êtes fortes et de bonne volonté, vous pouvez apprendre, porter l'uniforme, gagner la paye.

Il nous faut :

Du lait pour les bébés,
Du pain pour les enfants,
Des aliments pour les marins et les soldats.

Voici nos conditions :

Instruction gratuite.
Uniforme gratuit (bottes, culottes, 2 sarraus, 1 chapeau).
Salaire minimum : 18 shillings par semaine,ou tarif moyen de la commune d'emploi.

Le sol vous appelle!

La patrie vous demande!

Plus le travail sera rude, plus noble sera le service rendu!

Signez dès maintenant votre contrat avec le pays. Vous le trouverez dans tous les bureaux de Poste et les Services du gouvernement.

Ne temporisez pas.

Lisez ceci, et passez-le à votre voisine.

Il y a un mois à peine que la mobilisation de la femme aux champs a été organisée. Déjà, toute la ruche est en travail. Les volontaires affluent, à raison d'un millier par jour en moyenne.

Leurs « instructeurs » se montrent extrêmement satisfaits des résultats obtenus, et, d'après les rapports publiés, les fermes où la main-d'œuvre féminine est employée n'ont eu qu'à se louer de la transmutation de leur personnel.

Toutes les classes sont représentées dans l'armée nouvelle. Toutes illustrent, avec le merveilleux pouvoir d'assimilation de la Femme, le génie rural de cette race, qui durant des siè-

cles demeura potentiel faute d'un milieu d'expansion, mais trouva des illustrations accidentelles parmi l'aristocratie rustique.

Cette vaste entreprise, mise en demeure de créer l'agriculture insulaire, ne s'est point seulement appliquée à satisfaire les exigences de l'Economie actuelle. Elle prévoit l'établissement sédentaire d'une corporation fermière féminine. A toutes les volontaires qui, dans l'amour de leur carrière nouvelle, auront trouvé la récompense de leur effort, le gouvernement britannique réserve après la guerre des concessions de terrain libre dans les Dominions transocéaniques. Elles auront en ces pays des possibilités quasi-infinies d'activité nouvelle ; la colonisation agricole est en effet, grâce à l'énorme domaine maritime de la Couronne, une source de prospérité à peu près inépuisable.

La race affirme ici, une fois encore, sa merveilleuse vitalité. L'Angleterre s'est servie de la campagne sous-marine pour régénérer son agriculture et pour féconder le sol de son Empire, d'un antipode à l'autre, dans les années à venir.

THÉRÈSE LAVAUDEN.

DISCIPLINE

—

Franchement je ne regrette pas ces quatre jours de prison. Ils m'ont valu un rhume magnifique, car on me permettra de remarquer que le local disciplinaire manque de confortable, mais ils m'ont inspiré d'édifiantes, d'efficaces réflexions. Puis-je encore crier à l'injustice quand je reconnais lui devoir d'inappréciables bienfaits, et des lumières ? Non, je ne regrette pas d'avoir fait, à quarante et six ans, l'expérience de ce qu'on est convenu d'appeler la paille humide des cachots. Mais prenons l'affaire à son début.

Quand le sergent, qui n'est point un mauvais homme et qui est attristé par une maladie de vessie, vint me dire : « Monsieur Bouin, vous avez quatre jours de prison », j'éprouvai d'abord un étonnement mêlé d'incrédulité. Toutefois, il était matin, et le sergent, qui ne plaisante jamais avant de s'être sondé, ajouta d'un air dolent : « Il y a une garde en salle qui devait être prise par un Bouin, et qui n'a pas été prise. Ce n'est peut-être pas vous, mon pauvre Monsieur Bouin, qui avez loupé votre garde, mais c'est sûrement vous qui avez quatre jours de prison. »

Le sergent se tut. Je ressentis une certaine gêne au creux de l'estomac, et une bien désagréable sensation de chaleur aux joues. Jusqu'aux premiers jours de la guerre, ma vie avait été paisible et heureuse ; je n'avais pas l'habitude de certaines émotions ; je n'en reconnus pas moins que j'étais indigné, indigné vivement.

— Sergent, fis-je, c'est impossible ! J'ai pris ma garde aux brancards avant-hier, et je la reprends demain. Mais je n'étais pas de garde en salle la nuit dernière, je vous assure...

Je devais être frémissant et fort rouge, car le sergent me considéra pendant quelques secondes avec une sollicitude apitoyée. Puis il dit : « Attendez, je vais voir l'officier d'administration », et sortit.

Je me remis à frotter le parquet. C'est une besogne très fatigante pour un homme qui s'est adonné toute sa vie à l'étude des mathématiques ; mais, au mois de septembre 1914, un grand esprit de résolution et de sacrifice animait tous les Français de bonne volonté. Je m'étais engagé pour servir mon pays humblement, fièrement, dans la mesure extrême de mes forces, et, comme c'est à mes forces physiques que l'on s'adressait surtout, je frottais chaque jour le parquet avec ivresse. Ce matin-là, je me trouvai le frotter avec frénésie, si bien que de grosses gouttes de sueur se mirent à souiller mon ouvrage. J'en fus incommodé, mais satisfait : on arrose le sol natal avec ce qu'on peut, n'est-ce pas ?

Le sergent revint : « Monsieur Bouin, dit-il, c'est bien pour vous les quatre jours, et c'est une grande saloperie qu'on vous fait là. Il est entré dernièrement au service un médecin volontaire qui porte votre nom et qui n'a pas encore de grade. Comme il fait fonction de major, il ne s'y colle pas la nuit. Mais les secrétaires, qui ne savent jamais rien, l'ont porté quand même pour une garde, et c'est celle-là qui n'a pas été montée. Comprenez ? Alors l'officier à trois galons a donné quatre jours de prison. Le gestionnaire lui a fait remarquer qu'il ne pouvait pas punir le médecin, qui n'y est pour rien. Seulement, la punition a été portée au tableau pour un Bouin ; et comme il faut qu'elle soit faite, paraît que c'est vous qui la ferez... »

Je tenais à la main un de ces bâtons à l'extrémité desquels les frotteurs fixent un morceau de cire. Je demeurai à ce point stupide que cet objet tomba. Les murs de la salle sonore soulignèrent, sans discrétion, cette maladresse d'un claquement éclatant comme un bruit de gifle. J'étais très malheureux.

— Allez voir vous-même l'officier, me dit d'un air pénétré le sergent qui dansait d'une jambe sur l'autre. Moi, maintenant, je m'en vais, j'ai les signatures...

Je le laissai s'éloigner ; quand cet excellent garçon parle de signatures, c'est qu'il est tourmenté par le besoin d'uriner, et c'est un besoin bien respectable et bien lancinant.

Je plaçai dans un coin la brosse et le bâton, et je m'en fus vers les bureaux en boutonnant ma petite veste avec des doigts qui tremblaient, car je suis un faux calme, et j'éprouvais quelque difficulté à conserver empire sur moi-même.

Je connaissais l'officier : c'était un vieil alsacien que la guerre avait extrait d'une mairie où il consumait les loisirs de sa retraite. Il ne m'avait point encore paru un homme méchant, ni même tracassier ; je ne désesperai pas de le fléchir et de le voir se rendre à l'évidence.

— Ah ! c'est vous Bouin, fit-il avec calme. Eh bien, vous avez quatre jours de prison. Vous commencerez à midi.

— Monsieur l'officier, dis-je, je suis en effet Bouin, Bouin Léon, et...

Il me coupa la parole :

— Le prénom n'y fait rien. Il n'y avait pas de prénom porté au tableau. Vous avez vu Bouin, vous n'aviez qu'à marcher...

— Monsieur l'officier, j'ai mes jours de garde régulièrement établis depuis deux semaines. Je n'ai pas remarqué...

Le bonhomme se dressa sur ses jambes, et je vis qu'il était d'une taille médiocre, presque ridicule. Il vint sur moi avec une sorte de colère bredouillante qui s'empêtrait à l'intérieur de sa moustache.

— Il y a une punition qui est donnée, dit-il ; il faut qu'elle soit faite. Eh bien ! vous la ferez. Quelle est votre profession ?

— Professeur de mathématiques, engagé volontaire.

Il ajouta d'un air concentré :

— Ce n'est pas parce que vous êtes engagé volontaire qu'il faut vous figurer que vous allez tout chambarder ici. Les hommes comme vous, qui ont de l'instruction, devraient donner le bon exemple. Croyez-moi, faites vos quatre jours, mon garçon.

— Mais, monsieur l'officier....

— Faites-les, et croyez-moi : ce n'est pas dans un moment comme celui-ci, quand l'ennemi est encore aux portes de la capitale, que vous allez répandre parmi nous des germes d'indiscipline.

— Mais, monsieur l'officier, la discipline...

Des rides se dessinèrent avec ordre sur son front et autour de sa bouche. Puis il grogna d'un ton rogue, profond, triste

— La discipline, vous ne savez pas ce que c'est! Vous ne m'apprendrez pas ce que c'est... Faites vos quatre jours.

Au geste qui accompagnait ces mots, je compris que je devais sortir. Alors des paroles surprenantes me vinrent à la bouche :

— Monsieur l'officier, je déposerai une plainte à monsieur le médecin-chef...

Le nabot rua des poings dans ses paperasses.

— C'est bon ! c'est bon ! Encore une affaire ! Et c'est avec des gens comme ça qu'on veut la victoire ! Sortez ! Sortez !

J'eus l'impression qu'il gémissait, et je me trouvai dans le corridor. Une conduite d'eau le parcourait à mi-hauteur et fuyait doucement, avec un petit susurrement qui semblait installé dans le silence depuis le commencement du monde.

Je remontai dans mon service en titubant.

La troisième division avait, en ce temps-là, pour médecin traitant M. Briavoine. Vous savez quel homme charmant et sympathique est cet éminent praticien. Dieu ! qu'il a une jolie façon d'être convaincu de tout ce qu'il dit, et comme j'aimais à voir sourire les cent plis profonds de ses yeux et de son large front dénudé.

Monsieur Briavoine était dans son bureau lorsque j'y pénétrai ; mais, ce jour-là, nul sourire n'était épanoui sur sa face pleine de rides et de majesté.

— Non, non ! disait-il à ses assistants, Dufrêne a grade de général, c'est parfait ! Mais moi, je suis Briavoine, voilà !

Un silence respectueux accueillit cette ferme déclaration. La renommée de M. Briavoine s'étend au delà du continent. Il s'est illustré dans l'art délicat de faciliter aux enfants l'accès du monde, et c'est entre ses mains que maintes princesses ont, en gémissant, remis le fruit couronné de leurs entrailles.

J'étais à ce point préoccupé de mon aventure que je me mis à voguer à travers la pièce, sans but réel ou apparent ; ce faisant, je marchai fort maladroitement sur les pieds de M. Briavoine.

— Faites attention, mon ami, me dit avec bienveillance cet homme courtois.

La grande urbanité de M. Briavoine, l'aménité de sa voix, l'exquise correction de son geste, tout cela fit ruisseler sur les blessures de mon amour-propre une eau bienfaisante. Je me

résorbai avec gratitude et modestie dans un angle du bureau où l'on classait les paperasses. Et je pensais : « Que cet homme est donc civil, et qu'il l'est à tous les points de vue... »

Peu à peu, je reprenais possession de moi-même, et prêtais à la conversation des officiers réunis dans la pièce un intérêt qui bientôt fut très vif.

On attendait pour ce jour même la visite du Médecin inspecteur général Dufrêne. Ce personnage considérable se manifestait aux armées avec une ardeur et une autorité qui étaient dignes des plus grands éloges et se trouvaient l'objet des plus vives critiques.

M. Briavoine enlevait sa vareuse galonnée. L'or et l'argent en ornaient les manches.

— Donnez-moi, dit-il, un sarrau. M. Dufrêne désire être reçu par ses subordonnés en tenue d'ordonnance; mais les soins de notre profession réclament l'usage d'une blouse.

Un léger souffle de rébellion agita l'atmosphère de la pièce. Les assistants de M. Briavoine firent entendre un murmure où il y avait de l'ironie, de l'amertume et du sifflement. Revêtu de blanc, le maître jeta sur sa personne un regard satisfait.

— Je vais, déclara-t-il, recevoir d'abord Dufrêne en blouse, et sans képi, et s'il juge à propos de m'objecter que ce n'est pas réglementaire, il trouvera, en même temps qu'un subordonné, un interlocuteur. Je sers mon pays avec le plus indiscutable désintéressement, aussi je ne veux pas être tracassé. Qu'ai-je donc à espérer ? J'ai mon bâton de maréchal comme officier de complément, et mes travaux civils m'ont valu tous les honneurs auxquels je peux prétendre.

Sur ces paroles pleines de justesse, nous vîmes entrer le Professeur Proby. C'était un homme de haute taille, au poil pisseux, au regard empreint d'une gravité voisine de l'hébétude. Il s'exprimait ordinairement par vociférations, en coupant son débit de toutes sortes d'interjections et de monosyllabes qui en dénaturaient complètement le sens. Il fonça dans la conversation avec des grâces de buffle :

— Çà ! Qu'est-ce qu'on me dit ? Mais, mais, je lui en ficherai, moi... Çà ! Il sait bien que, quoi ? je suis Paul Proby, moi ! Et je suis de l'Académie, moi ! Et il sait pourtant bien que... çà ! je suis de l'Académie; moi, çà là-dedans...

C'était vrai : le Professeur Proby honorait l'Aeadémie de sa collaboration. Il tapa du pied, faisant sonner des éperons étincelants et sauter les pièces somptueuses d'un harnachement qu'il avait tiré de l'armoire à l'occasion de la grande guerre.

— Dufrêne, çà ! dit-il encore, j'ai toujours été bien avec lui ; mais il ne faut pas... quoi ! qu'il nous embête... Çà !

Monsieur Briavoine, qui était homme de tact, sentit que la conversation s'égarait. D'un coup de barre, il ramena l'esquif en pleine eau.

— Il n'y a pas ici question de personne, mais question de principe. Nous ne sommes point, comme nos ennemis, un peuple brutalement soumis...

Cette considération générale parfuma, tout d'un coup, de philosophie, l'air ensoleillé de la petite salle. Toutes les physionomies furent attentives, et l'esprit de rébellion y gagna une allure ordonnée, sérieuse.

Depuis mon entretien avec l'officier d'aministration, un mot me dansait dans la tête, je le répétais machinalement ; j'en disséquais les syllabes avec une obsédante inquiétude. J'eus soudain l'impression que ce mot allait être prononcé, qu'il était mûr, volumineux, foisonnant, qu'il allait sortir de ma tête, s'échapper et circuler sur toutes les bouches qui parlaient là.

— On ne peut pas, dit M. Briavoine, demander à des Français cette acceptation passive d'une autorité sans contrôle. J'avouerais sans honte que notre race est la moins disciplinée du monde, la plus folle d'indépendance.

— L'autorité est, comme l'alcool, un poison qui rend l'homme fou, dit un jeune homme qui contenait derrière des lunettes un regard pointu.

— Assurément, reprit le maître. Quant à la discipline...

Je poussai un véritable soupir de soulagement. Ça y était. Le mot était sorti, et je le regardai s'ébrouer hors de moi avec un sentiment de délivrance et de curiosité tout à la fois. Je contemplai l'illustre accoucheur avec une réelle reconnaissance. Ma satisfaction interne fut si forte que je pris la liberté, malgré tout ce qu'il y avait d'infime dans ma situation militaire, de faire à M. Briavoine un large signe d'assentiment. Mais, de si bas qu'elle vienne, l'approbation est bonne à prendre, et

M. Briavoine me lâcha, au passage, un des sourires dont sa barbe était pleine.

— La discipline, proposa-t-il, n'est peut-être pas une vertu française. Mais, Dieu soit loué, nous en possédons d'autres et, à lui seul, notre esprit critique, par exemple, notre esprit critique si fin, si parfaitement incisif et délicat vaut bien, permettez-moi de l'affirmer, toutes les pesantes qualités de nos ennemis.

L'entrée du docteur Coupé avait passé presque inaperçue au milieu de l'attention générale. Pris à partie par ses collègues, cet excellent vieillard apparut comme une feuille de l'arrière-saison, que la tourmente invite violemment à rompre ses attaches. Quelques secondes, il hésita entre une terreur innée de l'autorité et un certain goût pour la chicane. L'impétuosité de l'opinion ne lui laissa pas liberté d'opter ; et la feuille sèche partit en tournoyant dans la bourrasque...

— Nous sommes prêts à donner notre sang s'ils nous le demandent, posa en principe le docteur Coupé ; mais, sacré mâtin ! qu'ils nous le demandent poliment !

— Çà ! c'est la moindre des choses. Des égards ! grogna le Professeur Proby. Je suis très discipliné, moi ; à la condition... quoi ? que... quoi ? Nous demandons des égards, là-dedans !

— Vous savez ce qu'a fait Dufrêne avant-hier? aventura un personnage imposant qui s'étudiait, par un savant effort du col et de la mâchoire, à tenir sa barbe horizontale et qui gagnait à cette attitude une exceptionnelle majesté. « Ecoutez donc... » Et il se mit à raconter, au milieu d'un concert de protestations et de rires, le dernier petit scandale couvé par des imaginations que n'assouvissait pas la lecture des communiqués les plus glorieux et les plus angoissants de la guerre.

Il y avait, dans cette pièce, une quinzaine d'officiers. Quatre ou cinq d'entre eux comptaient parmi ceux que l'on appelle les princes de la science. La guerre m'a donné une occasion unique d'approcher ces personnalités distinguées, et je vous assure que j'éprouvais une émotion bien légitime à les entendre s'entretenir ainsi librement devant moi.

Ma conversation du matin avec l'officier d'administration m'avait jeté dans un profond désarroi. Les mathématiques

donnent à l'esprit d'invincibles habitudes d'ordre. Je suis célibataire, malheureusement, mais j'ai, sur la famille et la société, des idées sérieuses, raisonnables, en rapport avec mes goûts et ma profession. Je sais que de grands savants mathématiciens ont pu rêver de triangles qui n'auraient pas trois côtés, ou de lignes parallèles qui finiraient par se rencontrer... Je ne suis pas capable de suivre ces maîtres sur un pareil terrain ; peut-être même suis-je maintenant trop âgé pour m'aventurer sur de telles traces. Que voulez-vous ? Je me trouve satisfait avec ce que je sais. A contempler ma bibliothèque, à feuilleter mes cahiers de cours, j'ai toujours éprouvé une rassurante impression de discipline. D'autre part, la culture des mathématiques donne de la logique. Or, ce qui m'était arrivé ce matin-là n'était pas logique, autrement dit, ce n'était pas juste. Et l'idée que le règne de l'ordre pouvait exiger une chose illogique, cela, même au milieu des bouleversements de la guerre, m'apparaissait comme la pire incohérence.

Vous concevez donc l'espèce de soulagement, voire d'ivresse que je ressentais à entendre des hommes éminents justifier l'insoumission de ma conduite. J'écoutais leurs propos, les scandant de hochements de tête approbatifs. J'éprouvais une jouissance aiguë et comme tremblante, une jouissance mêlée d'orgueil et d'une frayeur superstitieuse.

Peu à peu, je perçus que cette dernière émotion prenait le pas sur les autres. Je redoutai d'avoir un peu trop raison ; sans connaître ma cause, ces messieurs y apportaient un assentiment trop fougueux. Cette exaltation toute verbale de l'indiscipline me causait un malaise exquis, presque de l'angoisse. Réduit au silence par le respect, je n'en multipliais pas moins, mentalement, les exhortations au calme et je pensais : « Attention ! attention ! du sang-froid, messieurs, du sang-froid ! »

Tel était l'état de mon âme, quand, au milieu du tumulte des voix, on entendit un appel de cloche : la cloche du bureau des entrées. Alors il se fit un silence étrange.

— Monsieur le principal, dit le sergent apparu sur le seuil, la voiture de monsieur le Médecin inspecteur général est signalée à la grille.

— Sacré mâtin ! prononça celui que tout le monde appelait

familièrement le père Coupé. Puis, d'un geste mécanique, i assujettit son képi sur sa tête et fit un pas vers la porte.

— Où allez-vous? demanda le professeur Proby d'un to rogue et mal assuré.

— Je vais le recevoir au perron, répliqua le brave homme

— Çà! mais il y a des gens pour cela. Nous pouvons l'attendre dans nos services...

— Vous n'y pensez pas, dit Monsieur Coupé, l'usage...

— C'est que, ce bonhomme-là, moi, vous savez, je l'appelais Dufrêne, tout court, dans le civil, grogna le barbon au poi triste. Et je prétends que... oui! là-dedans!

— Il faut, jugea M. Briavoine, en faire une question de politesse. Allons au perron. A propos, donnez-moi ma vareuse..

— Ne désiriez-vous pas, mon cher maître, conserver votre blouse? fit observer le jeune homme au regard pointu.

— Sans doute, mais je craindrais de prendre froid. Donnez-moi également mon képi : je ne peux pas traverser le jardin ayant la tête découverte.

Monsieur Briavoine se tourna vers moi.

— Mon ami, dit-il, cherchez les registres d'observations et veuillez m'accompagner.

Puis il répéta en se coiffant :

— Il est inutile de prendre froid.

Un chaud rayon de soleil entrait par la fenêtre ouverte. Je pensai que M. Briavoine n'avait rien à redouter du froid et je m'emparai des registres.

Le groupe des officiers descendait maintenant les larges escaliers dans un bruit de voix et de bottes.

Il me parut qu'une légère inquiétude tempérait l'ardeur des propos. Comme nous arrivions sous les galeries, j'entendis M. Briavoine dire à M. Coupé :

— C'est la première fois que, depuis la guerre, je rencontre le Médecin inspecteur général Dufrêne.

Il ajouta, non sans une certaine gravité :

— Vernier, voulez-vous remonter dans le service et voir si la salle des sous-officiers a été balayée? Il y traînait encore tout à l'heure des débris de coton.

— Pour ça, disait en grommelant Proby, il ne faut quand même pas qu'il vienne nous embêter, parce que oui! il sera

reçu comme ça ! Nous lui dirons, hein ? Nous lui dirons tout ce que nous avons sur le cœur.

— Nous lui dirons tout ce qu'il faudra dire, reprit M. Briavoine avec décision. Nous lui dirons que l'hôpital est mal éclairé, que les fuites d'eau et de gaz sont innombrables, que les cuisines laissent à désirer...

— Moi, interrompit le père Coupé, je ne me gênerai en rien pour réclamer d'importantes modifications à l'installation de mon service...

Comme on arrivait aux abords de la grande porte, le professeur Proby eut un brusque mouvement d'humeur, et, prenant à part un de ses assistants qui portait un sarrau, lui dit :

— Vous, là-dedans, allez vite vous mettre en tenue : ce sera plus convenable.

L'automobile du Médecin inspecteur venait de s'arrêter devant le perron. Elle s'ouvrit, comme un fruit sec qui éclate, et expulsa son contenu sur le bitume.

Oh ! l'impressionnant personnage ! Il était grand et de proportions qui me parurent énormes. Un visage équarri sur ce modèle que l'on est convenu d'appeler martial ; des traits profonds, où les doigts et les ongles du sculpteur avaient passé et repassé ; sur le nez même, le pouce avait dû insister, busquant et écrasant légèrement les chairs. De dures touffes blanches, de cette qualité, semble-t-il, réservée aux militaires âgés : moustache et barbiche. Il portait l'ancien costume des généraux, que beaucoup n'abandonnèrent, comme d'anciennes idées, qu'avec peine. L'or, les pierreries, le velours et les brandebourgs de soie environnaient le torse d'un tel faste que l'imagination pouvait à peine concevoir, sous cette splendeur barbare, des poumons, des muscles, de l'os et une vieille peau couverte de poils gris.

Des sourcils touffus, un regard s'échappa, qui était à la fois violent, inquisiteur et coloré d'un inexprimable orgueil.

Il avança dans un silence solennel.

J'attendais un choc ; mais, à compter de cet instant, des choses se passèrent qui demeurent, dans mon souvenir, comme enveloppées d'un brouillard mystérieux.

D'un seul mouvement, tous les hommes qui étaient là placèrent leur corps dans une certaine position, et je les vis exécuter le salut militaire selon les principes que l'on apprend

patiemment, dans les casernes, aux recrues de la campagne.

Il y eut d'imperceptibles contractions sur les visages. La flamme des yeux prit un éclat terne et fixe. Dix siècles d'une habitude imposée et acceptée engourdirent et soudain glacèrent les articulations, les muscles, les âmes.

Une brise passa, emportant dans ses bonds une graine de chardon; en la regardant voleter à hauteur de mon nez, blanche, cotonneuse, impondérable, je pensai je ne sais pourquoi à cet esprit critique si fin, si délié, si délicat... Elle disparut dans un tourbillon. On entendait bourdonner un gros insecte chargé de pollen.

J'étais stupide. Il s'écoula un long moment jusqu'à ce que la moustache neigeuse se fût décidée à lâcher ces mots : « Bonjour, Messieurs ! »

La visite commença dans les salles que les combats de la Marne gorgeaient de blessés. Là, reposaient de jeunes hommes qui s'étaient trouvés face à face avec la guerre et qui paraissaient l'avoir tranquillement reconnue, comme le vieux démon de l'espèce. Ils en parlaient, dès cette époque, ainsi qu'ils en parlent toujours, maintenant que trois ans de sang, de souffrance et de cruauté les ont décimés, mutilés, rompus.

Mais il ne s'agissait pas de ces âmes. On tira les draps, on ouvrit les pansements, on mit à l'air des plaies. Il n'y eut plus que des sujets et des lésions.

Une sorte de discussion scientifique parut s'annoncer, que j'attendais avec la plus vive curiosité. Je l'ai dit, il y avait là des princes de la science. Ils arrivaient sur le terrain avec des dispositions d'esprit que je trouvais profondément indépendantes, acérées, agressives même. Et j'augurai d'un beau tournoi.

Monsieur Dufrêne s'inclina vers une cuisse où la mitraille avait creusé un trou noir et frémissant.

— Que mettez-vous là-dedans, Proby, dit-il?

Le Professeur Proby se lança dans une explication détaillée sur la façon dont il entendait le traitement de telles plaies :

— Çà, disait-il, j'ai l'habitude, depuis trente ans, de mettre des mèches, et j'ai communiqué, là-dedans, à l'Académie de médecine... Quoi? Et rien ne m'a donné d'aussi bons résultats, parce que...

L'intéressant discours en était là quand on vit l'inspecteur frapper sèchement, de son crayon, la table de nuit du blessé:

— Dépêchez-vous, Proby, mon ami, dit-il d'une voix calme et tranchante.

Proby eut un sursaut léger et ânonna encore :

— Depuis plus de trente ans j'ai toujours mis des mèches...

— Croyez-moi, Proby, c'est fini ! Vous ne mettrez plus de mèches dans les plaies, n'est-ce pas ? C'est entendu.

M. Dufrêne tourna le dos et se mit à examiner le blessé voisin.

J'épiais la figure du Professeur Proby. J'étais sûr que le respectable académicien allait bondir. La belle controverse scientifique tant attendue allait enfin, devant moi, mêler les idées comme des glaives étincelants. J'attendis en retenant mon haleine.

Dans un silence religieux, l'académicien répondit :

— Bien, Monsieur le Médecin inspecteur général.

Je regardai tous les visages les uns après les autres. Il me parut qu'un gant avait été jeté et que quelqu'un allait le relever avec une courtoise audace. Or, tous les yeux montraient une expression attentive et vague. Le Professeur Proby fit quelques pas à la suite de l'Inspecteur. Il répéta machinalement :

— Bien, Monsieur le Médecin inspecteur général.

Trente ans de pratique et d'expérience s'évanouirent comme une lumière morte.

M. Dufrêne allait de lit en lit avec une pesante majesté : « Vous avez eu tort d'opérer cet homme, disait-il, vous eussiez mieux fait de temporiser. » Ailleurs, il approuvait : « Voilà un résultat qui justifie nos grandes méthodes. » Le plus souvent, il critiquait sans retenue : « Pourquoi n'avez-vous pas appliqué mon appareil, l'appareil Dufrêne ? Je veux que l'on emploie cet appareil ici. »

Alors un murmure s'élevait, fait d'assentiments et de promesses. A toutes choses, Proby répondait avec exactitude : « Oui, Monsieur le Médecin inspecteur général. » Le docteur Coupé, fort rouge, se confondait en approbations qui ressemblaient à des excuses.

J'observais M. Briavoine ; il hochait régulièrement la tête de haut en bas et murmurait avec dignité : « Evidemment, Monsieur le Médecin inspecteur général... Bien entendu Monsieur le Médecin inspecteur général... » Ces derniers mots revenaient d'ailleurs, sans cesse, sur toutes les bouches, pro-

noncés à l'occasion du moindre monosyllabe, articulés avec une promptitude mécanique qui tombait dans le bredouillement, en sorte que toutes les phrases, toutes les répliques semblaient terminées par ce bruit rituel : « Mossinspecteurjral... »

M. Dufrêne contenait de moins en moins une espèce de lyrisme triomphal. Il parlait de lui-même et de ses travaux avec une fréquence et une volubilité croissante. Il m'apparut qu'il avait tendance à qualifier de « bien françaises », de « nationales » et parfois de « géniales » des méthodes et des idées qui lui étaient strictement personnelles. Cet effort vers l'objectivité n'avait, toutefois avec la modestie, que de lointains rapports.

A un certain moment, le monumental personnage vint sur moi, sans me voir, avec une telle impétuosité que je me rangeai prestement, comme on le ferait d'une locomotive. Je prononçai même, en cette occasion, des paroles précipitées qui furent celles-ci :

— Pardon, monsieur le Médecin inspecteur général.

Jamais, dans ma vie obscure de pédagogue, je n'avais eu l'heur de considérer de près et d'entendre discourir un militaire de quelque importance. J'avais entretenu commerce avec des réservistes qui se travestissaient à l'occasion de leurs périodes ; mais je ne connaissais que par la lecture ou l'imagination la mâle silhouette du vrai vieux soldat. En regardant et en écoutant ce médecin botté, je me disais : « Enfin ! celui-là est authentique ! » J'étais abasourdi, écrasé, mais je tenais pourtant à retirer de cet état d'âme un élément de sécurité, de confiance, et je concluais à tout instant : « Quel toupet ! quel toupet ! mais avec des gaillards comme ça, au moins, c'est la victoire, à coup sûr.... »

L'inspecteur avait saisi un stylographe et couvrait les murs de schémas. Il indiquait, en formules décisives, comment il entendait que l'on pensât et que l'on agît désormais. Après toutes ses affirmations, l'assistance psalmodiait le répons liturgique : « Oui, mossinspecteurjral. »

— Il faut, disait-il vous souvenir que vous êtes avant tout des soldats. En endossant l'uniforme, vous avez endossé des responsabilités. L'indépendance scientifique doit s'incliner devant la nécessité d'une méthode générale. L'expérience personnelle doit abdiquer devant la discipline.

Sur cette simple injonction, l'expérience personnelle abdiqua devant la discipline. D'une seule voix, la race la moins disciplinée du monde répondit :

— Bien entendu, Monsieur le Médecin inspecteur général.

Le jeune homme aux lunettes se tenait auprès de moi, les mains dans le rang, le regard au fourreau. Je l'entendis murmurer dans l'oreille de son voisin cette phrase étrange :

— Les temps sont révolus : le jour de cet homme est arrivé...

Mais le voisin esquissa un geste d'impatience, et le jeune homme s'immobilisa dans l'attitude du respect.

Sa phrase me parut inconvenante. Elle eut néanmoins pour résultat de me faire sortir de la torpeur, et je commençai à réfléchir avec effort sur le phénomène incroyable qui se développait devant moi.

Ce phénomène entrait dans sa phase critique. L'inspecteur examinait une salle où l'on faisait des pansements.

— Cette pièce, dit-il, est spacieuse et bien disposée. Elle fut aménagée sur mes instructions en 95, alors que je réorganisais cet hôpital. En vérité, toute la maison est dans un état satisfaisant. N'avez-vous rien à réclamer, Coupé ?

Le docteur Coupé rougit, se troubla et finit par déclarer :

— Rien du tout, Mossinspecteujral.

M. Briavoine, également consulté, parut réfléchir et répondit que rien ne laissait à désirer.

Pour le Professeur Proby, il sortit du coma et se hâta de bégayer :

— Çà, là-dedans, mais tout va bien, mossinspecteurjral.

Une phrase de M. Briavoine me revenait à l'esprit. Je le revoyais boutonnant son sarrau et disant : « Qu'ai-je donc à espérer ? » Alors je regardai sa face attentive, toute son attitude respectueuse avec un profond étonnement. Pareillement, je regardai ses confrères et, en considérant tous ces gens qu n'attendaient rien de leur renoncement et qui abdiquaient si totalement, si éperdument, je conçus une immense admiration et j'entrevis le sens du mot discipline. Mais les conceptions de l'intelligence sont souvent trahies par d'autres mouvements moins nobles, car, à ce moment même, j'eus du mal à réprimer une forte envie de rire.

M. Dufrêne s'était arrêté au milieu d'un dortoir. Cinquante

blessés gisaient là, quelques-uns parlaient à voix basse, d'autres gémissaient par intervalles, d'autres s'égaraient dans le délire. L'inspecteur frappa dans ses mains et, tout de suite, le silence fut complet. La race la moins disciplinée du monde cessa de délirer et de se plaindre.

— Soldats, dit-il d'une voix formidable, le gouvernement de la République m'a envoyé, moi, auprès de vous tous, pour voir comment vous étiez soignés. Jugez de la sollicitude du gouvernement de la République à votre égard !

D'un bout à l'autre de la salle, les têtes se soulevèrent, les cous se tendirent, et tous ceux qui avaient encore un souffle dans la poitrine répondirent avec ensemble :

— Merci, mon général !

M. Dufrêne s'éloigna. Derrière lui, la race la moins disciplinée du monde s'engouffra en bon ordre dans un escalier qui conduisait aux jardins.

Je suivais toujours, au dernier rang de la foule.

L'ombre de l'escalier m'enveloppa et, devant mes yeux éblouis, des points d'interrogation multicolores se mirent à danser. Ils disparurent et je rêvai d'un grand théâtre où les hommes apparaissaient tour à tour, disaient ce qu'on leur avait appris et s'allaient ranger en bon ordre, les uns pour parler encore, d'autres pour exécuter des danses, d'autres pour porter des fardeaux, d'autres aussi pour mourir. Au fronton du théâtre était gravé un mot que je ne parvenais pas à déchiffrer, mais qui m'apparut soudain lumineux lorsque j'entendis à ma droite le jeune homme aux lunettes dire tout bas à son camarade :

— C'est une convention, une grande convention au milieu de toutes les autres conventions de la vie. Elle est bien curieuse, mais pas plus que celle qui nous astreint à ranger dans un ordre tel ou tel les mots de la conversation...

On arrivait au jardin. La lumière verte et ambrée d'une belle fin d'été dissipa les rêves.

L'inspecteur avait groupé son auditoire et disait :

— Vous, Coupé, je vous félicite chaleureusement. Et, ce faisant, je n'ignore pas la profonde satisfaction que je vous cause.

M. Dufrêne ne se trompait pas, car, de plaisir, l'excellent Docteur Coupé rougit jusqu'à la racine de ses cheveux blancs.

Il y eut d'autres félicitations. Il y eut aussi des blâmes. Ceux qui avaient été loués se trouvèrent entourés de courtisans. Ceux qui avaient reçu les blâmes connurent l'humiliation et l'isolement. C'est ainsi que l'on vit, par la suite, le Professeur Proby se retirer, seul et penaud, comme un écolier relégué dans l'encoignure.

M. Briavoine referma de ses propres mains la porte de l'automobile. Comme le véhicule allait bondir, le phénomène du salut se produisit à nouveau : les bras gauches tombèrent le long des corps, les bras droits s'élevèrent avec ensemble.

La race la moins disciplinée du monde s'immobilisa dans l'attitude réglementaire.

L'automobile partit avec un beuglement.

— C'est quand même un homme bien remarquable dit le Docteur Coupé qui parut surgir du sommeil. Et il répéta : « Oui ! quand même... »

— Il a été très bien, avoua M. Briavoine.

Je remarquai, dans le groupe, le personnage à la barbe horizontale... Sa belle barbe semblait s'être inclinée vers sa poitrine; mais il la remit à niveau d'un mouvement délibéré de la mâchoire et prononça :

— Il a été très bien, à coup sûr ; mais je ne me gênerais pas à l'occasion, pour lui dire franchement ce que je pense...

— Certes, dit M. Briavoine, on ne doit jamais se livrer à l'obéissance au point de renoncer à la faculté d'examen.

Tous avaient l'air de gens qu'un poison subtil a grisés, mais qui retrouvent peu à peu le sens.

Le vent parfumé vagabondait sur les pelouses. Je vis passer devant mes yeux une folle petite graine de chardon, ailée, floconneuse. D'un geste délicat M. Briavoine l'attrapa comme une mouche et la considéra rêveusement en complétant sa pensée.

— La discipline, dit-il, n'exclut pas, chez nous, l'esprit critique.

Et je vis, en effet, que l'esprit critique était revenu.

Le groupe se dispersait. Je contemplais la pointe de mes souliers. Les registres d'observations pesaient à mon bras, et je cherchais à comprendre, à comprendre, quand une main s'appesantit sur mon épaule :

— Eh bien! vous n'êtes pas en prison, mon garçon! C'est bien! C'est bien!

Rouge, apoplectique, l'officier d'administration me considérait avec un regard furieux au fond duquel il y avait une sorte de supplication lugubre. Il ajouta:

— Faites votre plainte. On verra!

Je levai les yeux vers la façade de l'établissement. Elle s'ornait d'une horloge.

Alors, réunissant mes talons, portant ma dextre libre à la hauteur de mon képi, je répondis simplement:

— Monsieur l'officier, je ne déposerai pas de plainte. Il est midi moins cinq. A midi, je serai en prison.

Toute la face du bouledogue se détentit. Je crus qu'il allait me dire merci. Il se contenta de bredouiller:

— A la bonne heure!

Il s'éloigna. Je me dirigeai sans rire vers le local disciplinaire.

Vous savez le reste: j'ai passé là quatre jours et quatre nuits. Nous étions vers le milieu du mois de septembre. A cette heure, les plus beaux soldats de la France accomplissaient une besogne telle qu'à travers le pays tout entier grondait un immense soupir de soulagement. C'est dans une prison que je me suis permis d'exhaler aussi, vers ces hommes, mon humble action de grâce. J'ai, pendant ces quatre jours, fait mille réflexions bien étranges. Mais je vous raconterai cela une autre fois.

DENIS THÉVENIN.

LES JOYEUX

—

J'étais assis l'autre jour sous ma tente, j'entendis un jeune Bat d'Af s'écrier en finissant de lire le récit de l'assaut de Bouchavennes par les tirailleurs, les zouaves et les joyeux :

— Pour être de la Garde Prussienne, faut avoir trois quartiers de noblesse. Pour devenir joyeux, suffit de quinze jours de prison. Et c'est encore nous qui leur foutons la pile.

Ce mot épique résume toute une partie de la philosophie du joyeux. Il a fait des blagues, jadis, et parfois même de très sales blagues. Mais il reste Français, il veut se battre comme les camarades, et il est ravi d'administrer la trifouillée au Prussien. Il y a quelque chose à tirer du joyeux.

Les soldats des Bataillons d'Afrique, ces fameux Bat' d'Af' sur lesquels on a écrit tant de sottises avant la guerre, se partagent en deux catégories, suivant leur recrutement : les joyeux proprement dits, qui ont subi une condamnation avant leur service militaire, et les zéphyrs, qui ont été condamnés par un conseil de guerre au cours de leur service militaire. « Aussi fripouilles les uns que les autres », dit mon sergent-fourrier, qui est autoritaire et fort en gueule. Le fait est qu'ils se valent à peu près, comme moralité ou qualités militaires.

Quelle est cette moralité ? Quelle est leur valeur militaire ? Voilà précisément les questions qu'il convient de se poser et auxquelles j'essayerai de répondre d'après l'expérience que j'ai prise des joyeux en les commandant.

Il est assez difficile de parler de la moralité d'un joyeux. C'est presque toujours un condamné de droit commun : il n'a pas été très délicat sur le choix des moyens, pour gagner sa chienne de vie. (Rares ici sont les fils de millionnaires.) Il a

cru, en bon imbécile qu'il est, que l'on pouvait escroquer son prochain, cambrioler sa maison, abuser de la confiance de son patron, faire le souteneur, etc., etc., sans que la police vous chipât. Et la police l'a chipé. Elle l'a parfois même coffré pour un simple délit de pêche ou de chasse, pour une infraction à la police des chemins de fer. Trois juges, en correctionelle, l'ont salé. Il a fait de la prison. Il y a fréquenté des messieurs aussi malchanceux et parfois plus fripouilles que lui.

Ces nouveaux camarades lui ont appris un vocabulaire spécial, d'autres farces anti-sociales. Et en sortant de prison il a récidivé, ou il a eu la frousse de se faire pincer à nouveau. A moins qu'il n'ait pas eu le temps de choisir, car nombre de joyeux sont expédiés directement de la maison de correction au Bat d'Af, sans avoir le temps de revoir leur famille, s'ils en ont une.

A la mobilisation, l'ancien joyeux, réserviste, a rejoint le jeune joyeux. Et les voilà tous deux devant vous, celui qui a ramassé quinze jours de prison pour avoir voulu voyager de Brives à Gaillac, sans billet, et celui qui a commis un vol qualifié et purgé deux ans de maison centrale. Ce ne sont pas des fleurs délicates. S'ils vous prennent pour un naïf, pour un tendre, ils vont essayer de vous empiler; ils vont vous raconter des craques. Si vous ne les surveillez pas, si personne ne les surveille, ils vont adopter l'attitude vacharde du mulet au repos, et ils vont se tourner les pouces ou feront la sieste. Il est évident qu'ils ne sont pas très, très consciencieux.

Cependant vous les regardez en face. Vous leur dites que vous ne voulez pas les brimer, mais que vous ne supporterez aucun manquement à la discipline, aucune sorte de désobéissance aux ordres donnés, que vous voulez les voir aussi braves, aussi dévoués, aussi propres, aussi bons troupiers que leurs camarades des corps réguliers qui se font si chiquement tuer pour défendre la France. Vous ajoutez que pour vous, ils ne sont pas des bataillonnaires, qu'ils ne sont pas des joyeux, mais des « chasseurs » (1), que vous ne voulez pas les voir se comporter autrement que des « chasseurs ». Ils

(1) Les Bat d'Af s'appellent *Bataillons d'Infanterie légère d'Afrique*. Leurs troupiers sont des chasseurs, comme les chasseurs à pied et les chasseurs alpins. Ils portent le cor de chasse au bouton. Leur galon est jaune jonquille pour les première classe et caporaux, d'argent pour les officiers et sous-officiers.

sont contents. Ils ont compris, ou du moins quelques-uns ont compris, et ils expliqueront aux autres que le nouveau capitaine est un chic type. Et ils ne chercheront pas à vous embêter par principe. Ils n'auront plus que les caprices habituels du troupier, du troupier médiocre, de celui qui n'est pas animé *à priori* par un grand esprit de sacrifice... Donc ils sont capables de faire quelque chose.

Et en effet ils fournissent autant de travail utile que d'autres troupiers et un rendement égal à celui de n'importe quelle troupe, lorsqu'ils sont commandés par des gens qui les comprennent. Leur moralité réelle ne m'intéresse pas. Ai-je bien connu la moralité réelle des quelque deux à trois mille hommes que j'ai commandés depuis deux ans et plus de guerre? Tous, sauf deux ou trois abrutis indécrottables, n'ont-ils pas fait exactement ce que je leur demandais de faire? N'y avait-il pas parmi eux quelques citoyens certainement moins recommandables que pas mal de joyeux ? N'y avait-il pas même, parmi ces troupes régulières, d'anciens joyeux considérés comme amendés après une année de service au Bat d'Af et que l'on avait admis à prendre rang dans d'autres corps de troupe?

Ce qui importe, au début de 1917, c'est la valeur militaire du joyeux. Ici comme dans toutes les autres troupes, elle dépend des cadres. Examinons donc l'encadrement des joyeux.

Les joyeux sont commandés par des caporaux et sous-officiers venus de France sur leur demande, qui constituent ce que l'on appelle le *cadre volontaire*, et par des sous-officiers et caporaux choisis parmi les meilleurs joyeux. Certains de ces gradés recrutés parmi les joyeux sont même admis, si leur conduite est bonne, à l'honneur de faire partie du « cadre volontaire ». Ils sont alors considérés par leurs chefs comme réhabilités et touchent l'indemnité de fonction du cadre volontaire. Avant la guerre, la quasi-totalité des gradés était fournie par le cadre volontaire. Depuis la guerre on a fait fortement appel aux joyeux pour faire des gradés : tous les caporaux sont d'anciens joyeux, et parmi les sous-officiers, un peu plus de la moitié seulement reste de l'ancien cadre volontaire. On trouve aussi dans les bataillons quelques sous-officiers réservistes venus pour accompagner les réservistes joyeux au début de la guerre, et que l'on a maintenus depuis lors au Maroc et en Algérie.

Les officiers sont d'anciens sous-officiers du cadre volontaire promus officiers ou des officiers venus des autres armes. Leur recrutement est le même que celui des officiers de toutes les armes. Avant la guerre, il y avait même beaucoup plus de demandes que de places libres dans les joyeux, car les joyeux faisaient colonne au Maroc, dans l'extrême sud-oranais et tunisien.

Aujourd'hui le recrutement des officiers de joyeux est assez difficile, car beaucoup d'officiers venus de France en Afrique opérer la relève de leurs camarades sont affolés lorsqu'on leur dit qu'ils vont avoir à commander des joyeux, et ils cherchent à entrer dans n'importe quel corps pour éviter celui-là.

Ils ont tort : le joyeux d'autrefois a pu être une très forte tête ; c'est possible, je n'en sais rien, je ne l'ai pas connu ; mais ceux d'aujourd'hui sont plutôt bêtes que méchants ; ils sont disciplinés, ils travaillent, beaucoup feraient n'importe où d'excellents combattants.

Les sous-officiers recrutés parmi les joyeux, pour se faire bien voir, font un bouzin du diable pour donner l'illusion du dévouement. Les uns et les autres, à propos de vétilles, vous proposent des dizaines et des dizaines de jours de prison avec des motifs de conseil de guerre. Incontestablement, ces sous-officiers-là ne valent pas les honnêtes, dévoués et modestes sous-officiers que nous avons nommés et formés pendant la guerre sur le front français.

Les caporaux anciens joyeux ont peu de pouvoir ; ils cherchent à exercer leurs droits aussi peu que possible ; ils ne vous seconderont guère si vous ne les obligez pas à travailler. C'est d'ailleurs une des plus fâcheuses traditions de notre armée, que cette absence de responsabilité généralement dévolue au caporal. Seul le sergent compte aux yeux de l'officier. Et parfois ce sergent se borne à engueuler le caporal, qui n'a reçu aucune mission précise. Le caporal, désorienté et furieux, braille après le soldat. Alors c'est le désordre, la pagaye dans votre unité. Il faut se défier de cette habitude fâcheuse et fixer leurs devoirs aux caporaux, ici plus que dans nul autre corps de troupe.

Les officiers de joyeux sont excellents, comme dans toute l'armée française. C'est par eux que la discipline se fait ; c'est par eux que la justice s'établit, une justice ferme et rapide, bien

entendu, mais pénétrée de bons sens et d'équité. Les publicistes antimilitaristes d'avant la guerre seraient étonnés s'ils entendaient certains officiers de joyeux dont j'apprécie fort la verve et la bonne humeur — des officiers de carrière, vieux Africains d'avant la guerre — déclarer calmement, pour l'un d'entre eux, ancien Saint-Maixentais, qu'il n'y a pas de salopards dans sa compagnie et qu'il n'enverra personne cette année à la section de discipline, l'autre, ancien Saint-Cyrien, affirmer qu'il faut soigneusement graduer les punitions et se garder de décourager un homme à sa première faute par une sanction trop forte. Les officiers de joyeux ne sont pas les tortionnaires dont on a absurdement parlé. Ils ne font pas de sentimentalité. Ce sont des hommes. Ils n'ignorent rien des défauts et des vices de leurs troupiers. Mais l'exercice du commandement leur a donné du calme, l'habitude de peser leurs actes, et cette bonhomie qu'il faut reconnaître à l'officier français, surtout lorsqu'il est en campagne.

L'officier de joyeux, en temps de paix, a une mission de salubrité publique : les Bataillons d'Afrique sont destinés à séparer des éléments sains de l'armée les hommes chez qui les condamnations antérieures ont montré un affaiblissement, une déviation du sens moral et le mépris des lois de la société. L'on a admis, ces dernières années, que ces condamnés pouvaient retrouver une place dans l'armée s'ils montraient par leur bonne conduite au bataillon un désir réel de s'amender et un entier respect de la discipline (parfois ce sont les plus roublards qui montrent le mieux ces apparences d'amendement, mais on peut admettre qu'en fait le respect de la discipline est une forme de l'acceptation des lois de la société, et que l'individu qui garde une attitude disciplinée est rentré dans l'ordre social). C'était donc le but des officiers de joyeux d'engager leurs hommes à se réhabiliter et de les pousser dans les voies de l'amendement.

En temps de guerre, c'est le même but d'amendement qui doit être le principe de commandement de l'officier de joyeux. Ce qui le prouve bien, c'est que l'on admet non seulement la réhabilitation au point de vue militaire, mais encore la réhabilisation judiciaire et civile pour les hommes cités à l'ordre. Il est naturel en effet que l'homme qui se sacrifie pour le salut d'une société, d'un groupe social, obtienne de cette

société, de ce groupe social rémission entière de ses fautes antérieures. Le devoir de l'officier de joyeux est donc de porter et de maintenir ses hommes à une valeur militaire telle qu'ils soient toujours prêts à se jeter dans la fournaise d'eux-mêmes, en volontaires, pour obtenir l'oubli, le rachat de leurs anciennes erreurs.

Sur ce point la tâche de l'officier de joyeux est facilitée par le désir qu'ont certains de ces hommes de se réhabiliter. Ce désir, quatre-vingt-dix-neuf sur cent de nos joyeux affirment qu'ils l'ont d'une façon très forte, et qu'ils ne demandent qu'à aller au feu en France ou à se battre sans cesse au Maroc pour montrer qu'ils sont aussi braves que n'importe qui. Il ne faut pas prendre pour argent comptant tout ce que le joyeux affirme, surtout lorsqu'il tient à se faire bien voir de son supérieur : le joyeux est très bluffeur, et nombre d'entre eux sont, au fond, assez satisfaits de ne pas recevoir de marmites (1). Cependant notre devoir à nous, officiers, est de n'être jamais trop pessimistes, et de tirer d'un homme toujours ce qu'il y a de plus militaire en lui.

Le joyeux est bluffeur, c'est entendu. Ne le contrarions pas trop dans son bluff. Nous savons d'abord que les bataillons de marche de joyeux envoyés d'Afrique en France ont combattu parfois très brillamment ; l'un d'eux a été cité deux fois à l'ordre de l'armée et a obtenu la fourragère ; autrefois sur l'Yser et à Ypres, comme en 1916 sur la Somme, les joyeux se sont comportés en braves : plus d'un porte la Croix de guerre ou la Médaille Militaire ; quelques-uns sont devenus officiers. Nous avons, d'autre part, fait campagne avec des troupiers d'origine et de valeurs si diverses, que nous affirmons que l'officier fait ce qu'il veut de l'homme au combat, lorsqu'il a su le prendre en main, lorsqu'il le possède, comme l'on dit au régiment. Par-dessus tout nous ignorons les intentions du commandement, ses décisions futures : nous ne devons point, par une affectation de scepticisme et des airs dégoûtés, décourager les bonnes intentions qui se montrent à nous.

Certains territoriaux sont au front depuis le début de la guerre ; leur relève par les trois ou quatre bataillons de marche de joyeux qu'il est encore possible de former, ne

(1) Au Maroc et au Sahara, l'ennemi a de bons fusils, mais il ne possède ni mitrailleuses, ni canons.

serait pas une opération dénuée de bon sens. On a toujours besoin de troupes de choc ; les joyeux ne sont pas des gens assez stables, assez tenaces pour mener longtemps la vie de secteur ; ils ne peuvent être qu'une troupe de choc, propre aux offensives, aux contre-attaques et aux coups de mains.

Enfin les bataillons de marche de joyeux actuellement au front de France ont besoin de renforts, de temps à autre. Et l'on doit pour cela faire appel à des volontaires venus des bataillons actuellement en Afrique du Nord.

Toutes ces raisons militent en faveur d'un entraînement continu des joyeux à la guerre moderne et du maintien de l'esprit guerrier chez eux. L'officier de joyeux ne doit pas considérer ses hommes comme des punis, mais comme des soldats, des troupiers un peu extraordinaires, en dehors de la normale, avec lesquels il faut rester légèrement en défiance, car ils sont instables, cabochards, amateurs de tous les plaisirs, si l'on peut dire, mais enfin des hommes et de futurs combattants de la grande guerre. « Chacun partira à son tour », telle est avec eux la grande base de raisonnement, lorsqu'ils demandent si enfin on pensera à eux pour défendre la France en France.

Rappelons-nous que s'il eût eu trente ans en 1914, le poète François Villon eût certainement été joyeux. Ce simple nom doit nous induire à une compréhension très souple du joyeux. A côté du trimardeur, du citoyen de toutes les banlieues, du chiffonnier, du Corse colérique et prompt à la bagarre, du débardeur qui a flanqué un agent dans un bassin, pendant la grève, à côté du pâle escroc des correctionnelles, du souteneur crapulard, gouailleur et ficelle, du garçon livreur qui offrait trop de kilos de sucre à la boniche, pour la séduire, dans la même guitoune que le maître-chanteur à la pédérastie et le Martiniquais cambrioleur, il y a l'ancien étudiant qui a dissipé des effets militaires, ou le jeune lecteur de romans policiers, fils de grande famille, d'une distinction, d'une élégance, d'un chic parfaits jusque sous la petite veste de toile khaki, et qui a ramassé des années de prison pour vol à main armée. Qu'est-ce que ce joli monde-là pour nous, officiers, qui calmement commandons ces hommes, montrons à leurs instincts la limite qu'ils ne doivent pas dépasser, et transformons toute cette poussière en un corps organisé qui travaille, obéit, vit d'une vie unanime, manœuvre et combattra le jour

où l'on voudra ? Pour nous, officiers, ces porte-baïonnettes, c'est encore la France. Qu'importe est leur passé, leurs appétits bizarres, leurs extravagances d'autrefois ! Lorsqu'on nous le dira, sans espoir d'amour de la part de nos hommes, mais sachant qu'ils nous suivront parce que nous sommes des chefs, nous les mènerons sur la Somme, sur la Meuse, le Rhin. La confiance du subordonné dans le chef est faite de la valeur intellectuelle, de la supériorité morale de celui-ci : les joyeux se sacrifieront, parce que nous commandons. Ils seront les égaux de tous les Français, parce qu'ils seront encadrés, entraînés, galvanisés. Le chef fait le soldat : les joyeux seront toujours braves.

CAPITAINE Z***.

OFFRANDE

Mes sœurs, voici le soir, laissons là nos fuseaux.
Le soleil, comme un roi détrôné qui s'exile,
abandonne sa pourpre aux robes d'or des îles
et quitte lentement la terrasse des eaux.

Dans les vergers emplis des ramages d'oiseaux,
pour cueillir l'oranger et la neige fragile
des cerisiers, aux troncs lisses, les plus agiles,
montez. Et vous, coupez des joncs et des roseaux.

Puis, tandis que nos doigts tresseront des corbeilles,
dévastez les jardins que le printemps fleurit ;
q u'au retour du soleil, les divines abeilles

se demandent quel vent automnal a flétri
les fleurs au doux nectar, les fleurs énamourées
des baisers apportés par leurs ailes dorées.

II

Des fleurs, des fleurs,
toutes les fleurs écloses,
mes sœurs,
cueillez les roses,
les jasmins, les violettes, cueillez
la verveine et l'œillet,
et les genêts des collines.

Cueillez les grappes opalines
des robiniers et des glycines,
et ces papillons violets
qui décorent de chapelets
fleuris les murs de nos villas;
n'oubliez pas
le fenouil bavard et la sauge triste,
et, dans le bois, le ciste,
dont le parfum persiste
au cœur, comme un regret...
Cueillez la grâce virginale
et les mille chansons coquettes du muguet,
l'émail glacé des pétales
du bégonia,
et le vertige exquis des fleurs de magnolia.
Cueillez ces daturas de sommeil et de rêve,
ces calices profonds où les insectes bleus
s'en vont mourir au soir de leurs courses trop brèves
dans un dernier frisson voluptueux.

. . . .

Comme une lame d'acier fin,
la lune s'incruste en l'écrin
du ciel mat,
et sa lumière tisse
des mousselines d'incarnat
aux calices,
puis s'accroche
en guirlandes de soie floche
au brouillard d'or des mimosas.

Oh! les belles, les souples branches!
qu'alourdissent des pierreries
irréelles, joyaux de féerie,
cascades de gemmes glauques,
croulant en avalanches
calmes,
longues palmes,

où passe, par instant,
la voix rauque
du vent.

Hâtez-vous, hâtez-vous, mes sœurs !
Que s'entassent,
des jardins aux terrasses,
vos fleurs !
Fleurs épanouies,
au vent du soir évanouies,
calices à demi fanés,
et boutons nouveau-nés,
des fleurs, des fleurs, des fleurs !...

III

Voici la nuit, mes sœurs ! Aux vitres, les lumières
s'éveillent une à une en reflets tamisés
de cretonne ou de soie. Allons au cimetière,
sur la colline aux vieux créneaux fleurdelysés.

Les murs y sont encor percés de meurtrières,
d'où l'euphorbe jaillit, au lierre entrecroisé,
et parmi le feuillage, au bord des fondrières,
le clair de lune dort sur des marbres brisés.

Sur les tombes, mes sœurs, éparpillez vos gerbes,
puis levez vos bras nus, et dispersez au vent
les plus douces, afin qu'un peu d'apaisement,

à travers l'humble toit et le dôme superbe,
tombe avec les lilas, les lauriers et les buis,
sur toute la douleur qui veille dans la nuit.

IV

Soldats, héros, à vous, cette moisson d'Avril,
à vous, ô morts bénis, ces vierges aubépines,
la gloire des corolles et l'or des étamines
et le pollen fécond tombant sur les pistils !

A vous, mes préférés, puisqu'en double péril,
tous ceux qu'un sort cruel et glorieux destine
à réveiller un jour l'écho de Salamine,
et qui mourrez deux fois, sur la terre d'exil,

de n'espérer jamais que sur vos mausolées
viendront pleurer, un jour, vos épouses voilées,
et rafraîchir le sol aride où vous dormez.

A vous, humbles martyrs, ravagés par la fièvre,
à vous qui, nuit et jour, vous penchez sur leurs lèvres :
Je vous offre ces fleurs, mes frères bien-aimés.

V

Ma France, sur l'autel où vos deux mains clouées
vont proclamer, au seuil d'un avenir brumeux,
les étoiles de sang de leurs paumes trouées,
je ne déposerai ni des exploits fameux,

ni d'antiques vertus, par l'histoire louées,
car mes jours sont unis en un rite pieux.
A mon devoir obscur, je resterai vouée ;
mais, je voudrais, du moins, ne pouvant offrir mieux,

— puisque le sang, la mort, sont la seule monnaie,
joints à notre douleur, avec laquelle on paie
l'intégrité d'un sol dont nous sommes jaloux —

fidèle à ma tâche, mourir... mourir sans gloire,
mais heureuse d'avoir eu ma part de victoire,
et n'ayant rien aimé, ma France, autant que vous.

JEANNE GUILLET.

L'ILLUSION DU « DÉJA VU »

Croire, alors qu'on observe un fait absolument nouveau, qu'il a déjà antérieurement impressionné notre « moi », si bien qu'en l'apercevant *cette première fois*, on a l'impression *de le reconnaître*, c'est là ce qui constitue, essentiellement, le phénomème mnésique désigné sous le nom d'*illusion du « déjà vu* (1) » ou du « déjà éprouvé » ou encore de fausse reconnaissance (2) ou enfin de fausse réminiscence (3).

Ce phénomène, classé dans le groupe des paramnésies, c'est-à-dire des perversions de la mémoire, a préoccupé, tant en France qu'à l'étranger, un certain nombre de psychologues et de psychiatres (4). Je n'ai pas l'intention de les citer tous, de rapporter leurs observations et d'exposer leurs opinions touchant la genèse du syndrome dont nous nous occupons; en un mot je ne chercherai pas à faire ici œuvre de documentation fastidieuse. Je me propose, en effet, de décrire le phénomène du « déjà vu » et, pour fixer les idées, d'en citer quelques exemples concrets ; puis de discuter brièvement quelques hypothèses pathogéniques, qui me paraissent improbables,

(1) On oppose au phénomène du déjà vu celui du « toujours nouveau », du « jamais vu ».

(2) Fausse reconnaissance, fausse réminiscence me paraissent des étiquettes discutables. De même le classement du « déjà vu » dans le groupe des paramnésies me semble arbitraire. Les raisons en seront données ultérieurement.

(3) La réminiscence, c'est un souvenir non reconnu, de telle sorte qu'on le prend pour une pensée nouvelle.

(4) A cet égard, consulter l'historique de la question dans le travail de M. E. Leroy et, depuis celui ci, les numeros de la *Revue de Psychiatrie et de Psychologie*, ainsi que le *Mercure de France* (juillet 1903, n° 163. — Charles Méré : *La Sensation du « déjà vu »*).

Au cours de cette étude, je marquerai d'une astérisque les documents extraits du travail de Leroy.

et d'en exposer deux autres qui me semblent, au contraire, assez vraisemblables.

De ces deux dernières hypothèses, l'une qui n'a pas encore, que je sache, été nettement formulée (1) et que j'exposerai la dernière, permet d'interpréter certains cas de « déjà vu » jusqu'à présent inexpliqués et, partant, les plus troublants.

En outre, elle incite à quelques considérations philosophiques sur ce qu'on pourrait désigner sous le titre d'hérédité de l'âme (ce dernier terme étant pris dans un sens biologique et non religieux).

Et c'est bien pour servir de prélude à cette hypothèse, un peu hardie, qu'est destinée la brève étude que je commence.

§

L'illusion du « déjà vu » peut être observée chez certains aliénés. Les conditions sont alors peu favorables à l'étude de ce syndrome déjà complexe par lui-même. Nous laisserons donc ces cas de côté, pour n'étudier que ceux qui sont ressentis à l'état pur par des êtres absolument sains d'esprit et capables de s'analyser.

Tout peut ici-bas occasionner l'illusion du « déjà vu (2).

On lit un livre, pour la première fois ; soudain l'on s'arrête ; les idées semblent déjà connues ; les phrases, les mots donnent l'impression d'avoir déjà été lus ; la disposition typographique des caractères elle-même ravive, semble-t-il, une image visuelle antérieure ; il n'est pas jusqu'à l'état émotionnel suscité par la première lecture qui n'est, lui aussi, ressenti. Voilà une première modalité du sentiment du « déjà vu ».

Parfois, c'est un homme qui, en présence d'une femme inconnue de lui, reconnaît subitement sa silhouette, ses attitudes, sa démarche, l'expression de son visage, sa voix.

Dans d'autres cas, les plus nombreux et de beaucoup, c'est une scène d'intérieur ou bien un paysage, ou encore un aspect de ville qui donne l'impression du « déjà vu ».

Pénétrant dans un intérieur, jusqu'alors inconnu, entouré de personnes dont on vient de faire connaissance, sentir, tout

(1) M. de Manaccine semble en avoir soupçonné la possibilité.

(2) Certains auteurs comprennent dans le groupe des illusions du « déjà vu » celles qui surviennent au cours des rêves. Cette conception est inadmissible. Ces reconnaissances pendant les rêves sont extrêmement fréquentes. Brillat-Savarin y fait allusion dans son étude sur les rêves quand il dit que certains sujets voient « en dormant certaines physionomies qu'ils reconnaissent pour les avoir déjà vues et que cependant ils n'ont jamais rencontrées dans le monde réel ».

à coup, qu'on a déjà assisté, il y a bien longtemps, à la même scène, dans le même cadre, aux objets confusément familiers, avec les mêmes personnes, ayant les mêmes attitudes et les mêmes jeux de physionomie, exprimant les mêmes idées avec les mêmes mots (1) et les mêmes intonations et les soulignant des mêmes gestes ; ou, si l'on était, dans ce milieu, en train de parler, s'apercevoir subitement que dans ce même cadre, étant dans le même état affectif que la première fois, on vient de dire et de faire ce qu'on a déjà dit et déjà fait : voilà une façon, assez commune, de ressentir l'illusion du « déjà vu ».

Dans d'autres circonstances, c'est au détour d'une route, quand apparaît un paysage que l'œil embrasse pour la première fois, que surgit ce sentiment. Il ne dure que le temps de l'éclair et cependant on reconnaît tout le décor et toute l'ambiance. On s'arrête étonné. Ce sont bien, ici, à gauche, ces mêmes arbres séculaires aux vertes frondaisons ; à droite, ces mêmes champs, cloisonnés par des haies ; plus loin, ces mêmes prés verts dont un ruisseau festonne les bords ; et là-bas, cette même masure couverte de chaume et de mousses. Certes, tout cela a déjà été vu, un jour lointain, avec les mêmes sensations, les mêmes sentiments, le même émoi, par le même temps très doux, sous la même lumière et dans le même calme crépusculaire. Oui, on en est convaincu, tout cela a déjà été vu et l'on voudrait ; pour s'en convaincre plus encore et comprendre ce qui vient de se passer, préciser les souvenirs, multiplier les points de comparaison entre le spectacle et l'image défunte.... mais l'illusion est déjà loin et il n'en reste plus que le souvenir.

Parfois, enfin, c'est en parcourant une cité jusqu'à ce jour inconnue que l'illusion de « déjà vu » se manifeste. C'est, au débouché d'une ruelle, la grand'place de la petite ville qu'on reconnaît soudainement avec ses vieux pavés qui rayonnent autour de l'antique beffroi, ses vieilles maisons étroites, ses boutiques désuètes abritées par d'antiques arcades. Oui, tout cela semble tout à coup familier.

Le phénomène de la fausse reconnaissance peut donc appa-

(1) L'illusion du « déjà entendu » est habituelle à M. Paul Bourget (Observation publiée par le Dr Grasset).

raître dans de multiples circonstances et revêtir, de ce fait, des modalités fort diverses.

Mais, quelles qu'elles soient, ces modalités présentent un certain nombre de caractères communs.

1° A part certains cas, exceptionnels, dans lesquels l'illusion s'installe progressivement (la reconnaissance, d'abord floue, se précisant peu à peu), celle-ci apparaît toujours subitement, sans cause apparente.

2° Parfois l'illusion ne consiste qu'en une impression de ressemblance partielle, plus ou moins intensive. Mais, en général, elle porte sur la totalité des perceptions, c'est-à-dire sur tout un groupe de faits, sur toute une situation, sur tout un décor, y compris ses personnages.

3° La plupart des sujets qui présentent une illusion accusent une identification absolue entre ce qu'ils aperçoivent et ce qu'ils croient avoir vu antérieurement. Je discuterai cette conviction ultérieurement; mais, dès maintenant, il est bon de faire remarquer que l'identité serait moins parfaite si ces sujets revoyaient, en réalité, au bout de quelques années, un paysage, par exemple. Car, sans parler de l'état émotionnel ressenti, état qui, vu la multiplicité des facteurs qui le conditionnent est essentiellement variable et protéique, le décor lui-même ne pourrait pas, matériellement, être resté identiquement, ce qu'il était la première fois.

4° L'illusion du « déjà vu » ne consiste pas seulement dans la reconnaissance des *faits objectifs ;* elle porte également sur l'*état intérieur ;* elle fait renaître également les sentiments que la première représentation mentale avait fait éclore dans le champ de la conscience. Elle suscite le même état affectif, fait de la même quantité et de la même qualité de joie ou d'indifférence ou d'ennui, le même état émotionnel en un mot que la première fois.

5° L'illusion est toujours extrêmement courte : quelques fractions de seconde, une ou deux secondes tout au plus. Certains sujets lui assignent une durée moins éphémère. C'est là une erreur de discrimination. Elle tient à ce qu'ils fusionnent avec l'illusion elle-même, qui est autant dire fulgurante, le souvenir qu'elle laisse derrière elle et qui, lui, persiste parfois pendant quelques minutes. Lorsque l'impression a été très vive, en effet, certains êtres, doués d'une plasticité psychique par-

ticulière, continuent à être dupes de cette illusion alors qu'elle est évanouie.

Stupéfaits de ce qu'ils ont perçu, ils se demandent s'ils ne viennent pas de revivre, réellement, une période de leur existence — et alors ils n'y comprennent rien,— ou bien s'ils n'ont pas eu, brusquement obnubilés, ce qu'on appelait, jadis, « la berlue ». Il y a lieu, on le conçoit donc, de distinguer, pour ce qui est de la durée, l'illusion du souvenir de l'illusion. Pour faire saisir cette notion, je suis tenté de comparer tout ceci à ce qui se passe lorsqu'on assiste à un tour habilement exécuté par un illusionniste. Les diverses phases du tour à accomplir sont détaillées par le prestidigitateur et leur exécution paraît irréalisable. Aussi,lorsque le tour a été instantanément accompli, restons-nous, pendant quelques secondes,à douter qu'il a été exécuté et à nous demander comment il a pu l'être. Avant que notre esprit se ressaisisse, quelques fractions de seconde s'écoulent pendant lesquelles, comme il est dit vulgairement, on ne peut « en croire ses yeux ». Nous sommes encore sous l'impression de ce qui vient de se passer ; nous sommes encore dupes de l'illusion alors que nous savons pertinemment qu'il ne s'agit que d'une illusion. Dans le sentiment du « déjà vu », les choses se passent à peu près ainsi.

6° L'illusion de fausse reconnaissance ne s'accompagne, généralement, sur le moment même de son apparition que d'un certain sentiment de surprise, d'étonnement, sans plus. On a parfois signalé des troubles angoissants dont l'intensité varie selon les sujets. Ici, encore, il faut bien spécifier. A bien analyser, on ne tarde pas à s'apercevoir qu'il y a deux phases continuelles qui se succèdent sans transition.

La première, je viens de le dire, est faite de surprise et d'étonnement. Elle est très fugace.

La seconde, qui peut, chez certains êtres, durer assez longtemps et acquérir une acuité particulière, comporte un sentiment assez indéfinissable, principalement fait d'un agacement mêlé d'anxiété. C'est l'agacement qu'on ressent en face d'un phénomène anormal qui intrigue et qu'on ne peut expliquer. C'est l'agacement qu'on éprouve lorsque l'on cherche en vain la solution d'un problème.

A ce premier sentiment s'ajoute une sorte d'angoisse occasionnée par ce fait qu'on a beau solliciter sa mémoire, on ne

peut arriver à démêler ni où ni quand la première image a été emmagasinée.

Il est compréhensible que ces deux sentiments seront plus accusés chez les sujets qui pratiquent l'introspection et qui sont accoutumés de trouver habituellement l'origine et l'explication de leurs divers états de conscience. C'est chez de semblables sujets que ce besoin de recherche peut devenir assez obsédant et prolonger dès lors le sentiment d'inquiétude, de malaise précédemment signalé et que « beaucoup comparent à celui qui accompagne la recherche obsédante d'un mot ou d'un air » (Leroy).

En résumé, le sentiment véritablement contemporain de l'illusion n'est pas pénible ; sentiment de surprise, il n'est point dysphorique. C'est le sentiment secondaire, fait d'agacement, d'impuissance et d'obsession qui seul peut affecter plus ou moins âprement le « moi » de certains sujets.

Tel est l'état émotionnel qui fait cortège, habituellement, à l'illusion du » déjà vu.

Cet état peut se compliquer, chez quelques névropathes et aliénés, de troubles fort divers (1) qu'aucun lien de causalité ne rattache à l'illusion elle-même et qui peuvent être négligés.

Il faut signaler, cependant, que certains sujets sont tellement impressionnés par leurs illusions, surtout lorqu'elles se répètent à plusieurs reprises, qu'ils finissent par être convaincus que l'impression première a été réellement reçue au cours d'une existence antérieure (2). Çette croyance, sur laquelle je reviendrai, a trouvé des adeptes de tous temps. C'est ainsi que les disciples de Pythagore ont rapporté que ce dernier avait présenté des souvenirs qu'il disait dater d'avant son incarnation actuelle.

Alarmé par cette affirmation, saint Augustin expliqua, pour la réfuter, qu'il ne s'agissait pas, en pareille occurrence, de souvenirs véritables, mais de faux souvenirs que le Malin suggérait pour égarer les pauvres humains (3).

§

Il ne me paraît pas superflu, après cette esquisse d'ensemble

(1) La dépersonnalisation par exemple.
(2) C'est ainsi que l'aquafortiste A. de Beaupré est persuadé d'avoir vécu sous Louis XIII et sous Napoléon Ier.
(3) *De Trinitate libri quindecim* ; LXII, Cap. XV, 24(*).

du phénomène du « déjà vu » et de ses diverses particularités de fixer les idées par quelques observations topiques.

Observation rapportée par L. Dugas (*).

A. H. raconte qu'à l'âge de 8 à 10 ans, entrant pour la première fois à Chateauneuf, il eut la sensation très nette d'avoir vu l'église, la place, la disposition et la forme des maisons ; ce qui rend le fait plus étrange, c'est qu'il avait toujours soutenu à ses parents qu'il connaissait Chateauneuf avant d'y aller.

Observation rapportée par E. Leroy (*).

Jules Lemaître a éprouvé plusieurs fois l'impression en question. A propos de vers de Verlaine qu'il citait, il écrivit en 1888 : « Le poète veut rendre ici un phénomène mental très bizarre et très pénible, celui qui consiste à reconnaître ce qu'on n'a jamais vu. Cela vous est-il arrivé quelquefois ? On croit se souvenir, on veut poursuivre et préciser une réminiscence, très confuse, mais dont on est sûr pourtant que c'est une réminiscence ; elle fond et se dissout à mesure, et cela devient atroce. C'est à ces moments-là que l'on se sent devenir fou. Comment expliquer cela ? Oh, que nous nous connaissons mal ! C'est que notre vie intellectuelle est en grande partie inconsciente ; continuellement, les objets font sur notre cerveau des impressions dont nous ne nous apercevons pas et qui s'y emmagasinent sans que nous en soyons avertis. A certains moments, sous un choc extérieur, ces impressions ignorées de nous se réveillent à demi nous en prenons subitement conscience, avec plus ou moins de netteté, mais toujours sans être informés d'où elles nous sont venues, sans pouvoir les éclaircir ni les ramener à leur cause, et c'est de cette impuissance que nous nous inquiétons... Nous souffrons de sentir que ce qui se passe en nous à cette heure indépend de nous, et que nous ne pouvons point comme à l'ordinaire nous faire illusion là-dessus. » (*Les Contemporains*, T. IV, p. 105, Paris, 1889, in-18°).

Observation de L. Dugas.

C. H. voit surgir l'illusion pendant qu'il subit une épreuve d'histoire, au baccalauréat. Il lui semblait s'être entendu poser déjà les mêmes questions, par le même professeur, parlant dans la même salle, avec la même voix. Ses propres réponses, il lui semblait qu'il les avait déjà faites, il se réentendait lui-même.

Observation d'Armand Sylvestre (pers.)

A. S... se promène dans Moscou où il vient d'arriver. Ce qu'il voit et ce qu'il entend occasionne un sentiment étrange, mêlé d'oppression. Cette ambiance l'enveloppe de quelque chose de maternel ; il sent, dit-il, sa tête s'incliner parmi toutes les têtes, ses genoux ployer,

et des prières lui monter aux lèvres dont il ne comprend pas les mots. Et il se demande comment expliquer « le phénomène, certain cependant, des parties mystérieusement retrouvées, des terres jamais vues et cependant reconnues, des sentiments qui vous viennent au cœur comme si quelque aïeule, depuis longtemps endormie dans une tombe dont on ignorait la place, vous ouvrait subitement les bras délivrés du suaire ». (*La Russie*, Charpentier et Fasquelle, édit.)

Description et exemples (1) montrent bien que l'illusion de « déjà vu » est si caractéristique qu'il est difficile de la méconnaître. Son diagnostic s'impose.

Il faut éviter cependant l'erreur suivante.

Certaines personnes confondent l'illusion de « déjà vu » avec un phénomène tout différent : la prévision réalisée. Dupes de leur illusion, elles sont portées à croire qu'elles ont connu à l'état de veille ou de rêve le fait à la réalisation duquel elles viennent d'assister, autrement dit qu'elles l'ont prévu. Pareille interprétation est évidemment erronée. Etre persuadé qu'on reconnaît un fait, c'est-à-dire qu'on le vit pour la deuxième fois, ce n'est pas assister à la réalisation d'une prévision.

A propos de cette méprise, signalons, chemin faisant, une remarque présentant un certain intérêt. C'est qu'en dehors des réalisations de prévisions qui ne sont que la manifestation de la loi des probabilités ou simplement des coïncidences, un certain nombre de soi-disant réalisations de prévisions ne sont que des fausses reconnaissances méconnues.

§

Mais le moment est venu de rechercher quelle peut être la genèse de la fausse reconnaissance. A cet effet avant de considérer le déterminisme du phénomène, il y a lieu de s'enquérir des conditions qui pourraient être considérées comme causes occasionnelles ou déterminantes.

Or, il faut bien le dire tout de suite, le phénomène ne survient ni à la suite de maladies, ni après des intoxications, ni après du surmenage cérébral. Il n'est pas de même plus fréquent chez les sujets dits névropathiques que chez ceux considérés comme normaux. Cette absence de données étiologiques n'est pas faite pour faciliter l'étude de la pathogénie du syndrome, mais elle se conçoit fort bien.

(1) Henri de Régnier décrit fort bien, dans le « Passé vivant », l'illusion du « déjà vu » ressentie par Jean de Franois dans les rues de Passignano.

Serait-on à la fois névropathe, surmené, intoxiqué et convalescent, l'illusion n'apparaîtra jamais si l'on n'a pas, d'une part, emmagasiné dans son inconscient une première représentation et si, d'autre part, on n'est pas mis en présence ultérieurement d'une image réelle plus ou moins identique à la première.

Il n'y a donc lieu, en résumé, de ne retenir que deux faits essentiels. Le premier, c'est qu'il faut, tout d'abord, un ensemencement préliminaire de l'inconscient par une image que, pour employer un qualificatif emprunté à l'optique, je serai tenté d'appeler virtuelle. Le second c'est qu'il est nécessaire que le hasard occasionne la superposition d'une image réelle à l'image virtuelle.

La pathogénie restant mystérieuse, des hypothèses fort nombreuses ont pris naissance.

J'en laisse plusieurs de côté (1) [entre autres celle basée sur la télépathie (Wigan, 1847), et celle qui met en cause la dualité des hémisphères cérébraux], pour arriver tout de suite à celle de Lalande (2).

S'agit-il d'expliquer l'illusion du « déjà vu » à propos d'un paysage, par exemple, cet auteur propose l'hypothèse suivante. Mis en présence du paysage il y aurait vision sinon inconsciente, du moins non accompagnée d'attention ; autrement dit, on le percevrait sans l'apercevoir, comme disait Leibnitz. A ce moment l'esprit serait distrait pendant un temps infinitésimal. Mais, par suite d'une erreur à laquelle l'esprit serait exposé, ce laps de temps infiniment bref paraîtrait subjectivement plus long qu'il n'a été en réalité. Si bien qu'au moment où l'esprit reviendrait à sa contemplation première, il reconnaîtrait le paysage « d'abord à cause du caractère inconscient des images perçues, mais surtout à cause de la longueur apparente de la distraction qui jette une contradiction dans le processus mental par lequel nous comptons le temps » (Lalande).

Autour de cette conception peuvent graviter celles qui présentent avec elle de nombreuses analogies et qui ont été émises par Anjel, Armand, Dugas, Fouillée, Jensen, Mandsley, Ribot, Wigan, etc.

Cette hypothèse est passible des objections suivantes.

(1) Hypothèses résumées et parfaitement refutées par L. Leroy (*loc. cit.*)
(2) Qui n'est qu'un perfectionnement des théories d'Angel (1878) et d'Arnaud (1896).

1° L'illusion apparaît, en général, brusquement et les sujets n'ont pas conscience d'un temps, même court, de distraction.

2° Quand l'illusion survient, au cours d'une conversation qu'il faut suivre et qu'on suit, à quel moment s'intercalerait le ou mieux les temps de distraction ?

3° Pourquoi rejetterait-on toujours dans un passé lointain et imprécisable la première perception ? Pourquoi n'aurait-on jamais le sentiment que les deux perceptions ont été successives, séparées seulement par une distraction, par une éclipse de la conscience ?

4° Pourquoi les gens distraits ne présentent-ils pas le phénomène plus souvent que d'autres ?

Et pourquoi, lorsque, après une distraction, ils reviennent au sujet dont celle-ci les avait éloignés, n'ont-ils même pas l'impression qu'un temps énorme s'est écoulé ?

§

Cette hypothèse ingénieuse ne paraît donc pas satisfaisante et me voici amené à en envisager d'autres... celles auxquelles j'ai fait allusion au début de cette étude. Elles sont au nombre de deux et ne s'excluent pas réciproquement, car la pathogénie du syndrome qui nous occupe n'est vraisemblablement pas univoque.

— La première consiste à supposer que l'image primitive s'est emmagasinée dans l'inconscient au cours d'une rêverie ou d'un rêve et que l'illusion survient lorsque, du fait du hasard, une image réelle et identique vient dynamogéniser l'inconscient et réveiller l'image que j'ai appelée virtuelle.

Rien de surprenant à ce que, pendant le sommeil, l'inconscient, documenté : par tout ce qui a été entendu au cours de l'enfance et ultérieurement ; par tout ce qui a été lu dans les romans, dans les relations de voyage ou dans les livres d'histoire et de géographie ; par tout ce qui a été vu au naturel ou représenté par images ou par tableaux... rien de surprenant à ce que l'inconscient bâtisse pendant le sommeil, avec ces matériaux, toutes les combinaisons de rêves possibles, au hasard de l'imagination et des associations automatiques d'idées. Au cours de la vie, le nombre de ces rêves de villes et de paysages, qui peuplent l'inconscient et y laissent des empreintes, devient considérable et le conscient en ignore tout. Dès lors, il n'est pas étonnant qu'un certain jour ce que l'on aperçoit

ressemble suffisamment à l'un de ces rêves passés pour que l'illusion surgisse.

Cette hypothèse, très vraisemblable et qui explique un grand nombre de faits, a été soupçonnée par de nombreuses personnes sujettes aux illusions du « déjà vu ». Il me serait loisible de multiplier les citations. Mais je ne rapporte, à titre d'exemple, que celle de M. Jules Lemaître.

En général cela (le phénomène de « déjà éprouvé ») s'est produit à l'occasion d'une phrase que j'entendais, ou à laquelle je pensais tout à coup ; j'avais l'idée de l'avoir déjà dite en rêve. Alors, malgré moi, je cherche à me rappeler ce rêve. Je cherche si c'est bien en rêve que la chose s'est bien passée... Cette recherche m'affecte et m'angoisse.

M. Lapie, qui est partisan de cette hypothèse du rêve, s'est exprimé, à cet égard, en ces termes :

Pourquoi, parmi toutes ces combinaisons imaginaires (formées par le rêve), quelques-unes ne se rencontreraient-elles pas avec la réalité ? Pourquoi certains rêves ne seraient-ils pas vérifiés par la veille ?... Certains faits imaginaires sont devenus des fait historiques. Tel détail de *Germinal*, inconnu des mineurs de Montceau-les-Mines, semble le récit anticipé du meurtre de l'ingénieur Warin... Les paramnésies sont, au sens strict de l'expression, des hallucinations vraies ou plutôt ce sont des illusions qui deviennent vraies.

Mais il est des auteurs qui ne souscrivent pas à cette manière de voir.

Jamais les rêves, jamais les rêveries, écrit M. Leroy, ne se réalisent de point en point, avec une exactitude dans les moindres détails suffisante pour donner au sujet cette impression d'identité absolue ressentie constamment dans la fausse reconnaissance.

Cette argumentation est réfutable.

C'est une erreur de prétendre que l'illusion du « déjà vu » exige pour surgir une identité absolue. De multiples personnes éprouvent le sentiment de fausse reconnaissance sans présenter cette condition que M. Leroy exige comme « sine qua non ».

Voici, pour corroborer mon dire, quelques faits, entre cent, que j'extrais précisément du travail de M. Leroy et que cet auteur a considérés comme des cas indiscutables d'illusion du « déjà vu ».

A. C. (p. 25) :

J'eus l'impression d'avoir déjà eu exactement les mêmes souvenirs; je ne dis pas de les avoir dans les *mêmes circonstances* parce que, tout à fait absorbé à ce moment dans ma recherche, je revivais pour ainsi dire mes souvenirs, tandis que les circonstances présentes n'existaient pour ainsi dire plus pour moi.

C. H. (obs. 39) :

Quand j'ai pu maintenir mon attention sur l'objet de la fausse reconnaissance, je n'ai jamais pu isoler un élément de la réalité que je reconnusse en particulier; tout jugement était étranger au phénomène.

A. L. :

Le phénomène paraissait porter sur le total des perceptions et je n'ai jamais cru reconnaître un objet tout seul...

A. G. :

Ce n'est pas tant la perception de la personne (traits de physionomie, taille, allures) que je reconnais que mon impression ressentie lors de la première perception (illusoire).

L'identité absolue de l'ensemble et des détails n'est donc pas nécessaire et tout porte à croire qu'elle est même très rarement rencontrée. On pourra m'objecter que de nombreux sujets affirment cette identité. Sans doute, mais j'accueille leur affirmation avec un grand scepticisme. Car affirmer cette identité, c'est impliquer une comparaison des deux impressions entre elles et, pour comparer, il faut savoir observer avec précision.

Or, n'est-il pas avéré que sur cent personnes, quatre-vingt-dix-huit sont incapables d'observer correctement? Il leur manque l'attention, la méthode et l'habitude de l'observation scientifique ou clinique. Les expériences de Claparède n'ont-elles pas confirmé cette impéritie et sapé, par là même, la valeur des témoignages humains?

Or, toutes ces personnes qui savent si mal observer, même lorsqu'elles sont dans de bonnes condition d'observation (1) (comme dans les expériences de Claparède), que veut-on qu'elles puissent faire lorsqu'elles se trouvent, comme c'est le cas dans l'illusion du « déjà vu », dans de mauvaises condi-

(1) C'est-à-dire lorsqu'elles sont prévenues de ce qu'elles vont avoir à observer (ce qui leur évite la surprise, laquelle est peu propice à l'observation) et lorsqu'elles ont un laps de temps suffisant pour regarder et étudier.

tions d'observation? Elles sont alors surprises brusquement par le phénomène; elles sont dans un état affectif plus ou moins marqué, elles n'ont à leur disposition que quelques fractions de seconde pour établir une comparaison! Faire crédit, dans ces conjectures, à leur observation et à l'opinion qui en découle est une singulière utopie.

La vérité, c'est que ces sujets, sous l'impression d'une analogie globale, plus ou moins renforcée par la similitude plus grande d'un ou deux détails, s'autosuggestionnent inconsciemment et aboutissent à un sentiment d'identité totale. Et, celui-ci une fois établi, ils ne peuvent le contrôler et le rectifier, car l'illusion est disparue, et ils l'admettent d'une façon définitive.

Aussi ne peut-on que partager l'opinion de M. Ribot quand il écrit :

L'impression reçue évoque dans notre passé des impressions analogues, vagues, confuses, à peine entrevues, mais qui suffisent à faire croire que l'état nouveau en est la répétition. Il y a un fond de ressemblance rapidement senti entre deux états de conscience qui pousse à les identifier. C'est une erreur, mais elle n'est que partielle, parce qu'il y a, en effet, dans notre passé, quelque chose qui ressemble à une première expérience.

On peut donc établir que l'identité, qui est possible, n'est presque jamais réalisée et que ceux qui l'affirment se leurrent. Ainsi tombent les objections faites par M. Leroy à l'hypothèse du rêve qui semble pouvoir expliquer le plus grand nombre des cas d'illusion du « déjà vu ».

§

Mais il reste certains faits qui rendent perplexe. Car, en définitive, encore qu'il engendre beaucoup par lui-même, le rêve utilise, en général, comme points de départ, des documents qui lui sont fournis *soit* par les sensations perçues à l'état de veille ou enregistrées pendant le sommeil, *soit* par des souvenirs visuels ou des souvenirs de notions glanées au cours des lectures et des conversations.

On a donc quelque peine à s'imaginer que le rêve puisse créer de toutes pièces l'image assez précise d'une ville par exemple, lorsqu'on n'a pas eu l'occasion d'en visiter d'analogue et que ni dessins, ni descriptions n'ont pu renseigner d'une façon quelconque à son sujet.

Ces considérations m'ont conduit à admettre une hypothèse

à laquelle divers faits semblent donner quelque vraisemblance

Chacun sait que nous sommes sous le joug de l'hérédité.

C'est elle qui nous transmet non seulement les caractères somatiques de notre race, mais encore ceux, individuels, de certains de nos ascendants.

Ces transmissions ne se font pas au hasard, comme on pourrait le croire, mais selon des lois encore mystérieuses malgré les constatations intéressantes de divers auteurs et en particulier celles de Mendel, sur les végétaux.

A l'instar de certaines particularités somatiques (qualités ou tares), certaines autres, psychiques et morales, peuvent être transférées.

Et, laissant de côté divers troubles mentaux qui se perpétuent dans quelques familles, il est indéniable que certaines constituantes de ce complexus qu'on appelle le caractère peuvent être transmises soit aux descendants mâles, soit aux femelles, soit aux deux à la fois, et cela à toutes les générations ou, au contraire, en sautant parfois une ou deux, ou, pour mieux dire, en restant latentes pendant une ou deux générations pour reparaître ensuite.

L'observation séculaire ne corrobore-t-elle pas cette proposition ? N'a-t-on pas entendu dire, maintes fois, d'un enfant : « Il a les yeux, le caractère de son grand-père paternel (ou maternel) « ?

Dès lors si l'on admet, au même titre que les particularités somatiques et psychiques, la transmission de certaines spécificités du caractère — spécificités qui sont, en partie, congénitales, mais aussi, en partie, *acquises* (modifiées qu'elles ont été par l'éducation familiale et la selfculture) — pourquoi ne pas admettre celle de certaines acquisitions de l'esprit ?

Et parmi celles-ci, pourquoi certains souvenirs ne seraient-ils pas légables ? pourquoi ne pourraient-ils pas être ataviques ?

Assurément, tous les souvenirs ne sauraient prétendre à ce sort, parce qu'insignifiants ou indifférents.

Mais il est, par contre, certains faits qui, pour une raison ou une autre, nous ont vivement intéressé ou impressionné et dont la perception s'est accompagnée d'une vibration affective de haut ton, de telle sorte que notre esprit en garde une empreinte indélébile.

Le souvenir de ces faits-là surgit, souvent, au cours de l'existence, soit pendant le sommeil, soit pendant la veille, spontanément ou consécutivement à une sollicitation volontaire. Ce sont des souvenirs de prédilection.

Eh bien, pourquoi, ancrés comme ils le sont dans notre « moi », ne seraient-ils pas transmissibles dans certaines conditions particulières, ignorées à l'heure actuelle ?

Oui, pourquoi, du bilan des acquis ancestraux, ne pourrait-on pas hériter de certains souvenirs : représentations d'idées ou représentations d'images ?

Ne serait-ce pas dans des faits de cet ordre qu'on pourrait chercher la raison d'être de certaines vocations, ou celle des dons, en quelque sorte traditionnnels, qu'ont certains sujets pour certaines matières, — et celle de certaines facilités dites « innées » touchant le calcul, les langues étrangères, la musique ? (1)

Mais, pour en revenir à notre sujet, si l'on admet cette manière de voir, qui n'est qu'une hypothèse, j'en conviens, mais très plausible, sinon probable, certains cas de fausse reconnaissance s'expliquent aisément.

Supposons qu'un homme ait vu un paysage ou une ville et que, pour des raisons particulières, généralement affectives, il en ait gardé un souvenir puissamment modelé; il pourrait transmettre celui-ci, en puissance, à certains de ses descendants qui l'apporteraient en naissant, enseveli dans les profondeurs de leur inconscient. Que ceux-ci se trouvent, un jour, en présence de ce paysage ou de cette ville, le souvenir ancestral serait revivifié, il résurrectionnerait et l'illusion du « déjà vu » surgirait (2).

Voici deux faits, dont j'ai eu connaissance, qui semblent venir corroborer cette thèse.

Un de mes amis, voyant une vieille cité pour la première

(1) Voici dans le même esprit la phrase de haute philosophie qui termine la dernière communication de Lucas Championnière dans laquelle il montrait que notre pratique de la trépanation se rattache, à travers les âges, à celle de nos ancêtres primitifs : « Il en est souvent ainsi de ce que nous appelons orgueilleusement notre pensée et nos découvertes. Souvent elles ne sont que le résumé des observations du passé, non seulement de celui où nous puisons directement notre instruction, mais de celui dont nous n'avons pas conscience. » (22 oct. 1913. Séance annuelle des cinq Académies.)

(2) C'est une transmission de souvenirs de cet ordre, mais déformée par la fiction, qui constitue le schéma des « Souvenirs de M. Auguste Bedloe », l'une des histoires extraordinaires d'Edgar Poe.

fois, ressent l'illusion du « déjà vu ». Sur mon instigation il interroge son père, puis sa grand'mère (à défaut de son grand-père qu'il n'a jamais connu). C'est ainsi qu'il apprend que ce dernier avait séjourné dans la dite ville, pendant un mois, lorsqu'il avait vingt ans.

Le second fait est analogue. Là encore il s'agit d'une fausse reconnaissance de ville ancienne. Mais l'impression primitive remontait à trois générations et la trace du séjour dans cette cité ne fut retrouvée que dans de vieux papiers de famille.

Ces faits peuvent éclairer le cas de ces sujets persuadés que le souvenir qui leur occasionne l'illusion du « déjà vu » remonte à une existence antérieure. Mais il y a lieu de modifier leur conviction de la façon suivante. Ce n'est pas au cours d'une autre vie antérieure qu'ils ont perçu la première image, ce serait au cours de celle d'un de leurs ancêtres.

Il peut se trouver des cas dans lesquels les recherches les plus minutieuses dans le passé des ascendants ne permettent pas de dépister la moindre trace de ce qui pourrait expliquer la perception première.

Il faut se rappeler qu'à côté des ascendants légaux... il peut y en avoir d'occultes. Et cette notion... délicate est fort bien esquissée dans ce passage d'Armand Silvestre :

> Depuis que les hasards du voyage et les rendez-vous mystérieux de l'amour ont confondu les familles humaines, sans en éteindre, hélas, les rancunes séculaires, qui peut dire qu'il ne porte pas dans ses veines le stigmate fluide de quelque origine inconnue et que ses gradnmères n'ont pas failli dans le crime continu et charmant de l'humanité ?

Pour les cas de « déjà vu » explicables par l'hypothèse de l'hérédité, certaines désignations considérées comme synonymes ne sont plus exactement appropriées, et le phénomène lui-même doit, au point de vue nosologique, changer de groupe.

On ne saurait, en effet, appeler fausse reconnaissance, fausse réminiscence, un phénomène qui serait dû à une véritable reconnaissance encore qu'ancestrale.

Et, d'autre part, il paraîtrait arbitraire de maintenir dans le groupe des paramnésies, c'est-à-dire des perversions de la mémoire, un phénomène qui serait bien plutôt une résurrection de la mémoire, une exaltation occasionnelle de cette faculté, en un mot une forme d'hypermnésie.

§

Ces remarques nosologiques ne sont pas les seules considérations qui pourraient découler de l'hypothèse de l'hérédité des idées et des souvenirs, si celle-ci était ultérieurement confirmée.

Le jour où l'on accordera à l'âme la faculté de ne pas disparaître entièrement et de se survivre *et* par les écrits ou œuvres d'art qu'elle inspire et qui la reflètent, *et* par la transmission des idées et des souvenirs à l'âme de ses descendants, on lui décernera par là même une *certaine immortalité* qui, pour être toute biologique, n'en sera pas moins sublime.

Puisse ce qui n'est, aujourd'hui, que spéculation philosophique être la vérité de demain.

Et si telle est la réalité, n'est-il pas réconfortant de penser qu'en cultivant son intelligence et sa personnalité morale on ne travaille pas que pour soi, ce qui cependant est déjà un noble but, mais qu'on sème aussi pour l'âme de ses descendants de fécondes moissons... et n'est-ce pas une raison de plus d'enrichir celle-là, sans cesse, et d'embellir celle-ci?

DOCTEUR STEPHEN CHAUVET.

LA GUERRE ET LA PAIX

DANS LE ROMAN FRANÇAIS

—

On a souvent cherché, depuis trois ans, à dégager la conception nationale que se fait de la guerre chacun des grands peuples rivaux. Conception de la guerre, c'est-à-dire synthèse confuse, mais très vivante de la réalité et de l'idéal que chaque nation sent vivre en elle : l'un émanant de l'autre ; les deux indissolublement unis à travers toute l'évolution historique de chaque pays. De ce médaillon l'autre face, la paix, correspond trait pour trait à la première.

Mais cette conception caractéristique, on ne s'est guère avisé de la demander à l'histoire du roman national. Comment trouverait-on, même en images, la plus brutale des réalités dans la plus libre des fictions ?

On s'est plus volontiers adressé aux théoriciens de la guerre et de la paix. On a compulsé abondamment les philosophes, les moralistes, les juristes, les historiens, les stratèges, les politiques : tous ceux dont les systèmes semblent avoir exprimé les idées communes de leur milieu social. Or cette méthode est souvent illusoire. Les systèmes sont, dans tous les domaines, des constructions abstraites et arbitraires, dont la logique interne, plus que la vérité objective, fait la principale valeur. Une théorie exprime une méditation solitaire, une pensée individuelle. Elle n'engage que ses auteurs ; tout au plus leur parti ; elle exprime les thèses les plus extrêmes, les aboutissants les plus rationnels, sans aucune concession aux sentiments, aux réalités et aux contingences particulières du

moment : c'est-à-dire précisément les formes les moins vécues, les moins réellement représentatives.

Aussi, quoi qu'on ait dit, toutes les théories les plus opposées ont été soutenues dans chaque pays. C'est seulement un choix arbitraire, et souvent tendancieux, qui nous fait adopter l'une d'entre elles comme la conception « nationale » chez un certain peuple, à l'exclusion de toutes les autres, qu'on y trouve pourtant, si on les y veut chercher.

C'est ainsi que les doctrines rationalistes, individualistes ou sentimentales du droit absolu prédominent sans doute chez les théoriciens italiens, anglais et surtout français. Mais combien d'apologies de la force brutale ne trouve-t-on pas chez Machiavel, chez Hobbes, ou chez de Maistre et Gobineau?

En revanche, si les appels à la force surabondent en Allemagne depuis Hegel jusqu'à Nietzsche et au delà, on trouve des réfutations sincères de la théorie de la force, du moins dans l'ancienne Allemagne, par exemple chez Leibniz et l'adversaire de Puffendorf, chez Kant, l'auteur du *Traité de la Paix perpétuelle* de 1795 (les dates ont leur ironie !). Ce sont pourtant bien deux « hommes représentatifs » !

Pour peu que l'on connaisse les érudits allemands, on ne doutera pas qu'ils n'aient déjà colligé d'abondantes citations, soigneusement choisies et isolées de leur milieu, d'où il ressort que des théoriciens ont souvent soutenu, chez nous ou nos alliés, que le droit c'est la force, ou que la guerre est divine. Et cela ne prouve pas grand chose sur les caractères nationaux.

Inversement, croyez bien qu'ils ont extrait, de leurs penseurs les plus notoires, maintes professions de foi du pacifisme le plus évangélique. Témoin, entre cent autres, le gros volume dont les catholiques allemands ont voulu accabler récemment les nôtres. Leur philosophe Eucken n'établissait-il pas, l'an dernier, qu'il n'existe que trois grands idéalismes dans l'histoire du monde : l'idéalisme hindou, l'idéalisme hellénique, et — naturellement — l'idéalisme germanique? Et tout cela ne prouve pas davantage.

Ce n'est donc pas aux doctrinaires qu'il faut s'adresser. Le succès même ou la réprobation d'un système ne sont pas de sûrs garants de sa signification collective. On lit presque autant une théorie pour la combattre que pour l'approuver.

La métaphysique panthéiste de Spinoza ou l'esthétique naturaliste de Taine n'ont eu longtemps pour commentaires que des réfutations méprisantes, alors qu'elles étaient déjà illustres.

Au contraire, tout fictif qu'il soit, un roman a beaucoup plus de chances de refléter une conception collective. Nul public ne lit un roman qui lui déplaît. On peut dire que le succès d'un roman qui a laissé quelque trace dans l'histoire littéraire est astreint à une double condition.

D'abord il faut qu'aux yeux d'un large public il ait exprimé la vie d'une époque ; mieux encore que sa vérité : sa vraisemblance : c'est-à-dire une sorte de synthèse de la réalité et de l'idéal ; la combinaison complexe de ce que cette époque ou cette nation ont été en fait, et de ce qu'elles se sont cru être, ou de ce qu'elles ont voulu être ou paraître. Car c'est dans ces conditions complexes qu'une société se reconnaît dans une œuvre, et l'adopte : on l'appellera justement « l'expression de cette société » en ce sens-là, mais en ce sens-là seulement, qui n'est pas toujours bien compris.

Ensuite, la guerre est rarement le sujet principal d'un roman. Elle y figure d'ordinaire comme un épisode passager ou bien comme une toile de fond, sur laquelle viennent se profiler les scènes capitales, dont l'intérêt est ailleurs : presque toujours dans quelque intrigue amoureuse. Or ce rôle de simple accessoire n'est-il pas propre à préserver ces images romanesques de tout aspect doctrinal, à écarter tout système trop personnel? Pour qu'elles portent, il faut que l'allusion ou l'esquisse rapides soient assurées de trouver spontanément une résonnance favorable et immédiate dans le public.

Par ces deux traits, un roman célèbre est presque forcément un livre représentatif. Bref, l'image que les grands romans français nous donnent de la guerre est celle que s'en est faite une certaine élite intellectuelle, qui a su se conquérir un grand public : double garantie très précieuse dans notre recherche.

Une étude sur la guerre et la paix dans le roman français ne sera donc pas seulement une promenade littéraire, parmi des fictions arbitraires, où chaque écrivain n'a mis que sa personnalité, — ce qui serait déjà beaucoup ; — il y a mis aussi un peu de l'idéal de sa race. L'élite et la masse ont collaboré dans cette œuvre. C'est tout un côté de l'âme collective de la France

que nous verrons se dégager à travers les images les plus vivantes qu'elle se soit jamais plus à donner d'elle-même au monde.

Cette vue cinématographique de la guerre et de la paix à travers le roman français se déroulera donc sans doctrine préconçue, ni sur la guerre ni sur l'idéal national. En foi de quoi c'est de trois catégories purement littéraires que nous tirerons les grandes divisions, entre lesquelles peuvent se répartir les images caractéristiques de la chose militaire, où s'est complu pendant des siècles un peuple guerrier : guerre classique, guerre romantique, guerre réaliste.

§

La conception classique de la guerre dans le roman français dérive directement de nos épopées poétiques du Moyen-Age. Les Charlemagne et les Roland, avec leur belle Aude si effacée, ont eu pour héritiers romanesques les Lancelot et les Tristan, avec leurs héroïnes de tout premier plan, leurs Guenièvre et leurs Yseult aux blonds cheveux et au « vis cler ».

Dès le temps héroïque des premiers romans en vers, puis en prose, jusqu'au seuil de l'époque romantique, où Chateaubriand l'enterra en grande pompe de ses propres mains, l'image classique de la guerre française est celle d'une guerre juste, chevaleresque, noble et quasi-mondaine : tragique intermède, merveilleusement propre à nous faire mieux goûter les molles délices de l'amour et de la paix.

Deux caractères la distinguent avant tout. D'abord elle est individualiste. Elle ne s'intéresse qu'aux personnalités, elle oublie les groupes : elle ne veut connaître que les aventures et la psychologie individuelle des héros ou des chefs ; elle ignore l'armée, le troupeau, et sa vie grouillante, et sa psychologie grégaire. Par là elle s'interdit les effets de masses.

D'autre part, elle est idéaliste. Elle dépeint volontairement l'idéal de la guerre, plus que sa réalité. Elle ne la conçoit pas comme un massacre impitoyable du plus faible par le plus fort à qui tous les moyens sont bons ; mais comme un duel scrupuleux, un jeu pour l'honneur, une joute courtoise, où le plus vaillant s'honore d'égaliser tout d'abord les armes, ou même de se réserver glorieusement les plus faibles, donc les plus honorables. Ces soldats galants se battent toujours en beauté, comme si leur dame les regardait se battre, et comme s'ils se

battaient toujours pour l'amour d'elle, ou pour l'amour de l'art.

Les érudits ont depuis longtemps dégagé le thème commun à presque tous les romans de la Table Ronde : un jeune chevalier inconnu, voire sans parents, arrive à la cour du roi Arthur au moment précis où un exploit irréalisable se trouve proposé aux chevaliers. Naturellement le jeune homme l'accomplit, et même beaucoup d'autres. Naturellement encore s'y trouve mêlée une princesse toute belle. Il l'adore, il la délivre, l'enlève, l'épouse, et le voilà roi.

On comprend que la guerre figure souvent dans ces épreuves d'amour obligées. Elle est encore bien plus essentielle aux romans dits historiques ou antiques sur Troie, sur Enée, sur Jules César ou sur « Alixandre le Grand jadis roy et seigneur de tout le monde », et à ceux qui dérivent plus directement de notre épopée nationale et ne sont que la menue monnaie de la geste épique de Charlemagne et de ses pairs.

Dès le XIIIe siècle tout chevalier errant doit faire, comme dit Eustache Deschamps,

> Guerre loiale, estre grand voyagier,
> Tournois suivre et jouter pour s'amie.

Parmi ces prouesses toutes personnelles, les impressions de vraies batailles collectives sont très rares. Au XIIe siècle, dans le roman de *Cligès*, Chrestien de Troyes en vient pourtant à peindre la mêlée furieuse de deux armées : c'est la lueur d'une forge ardente où les casques étincellent et les épées fument (aux esprits naïfs, toute image est neuve) :

> Il samble a cels qui les agardent
> Que lor elme (heaumes) esprendent (flambent) et ardent.
> Et quant a s'espées s'asaillent,
> Estinceles ardans en saillent
> Aussi comme del fer qui fume
> Que li fevre (forgeron) bat sor l'englume
> Quand il l'atrait de le fornage (fourneau).

Mais dans cette épopée romanesque et individualiste, les actes sont naturellement individuels. Chacun est fier avant tout de son lignage plus que de sa propre personnalité ; mais si ce point d'honneur est impersonnel, la valeur des actions héroïques est toute personnelle : une bataille y dégénère tout de suite en une collection de combats singuliers.

Même lorsque la lutte est authentiquement générale et embrase deux armées, tout l'intérêt se concentre sur les gestes et les rivalités personnelles d'un petit nombre de chevaliers. Ainsi les guerres de Charlemagne contre les Sarrasins se ramènent dans le roman d'*Ogier* à une série de duels presque réguliers. Le duc Naymes estimant la partie perdue a déjà ordonné la retraite de ses troupes, quand Charlemagne arrive avec son armée. Allons-nous assister enfin à une mêlée? Allons-nous avoir la sensation d'une foule? Point du tout : Charlemagne se précipite sur l'amiral Corsuble et le renverse; Danemont et Caraheu abattent le cheval de l'Empereur; ils vont prendre ou tuer Charlemagne, quand Ogier accourt, le sauve, et l'archevêque Turpin, troquant son épée sanglante et son casque pour la mitre et la crosse, bénit tout le monde. Que dire de la male bataille du grand *Lancelot* en prose, dont deux hommes seulement réchappèrent, avec Arthur, navré à mort!

Ces combats ne sont pas seulement singuliers par le nombre, mais par la qualité, car il arrive à ces hommes de fendre la tête de leur adversaire, d'un seul coup d'épée, jusque par delà les épaules à travers les armures, et de trancher du même geste le col de son cheval! Heureux si un enchantement magique ne vient pas transformer les réalités en pures féeries.

Doolin de Mayence, à 15 ans, tuait sans effort un géant et toute la troupe de ses chevaliers; à 22 ans il provoque en duel Charlemagne, l'abat; et il ne faut pas moins que l'intervention miraculeuse d'un ange en personne, pour réserver la vie de l'Empereur aux autres épopées qui le dépeindront vieilli, avec sa barbe fleurie.

La psychologie de ces guerriers est étrangement simpliste et monotone : guerre et duel, amitié et amour, voilà tout l'homme. Or, à mesure que les personnages sont moins caractérisés et moins réellement personnels, les actes ou les objets sont plus individualisés. Ici les chevaux ne sont pas n'importe quels chevaux, mais des surchevaux, de preux coursiers aussi nobles que leurs maîtres. Ainsi le bon et fidèle Beiffror : pendant les sept années de la captivité d'Ogier, il a dû traîner la charrette comme le plus vilain des chevaux. Quel affront pour un noble destrier, accoutumé à faire sans efforts des bonds de dix pieds de haut, en portant son maître et son armure! Parmi les chevaux bretons qui sont généralement

anonymes, se détache « le Gringalet », cheval de Gauvain : le meilleur des chevaux pour le meilleur des chevaliers. D'ailleur dans ce pays de Romancie, comme on dira au XVIIIe siècle, quel héros n'est pas « le meilleur »?

Les chiens encore ont leur personnalité : Petitcru, dont le grelot faisait oublier les douleurs : Yseult, ne voulant que Tristan souffrît seul, jeta le talisman à la mer; Hudan ou Husdent, le brachet de Tristan, et ses deux fils, les brachets du sénéchal Dinas, ceux-là même qui aboyèrent contre leur maître dès qu'il fut trompé par sa belle, et suivirent l'amant heureux. (Au courant du Moyen-Age, le « chien d'Ulysse » est passé aux prétendants, ou pis encore.)

Enfin les objets mêmes ont une âme. Chaque épée a son nom de baptême : Ogier brandit la redoutable Courtain ; Roland a Durandal; Charlemagne a Joyeuse, et Doolin Merveilleuse; ce sont deux chefs-d'œuvre du célèbre armurier Galand.

Il ne faut pas s'attendre à trouver de fidèles tableaux de guerre dans une littérature amoureuse de l'amour. Quand un chevalier se bat pour les beaux yeux de sa dame, pour lui plaire et sur son ordre exprès, la lutte n'a que l'intérêt d'une épreuve galante, parmi beaucoup d'autres. Les ordres de la belle agrémentent ces prouesses des fantaisies ridicules dont se rira Cervantès. Mais c'est fort sérieusement que Lancelot, le modèle des chevaliers galants, tantôt jette un défi à trente-six adversaires à la fois, tantôt feint la lâcheté dans un tournoi, ou bien s'expose aux avanies sur une charrette, suivant que son amante Guenièvre en a décidé pour le rendre digne de son inflexible, de son exaspérante fidélité, qui d'ailleurs, dans certains romans, devient plus que suspecte.

Dans les romans de chevalerie, on se bat bien souvent par amour; mais même alors on se bat surtout pour se battre. La raison d'exister des Sarrasins est d'être exterminés courtoisement par les Chrétiens; et la raison de vivre d'un bon chevalier est de rencontrer de temps en temps, au coin d'un bois, un meilleur chevalier, qui le défie par politesse et l'occit loyalement, avant même de savoir son nom. Car seul le preux Gauvain se nomme toujours avant de tuer.

Tels sont quelques-uns des rites de la religion chevaleresque de la guerre.

§

L'époque la plus lourdement entichée d'un genre littéraire n'est jamais entièrement dupe d'elle-même ; on ne se prend jamais entièrement au sérieux. Les siècles de foi ont leurs incrédules, comme les siècles de doute ont leurs hommes de foi. Nos chansons de geste ont été outrageusement parodiées dès le XIIIe siècle, par le scatologique *Audigier*, par le burlesque *Siège de Neuville*. Les romans de chevalerie, qui sont la menue monnaie des chansons de geste, ont trouvé leur parodie définitive en Espagne dans le *Don Quichotte*, qui est à tout prendre le meilleur des romans de chevalerie, le seul qui mérite de survivre.

En France, à certains égards, l'œuvre de Rabelais a rempli une partie des fonctions de la satire espagnole. Or la guerre n'y figure pas seulement comme un épisode accessoire. Rabelais en a fait un tableau, et même une théorie. Comme il arrive lorsqu'elle est un chef-d'œuvre, la caricature se révèle aussi représentative que l'original, et elle traduit, ou peu s'en faut, le même idéal que lui. Il ne faut donc pas s'étonner, si nous rapprochons ici les parodies et les modèles : leur enseignement sera le même.

Parmi les fresques pâles et sans perspective des romans moyenageux, toutes en premier plan, Rabelais déroule ses panoramas grouillants et tintamarresques.

Enfin, la foule vit ! Et voici de vraies batailles. Ce n'est pas qu'elles ne se résolvent en prouesses individuelles : Gargantua ou Gymnaste, pauvre diable, frère Jean des Entommeures, bon mais terrible diable quand il défend le clos de ses chères vignes, et encore Pantagruel, ou Panurge : voilà les héros agissants. Mais on sent le mouvement et la vie de la foule derrière eux, et on la trouve d'ordinaire dans le combat avec ou contre eux, tracassant, pillant, larronnant, criant, ruant ou fuyant, menant, en un tumultuaire vacarme, le trac accoutumé d'une gendarmerie gueuse.

La foule ? La voici d'abord dans le catalogue même des armées, qui est toujours un dénombrement en règle, à la manière épique. Nul, depuis les antiques Hindous, n'avait compris comme Rabelais le lyrisme spécial des chiffres, l'envol des grands nombres, immenses jusqu'aux millions et précis jus-

qu'aux unités, inaccessibles, à force de précision saugrenue, à notre imagination concrète :

Il est l'halluciné de la forêt des Nombres.

En l'artillerie furent comptées neuf cens quatorze grosses pièces de bronze, en canons, doubles canons, baselics, serpentines, coulevrines, bombardes, faulcons, passevolans, spiroles et aultres pieces.

Frère Jean dans son clos desconfit, assomme, escartelle, esreine ou empale une foule d'ennemis desrayés. Mais non pas une foule quelconque : exactement « 13622, sans les femmes et petits enfants, cela s'entend tousjours », es bien qu'il n'y fût entré que 7 enseignes et 200 lances. Soudain, le souvenir malicieux des vieux romans vient à l'esprit de Rabelais : « Jamais Maugis hermite ne se porta si vaillamment à tout son bourdon contre les Sarrazins, desquels est escript es gestes des quatre fils Aymon, comme fit le moine à l'encontre des ennemis avec le baston de la croix. » *Gargantua* est donc bien un peu notre *Don Quichotte.*

On pourrait dire que même les chefs sont moins des individus isolés et personnels, qu'une foule d'individus. Les conseillers et les généraux de Pichrocole se nomment : seigneur Trepelu, grand escuyer Touquedillon, duc Raquedenare, capitaine Engoulevent, Bon Joan, capitaine des franctopins, ducs de Tournemoule, de Basdefesses, de Menuail (canaille), prince de Gratelles et vicomte de Morpiaille, comte Spadassin et capitaine Merdaille. Il est constant que les noms propres de nos ennemis sonnent très mal à nos oreilles, tandis que ceux des nôtres sont tout harmonie.

Voici enfin l'esquisse d'une panique affolée :

Ils commençoient soy retirer à diligence, tous effrayés et perturbés de sens et entendement comme s'ilz vissent la propre espece et forme de mort devant leurs yeulx. Et comme vous voyez un asne, quand il a au cul un oestre junonique, ou une mouche qui le poinct, courir çà et là sans voye ny chemin, jettant sa charge par terre, rompant son frein et renes, sans aucunement respirer ny prendre repos ; et ne sait on qui le meut, car l'on ne voit rien qui le touche : ainsi fuyoient ces gens de sens despourveus, sans savoir cause de fuir ; tant seulement les poursuit une terreur panice, laquelle avoient conceue en leurs ames.

D'une accumulation de détails et de caricatures, ne sortira-t-il que l'impression d'un fouillis confus? Rabelais est bien

trop français pour cela. Chez lui la kermesse charnelle à la flamande s'achève toujours en fête pour l'esprit, à la française.

Tous ces « gargantuistes » s'en donnent à cœur joie, une fois dans la mêlée. On ne croirait guère qu'ils y sont allés à contre-cœur. C'est pourtant ainsi qu'ils sont faits. Et dès qu'ils réfléchissent, c'est-à-dire avant et après la mêlée, ou même au-dessus, ils sont les plus modérés, les plus raisonnables, les plus pacifiques des hommes. Sur l'étal sanguinolent de cette boucherie, vous trouvez en bonne place un excellent traité de morale internationale. Les Français seront donc toujours les mêmes ?

Ecoutez le cas de conscience du bon vieux Grandgousier surpris au coin de son feu par une attaque brusquée. « Holos, holos,... ho, ho, ho,... La raison le veult ainsi... Ce non obstant, je n'entreprendray guerre que je n'aye essayé tous les ars et moyens de paix. » S'il accepte d'employer les engins plus expédiens, cauteles et ruses de guerre, c'est seulement pour épargner le plus d'âmes qu'il est possible ; concession raisonnable à la théorie de la guerre courte et dure, dont les abus ont fait trop médire.

Le vieux géant fait d'abord ouïr à son ennemi un fort éloquent discours, où il lui réclame seulement la réparation des dommages causés, malgré « les excès incomparables esquelz n'a esté obmis exemple aulcun d'inhumanité ».

Picrochole refuse, et dans des termes les moins diplomatiques. Grandgousier fait un pas de plus : cinq douzaines de fouaces ont été dérobées et d'ailleurs très bien payées ? Il en fait rendre cinq charretées. Un fouacier a été blessé ? Voici, comme indemnités, sept cent mille et trois philippus et une grasse métairie.

Et Gargantua raconte à l'appui comment son père s'est assuré l'amour d'Arphabal vaincu, en s'abstenant de toute violence, en refusant même les rançons magnifiques qu'il lui offrait. Rabelais sait donc, entre deux crudités grossières, apprécier dignement une grandeur d'âme surhumaine.

Mais Picrochole garde les fouaces, et continue la guerre. Il faut bien le chasser par la force. Mais pas de guerre offensive ! « Le temps n'est plus d'ainsi conquester les royaumes, avec dommaige de son propre frère christian. » — « Et ce que les

Sarrasins et barbares jadis appeloient prouesses, maintenant nous appelons briganderie et meschancetés ».

Enfin, la guerre déchaînée, faut-il aller jusqu'au bout des exigences les plus excessives?

Nullement. Car, selon vraye discipline militaire, jamais ne fault mettre son ennemy en lieu de desespoir; parce que telle nécessité luy multiplie la force, et accroist le couraige, qui ja estoit deject et failly. Et n'y a meilleur remede de salut à gens estommis et recreus que de n'esperer salut aucun. Quantes victoires ont esté tollues des mains des vainqueurs par les vaincus, quand ils ne se sont contentés de raison.

Toute noblesse appartient aux bons géants; et tout ridicule est réservé à Picrochole, ce brouillon énergumène « aspirant à l'empire univers » du fond de sa mauvaise ville de Lerné.

Ses courtisans l'ont persuadé de conquérir tout simplement le monde, en contournant la Méditerranée par les colonnes d'Hercule et le Sinaï, pour remonter par l'Euphrate jusqu'à la mer Glaciale, et redescendre par la Russie et la Prusse jusqu'à Constantinople et Trébizonde. On se reposera après. « Pourquoi pas tout de suite? » demande un lâche resveux... Mais le roi ne prévoit qu'une objection grave : « Que boirons-nous par ces déserts? » — « Nous avons déjà donné ordre à tout. » Donner ordre est peu, si rien n'est prêt. Mais, du futur, les discours passent insensiblement au présent : « Par la mer Siriace, vous avez 9014 grandes naufz, chargées des meilleurs vins du monde. » Rassuré, Picrochole glisse enfin du présent au passé : « Voire mais, dit-il, nous ne beusmes poinct frais. » Grand dommage ! Mais c'était le dernier obstacle. En avant ! Lerné au-dessus de tout ! — Picrochole eut de bons élèves depuis le XVIe siècle...

Rabelais n'aime point la guerre. Son naturalisme est trop imprégné de rationalisme, pour qu'il l'absolve comme naturelle, si la raison ne l'approuve pas. Et il n'est pas assez romantique pour l'aimer, par cette seule raison qu'elle a une truculence rare. Voilée d'ironie, une boutade pessimiste tire la moralité dernière : la guerre, c'est la religion où il y a un dieu pour les assassins. Les larrons de Picrochole détroussent à plaisir hommes et femmes dans un pays envahi par la peste. Croyez-vous qu'elle les empeste aussi ? Pas du tout ; la peste est pour les braves gens, point pour la canaille.

Qui est cas assez merveilleux. Car les curés, vicaires, prescheurs, médicins, chirurgiens et apothicaires, qui alloient visiter, panser, guerir, prescher et admonester les malades, estoient tous mors de l'infection ; et ces diables pilleurs et meurtriers onques n'y prindrent mal. Dond vient cela, messieurs ? Pensez y, je vous prie.

Dans le livre II, Pantagruel lutte encore contre les Dipsodes. Mais ici Rabelais a préféré perdre pied dans le genre fantastique. Il arrive au héros d'abriter une armée entière sous sa langue ; et la capitale est défendue notamment par trois cents géants et « 150.000 putains belles comme déesses (Voylà pour moy, dist Panurge) :...

Qu'il n'en échappe pas une
Que je ne taboure en forme commune.

Les vers mêmes s'y mettent ! Et cette deuxième guerre finit par un étalage truculent de mille, et même de cent cinquante mille et quelques prouesses érotiques, qui n'ont plus absolument rien de guerrier !

Le tiers livre parut dans ce temps d'angoisse patriotique rare, où Henri II conquérait Metz, Toul et Verdun, mais se trouvait dangereusement menacé vers la Somme.

L'histoire se recommence !

La France, comme aujourd'hui, se trouvait riche d'ennemis et d'espoirs, envahie, envahissante, ivre de ses deuils et des obsessions de l'avenir qui l'appelait.

Rabelais ne demeura pas insensible. Il a tremblé, mais non de peur. « Je pareillement, quoy que sois hors d'effroy, ne suis toutesfois hors d'esmoy. » Il se compare donc à Diogène : parmi les Corinthiens assiégés et courant aux remparts, on sait que le sage se mit à rouler son tonneau, pour s'agiter, lui aussi, comme tous les autres, en grande véhémence d'esprit. « Rouler » est trop peut dire : il le « tournoit, viroit, brouilloit, barbouilloit, hersoit... » : suivent, à la manière ordinaire du maître, soixante-quatre vocables pressés et pressants, soixante-quatre modes tous différents d'agiter un tonneau en tous les sens ; prouesse dont on eût cru la langue française peu capable.

En d'autres termes (mais combien pauvres !) Rabelais se sentit cruellement « inapte » au service armé et quasi bon pour la réforme. « Par donc n'estre adscrit et en rang mis des nostres en partie offensive, qui m'ont estimé trop imbecille

et impotent ; de l'autre, qui est défensive, n'estre employé aucunement, fust ce portant hotte, cachant crotte, ployant rotte, ou cassant motte, tout m'estoit indifférent ». Mais il a travaillé de la plume pour aider les Français à « tenir » à sa façon, qui est celle de Thélème. Son tonneau, c'est le tiers livre.

Rabelais est donc un embusqué du xvi[e] siècle. Et toutefois son humilité ne lui ôte point la faculté d'enthousiasme, voire de prophétie, et l'avant-goût de la victoire a failli donner à ce pacifiste, comme à tant d'autres, le goût de la guerre. Elle est « à profit tant evident pour l'advenir (car désormais sera France superbement bournée, seront François en repos asceurés), que peu de chose me retient que je n'entre en l'opinion du bon Heraclitus, affirmant guerre estre de tous biens pere ; et croye que guerre soit en latin dicte *belle*, non par antiphrase, ainsi comme ont cuidé certains repetasseurs de vieilles ferrailles latines, parce qu'en guerre guères de beauté ne voyoient, mais absolument et simplement par raison qu'en guerre apparoisse toute espece de bien et de beau, soit decelée toute espece de mal et laidure ».

Son idéal n'a pourtant point changé avec la fortune de sa patrie. Il n'admet encore la guerre que pour la paix, et la victoire que pour le bien du vaincu.

Noterez donc icy, beuveurs, que la manière d'entretenir et retenir pays nouvellement conquestés n'est (comme a esté l'opinion erronée de certains esprits tyrannicques, à leur dam et deshonneur) les peuples pillant, forçant, angariant, ruinant, mal vexant et regissant avec verge de fer ; brief, les peuples mangeant et devorant, en la façon que Homere appelle le roy inique *Demovore*, c'est-à-dire mangeur de peuple.

Le vainqueur doit s'attacher les vaincus « en bon traictement les gouvernant, en equité et justice les maintenant, en benigne police et loix convenantes à l'assiete des contrées les instituant ».

Qui aultrement fait, non seulement perdra l'acquis, mais aussi patira ce scandale et opprobre qu'on l'estimera mal et à tort avoir acquis ; par ceste consequence que l'acquest luy est entre mains expiré. Car les choses mal acquises mal deperissent.

La grasse plaisanterie s'achève en leçon morale ; et l'on dé-

couvre, sans y songer, que la caricature la plus triviale en apparence n'était qu'un moyen de rendre vivant un idéal.

§

Pendant tout le Moyen-Age, la plupart des héros de romans étaient des guerriers amoureux. Dans l'*Astrée*, le cortège de ces guerriers-nés se complique d'une escorte de bergers-nés, tous également galants et mondains. Selon l'esthétique des salons, on ne saurait plus se battre que par amour. Essayons de donner quelque idée d'une guerre romanesque, en dévidant plusieurs fils de l'écheveau fort embrouillé qu'est l'*Astrée* de d'Urfé. On y verra transparaître, plus qu'on ne croirait, la réalité cruelle par-dessous la fiction édulcorée.

La nymphe Amasis règnerait en paix, si son lieutenant Polémas n'était amoureux de sa fille Galathée. Pour épouser l'héritière et s'emparer de l'Etat, l'ambitieux trahit secrètement sa souveraine, et par des procédés extraordinairement modernes d'avant-guerre, « il s'était acquis tous les Ambactes et Solduriers de la Province, encore en entretenait-il plusieurs secrettement, et dedans et dehors l'Estat : il s'estoit rendu maistre de tous les lieux forts, et de tous les pons et passages. »

Il avait lié amitié avec les rois et les princes qui vivaient autour de l'État et qui lui avaient promis leur assistance. Il a amassé des munitions et des instruments de guerre. Et comme il ne peut s'occuper de tout, il a sous ses ordres quatre complices qui l'aident en tout. « J'ay resolu, leur dit-il, dans huict ou dix jours d'estre, ou cesar, ou nul. »

Mais la trahison est découverte enfin par le chevalier Lindamor, amoureux de Galathée. Sur ces entrefaites arrive la belle Dorinde pourchassée par les soldats du vieux roi des Burgondes Gondebaut, dont le fils la poursuit aussi. Un vilain monsieur, ce vieux marcheur. Car voici comment il a traité ses deux frères :

Les voyants desarmez, et vivre sans soupçon de luy qu'ils croyaient mort, tout-à-coup les vint assieger dans Vienne, ayant rallie promptement toutes les forces de son party, et les pressa de sorte, qu'il contraignit les habitants de lui rendre la ville, et Chilpéric entre ses mains, auquel le jour mesme de son entrée, il fit trancher la teste, et précipiter sa femme dans le Rhosne avec une pierre au col, et puis fit brusler tout vif Godomar dans une tour où il s'estoit sauvé.

Il surprend une ville, et les habitants se rendent à merci :

Ils n'amenderent leur marché en rien, sinon que les femmes encore que prisonnières ne furent point forcées, ny les Temples pillez comme on avoit fait ailleurs : mais pour le reste, tout fut à la discrétion du soldat. O Dieux ! Hylas, quelle cruauté de voir les filles emmenées captives d'entre les bras de leurs mères leur tendre les bras en pleurant ! Mais, ô Dieux ! quelle extreme et plus qu'extreme inhumanité, voir les femmes arrachées violemment des mains de leurs maris, sans que les prières, les supplications, les larmes, ny les offres de tous leurs biens les peust racheter : je ressentis ce malheur, c'est pourquoy j'en puis parler comme expérimentée.

Or, le vilain Gondebaut et le traitre Polémas sont alliés. Après quelques péripéties, ils déclarent la guerre.

Le druide Adamas conseille aussitôt à la reine de truquer ses communiqués : « car il sert de beaucoup à contenir un peuple de luy donner de grandes espérances, et de luy cacher la grandeur du péril ».

Par ruse, Polémas s'est emparé d'Alexis, la fille du druide, et la garde comme otage. Mais la soi-disant Alexis n'est autre que le berger Celadon, qui s'est habillé en femme pour vivre aux côtés d'Astrée sans que son amante se doute de la supercherie.

Au siège de Marcilly, les soldats du traître emploient ses quatre prisonniers Alexis, Astrée, Sylvie et Lydias à un odieux stratagème.

Ils les avoient donc attachez tous quatre ensemble par les bras, et afin qu'ils ne fissent aucune difficulté d'aller en avant, ils leur avoient a chacun mis une picque contre les reins, de telle sorte que celuy qui eust reculé se la fust mise dans le corps ; ils avoient aux mains, quoy qu'attachées, chacun une torche allumée, et les alloit-on poussant contre la porte, et s'en servant comme de mantelet pour se couvrir des coups de ceux de la ville. — O profanes, dit Alexis à ceux qui les attachoient, comment, si l'humanité n'a point de force sur vos cœurs, ne frémissez vous de frayeur, osant mettre les mains sur la plus parfaite chose qui soit jamais sortie de la main des Dieux ?.. — Les murailles de la ville estoient bordées de quantité de solduriers, qui faisoient tomber un orage de traits et de pierres sur les ennemis, mais quand ils virent paroitre ces quatre personnes attachées à ces picques, et suivies de ceux qui s'en servoient comme de mantelets, ils demeurèrent tous de telle sorte ravis de cette nouveauté, que côme si

les armes leur fussent tombées des mains, ils cessèrent de tirer, sans qu'aucun commandement leur en fust fait.

Mais Lygdamon, l'amant de Sylvie, la voyant en cet état se jette dans les fossés de la ville pour lui porter secours ; le chef des solduriers qui poussent les prisonniers devant eux, Semire, change soudain de parti, coupe les liens, abat les piques. Les assiégés jettent de grands paniers avec des cordes et remontent jusqu'à eux Astrée et Sylvie.

Le lendemain, 150 bergers conduits par Sylvandre et Hylas pénètrent à la dérobée dans Marcilly pour aider la nymphe. A ce moment éclate un violent combat corps à corps, où, par un miracle fort chevaleresque, il n'y a aucun mort, et seulement un prisonnier.

On le menace de supplices, et il révèle un projet de trahison : une mine creusée sous les murs de la ville. Finalement, Lindamor vient au secours d'Amasis. Il est sûr de la victoire, mais il veut économiser les vies humaines : il propose de se battre en duel avec Polemas en face des deux armées : ce duel décidera de la victoire. Polemas accepte : il est tué par Lindamor. La nymphe Amasis triomphe ; avec elle le droit et aussi l'amour et la beauté, comme il convient dans le meilleur des mondes possibles : ce n'est certes pas le nôtre.

Telles sont les mœurs pastorales de l'innocente *Astrée*. On les eût présumées plus douces. La voilà donc, la guerre en dentelles ! Communiqués falsifiés, prisonniers suppliciés, femmes poussées en première ligne dans les assauts, déportation des filles et des mères : nous avons revu tout cela et beaucoup mieux encore dans une guerre moins chevaleresque. Le seul usage que nous puissions envier sérieusement à l'*Astrée* est celui des duels par lesquels deux généraux ou deux rois abrègent en hommes du monde, par un seul combat singulier, d'inutiles boucheries. Il est vrai qu'au XIIe siècle Louis le Gros provoqua en duel l'usurpateur Henri Ier Beauclerc d'Angleterre, et au XVIe Charles-Quint conçut le projet d'un duel avec François Ier, parjure de ses promesses après la captivité et le traité de Madrid. Mais ces velléités magnifiques ne furent même pas exécutées. Cette solution-là restera une imagination des romans idéalistes, ou une pratique de sauvages, indigne, hélas ! de réalistes civilisés.

Et cependant, la conception classique de la guerre est,

dans l'*Astrée* aussi, celle d'une guerre noble et chevaleresque. Elle conçoit le combat loyal sous la forme d'un tournoi, et non d'un massacre. Elle n'ignore aucune des ruses de guerre et des félonies ; mais c'est pour les prêter à des adversaires méprisés, et pour l'indignation de tous les héros sympathiques, et de tous les « honnêtes » lecteurs, plus sympathiques encore : ce qui est la plus sûre forme du blâme dans le roman.

Nous avons fait ressortir à dessein les parties les plus brutales de la doucereuse *Astrée*. Il ne se trouve presque plus aucune brutalité dans les romans érotico-guerriers de Mlle de Scuderi. Peu s'en faut que le *Grand Cyrus* ne soit un traité de militarisme puéril et honnête, à l'usage des gens du monde, au début du XVIIe siècle.

D'Urfé nous dépeint pour les blâmer, mais non sans complaisance, bon nombre d'atrocités ou de vilaines ruses de guerre. Mlle de Scuderi ennoblit encore davantage la guerre : une campagne n'est plus pour elle qu'un bouquet de sublimes prouesses et de galants héroïsmes.

Et d'abord toute guerre a pour but l'amour, et spécialement celui de l'insipide Mandane. Les exploits sont toujours individuels. « Je ne m'amuserai point, Seigneur, à vous dire le nombre des gens de trait, ny de ceux qui lançoient des javelots, des gens de pied, ou des gens de cheval... » (O Rabelais ! Où sont tes énumérations funambulesques !) « Ce n'est pas l'histoire de Gapadoce que je compose, c'est celle d'Artamène. » Le seul détail précis que nous apprenons plusieurs fois, c'est que par prédilection Artamène attaque toujours ses ennemis au moment où ils ont la supériorité du nombre ou de la position. C'est sa tactique à lui : l'infériorité de ses troupes fait ressortir sa bravoure personnelle, et c'est lui seul qui gagne toutes les batailles, à côté de 40.000 hommes parfaitement inutiles, et contre 80.000 figurants qui ne sont là que pour être pourfendus par lui jusqu'au dernier.

On ne saurait moins attendre d'un héros, dont le premier exploit fut une bataille navale bien extraordinaire. Son vaisseau, qui est tout petit, doit lutter contre quatre grandes nefs. Son pilote, qui a du sens, propose de virer de bord. Artamène indigné le tue aussitôt, et livre la bataille. Son navire est vite coulé : le héros s'avise de nager d'un bras, en continuant à combattre de l'autre avec l'épée. Le geste est noble, mais

étrange : un nageur avec une épée, contre des vaisseaux de haut bord ! Son arme elle-même coule à fond. Mais le sauvage corsaire est enfin touché par tant de courage : il offre son amitié au jeune héros. Le record de la natation armée valait bien cela. Artamène est, paraît-il, le prince de Condé en personne : les historiens ne le savaient pas si bon nageur. Bossuet lui-même n'a pas osé lui attribuer ce mot que Mlle de Scuderi a cru devoir renouveler de l'antique : « Nous combattions à l'ombre, par la multitude des traits qui couvroient nostre vaisseau. »

§

Il sera beaucoup pardonné au trop habile Fénelon pour avoir osé, sous un roi autoritaire et guerrier, blâmer les conquérants et stigmatiser la guerre. « Les princes de ce temps et notamment le feu roi, dira plus tard l'excellent abbé Coignard, porteront à jamais l'illustre honte d'avoir fait de la guerre le jeu et l'amusement des cours. »

Le *Télémaque* dépeint symétriquement une guerre évitée et une guerre affrontée.

Idoménée projette une expédition contre les Manduriens. Mentor propose un arbitrage aux deux armées ennemies. On l'écoute : une paix durable est conclue entre les deux peuples. « Vous n'ignorez pas, dit Nestor, combien la guerre est funeste à ceux mêmes qui l'entreprennent avec justice et sous la protection des dieux. La guerre est le plus grand des maux dont les dieux affligent les hommes. » La guerre de Troie n'a-t-elle pas été désastreuse pour les vainqueurs mêmes ? A ce prix il eût mieux valu pour le monde, remarque le pieux archevêque, que le ravisseur Paris gardât pour lui l'adultère Hélène ! Montaigne avait déjà vertement relevé « par combien vaine et légère occasion toute l'Asie se perdit et se consomma en guerres pour le maquerelage de Paris ».

La guerre est quelquefois nécessaire, il est vrai ; mais c'est la honte du genre humain qu'elle soit inévitable en certaines occasions. O rois, ne dites point qu'on doit la désirer pour acquérir de la gloire. La vraie gloire ne se trouve point hors de l'humanité.

Mentor propose donc que les nations se réunissent tous les trois ans en assemblée, pour renouveler les alliances et délibérer sur les intérêts de chaque pays. Fénelon est déjà en progrès sur Rabelais.

Pourtant Télémaque est obligé de se battre dans l'armée des alliés contre les Dauriens. Les combats racontés par Fénelon doivent peu à la réalité du temps. Ils sont sagement imités d'Homère et de Virgile. Ce ne sont que des descriptions de duels entre les chefs ennemis, au milieu de la mêlée des batailles. La victoire est décidée par un combat singulier entre Télémaque et le perfide Adraste.

Les autres combattants, en silence, mirent bas les armes pour les regarder attentivement, et on attendit de leur combat la décision de toute la guerre.

Adraste est tué, les alliés sont vainqueurs. Télémaque après la bataille entend gémir les blessés : il improvise aussitôt une longue tirade contre les guerres.

Elles doivent être justes : ce n'est pas assez, il faut qu'elles soient nécessaires pour le bien public. Le sang d'un peuple ne doit être versé que pour sauver ce peuple dans les besoins extrêmes.

Avec des allusions transparentes aux ambitions de Louis XIV, déguisé à l'antique, et parmi les raisonnements d'une philosophie rationaliste et sentimentale à la fois, on reconnaît encore la thèse chrétienne de la guerre juste, la « pax vera » que saint Augustin proclamait déjà, à la face du paganisme, qui n'a connu que les guerre de proie, et en un temps d'invasions barbares, qui n'ont trouvé leur équivalent que de nos jours : c'est la réalité la plus brutale qui suscite presque toujours les réactions les plus idéalistes.

Mais le *Télémaque* est un roman didactique : c'est un genre ambigu et contesté. Au siècle de la division superstitieuse des genres, quand la guerre sérieuse n'est pas de l'histoire, c'est qu'elle est de l'épopée. Marmontel a donc produit deux mortels romans, d'une noblesse, d'une moralité et d'un ennui vraiment épiques, à qui la Sorbonne et le Parlement firent un honneur immérité en les persécutant. *Bélisaire* est une rapsodie de dissertations dialoguées, plus souvent monologuées, à peine cousues et par un fil blanc, et terminées par le mariage le plus saugrenu, sans aucune autre raison que de satisfaire aux règles les mieux établies du « genre » romanesque. Le vieux général aveugle assène de temps en temps des aphorismes terriblement nobles : « L'amour de la guerre est le monstre le plus féroce que notre orgueil ait engendré. » — « Je me suis

promené quelquefois à travers un champ de bataille ; j'aurais voulu voir à ma place un Néron : il aurait pleuré. »

Mais qu'opposerons-nous aux invasions des barbares ? demande Justinien perplexe. « De bonnes armées, répond Bélisaire, et surtout des peuples heureux. » Or, on peut trouver l'un dans l'autre : il suffit d'organiser la nation armée. « Pour opposer à ces torrents une digue toujours présente, je demanderais qu'on rendît tout cet Empire militaire : en sorte que tout homme libre serait soldat, mais seulement pour la défense du pays. » A côté de ces milices, quelques légions de professionnels, pour fournir des cadres : l'élite du peuple. Mais ce peuple armé restera-t-il soumis? s'effraie l'empereur.— « Oui, tant que votre gouvernement saura être juste et sage, répond Bélisaire. » C'est déjà tout un programme socialiste d' « armée nouvelle ». Qui donc a prétendu que Jaurès, lui aussi, était un général aveugle ?

La Sorbonne ne trouva pas dans ce mauvais roman moins de trente-sept propositions à censurer ; car, en ce temps-là, la censure n'était pas intelligente. Marmontel adressa l'œuvre au roi Frédéric de Prusse, en sollicitant l'honneur de combattre devant ses yeux en simple soldat « sous les drapeaux de la philosophie » ! C'était en l'an de naïveté 1767.

Les *Incas* renferment moins de dissertations, mais trois ou quatre batailles que l'extrême sagesse du style a faites merveilleusement plates, incolores et insipides. Ce qui achève de les rendre inaccessibles à aucun de nos cinq sens, c'est que Marmontel entreprend de nous éblouir en faisant « voler sur sur les remparts les foudres de l'Europe » (les coups de feu?) et de nous assourdir par « le bruit qui tue » (les détonations?) en sortant des « bouches brûlantes » (canons?).

« Les romans sont nés de la poésie dégénérée », a dit Marmontel. Il faut le croire, puisqu'il en a écrit deux. Mais cela est vrai surtout des romans épiques du Moyen-Age : les siens sont plutôt nés de la prose dégénérée.

§

Le genre épicoïde, qui est incontestablement mortel, en tous les sens du mot, allait sans doute expirer sous les coups si bien assénés par Fénelon et Marmontel, quand Chateaubriand entreprit sa résurrection.

Comme il pensa devoir s'essayer, en pleine époque de drame

romantique, à la tragédie biblique *Moïse*, Chateaubriand crut se devoir à lui-même (et surtout devoir au *Génie du Christianisme*, dont il fut toute sa vie le prisonnier sur parole) un modèle d'épopée chrétienne. Il s'agissait de démontrer par l'exemple que le merveilleux chrétien est plus favorable à l'épopée que le merveilleux païen, malgré le préjugé classique du vieux Boileau. Et Chateaubriand démontra. Il composa toute une épopée chrétienne. Il en savait fort bien la recette. Pour faire une épopée, on écrit vingt-quatre chants contenant quelques scènes aux enfers, quelques-unes au ciel, voire une en purgatoire si l'on est bon catholique, un songe ou au moins un sommeil, une prophétie, un ou deux dénombrements de quoi que ce soit ; enfin une bataille. Ce récit doit être essentiellement noble et métaphorique ; en vers si l'on peut; si l'on ne peut pas, en prose poétique. Ayant recueilli un choix des meilleures expressions et des images les plus épiques chez tous les classiques anciens y compris Voltaire, Chateaubriand livra sa bataille. Il ne l'a pas gagnée.

Les choses et les êtres n'y paraissent pas toujours dans leur naturel. Ainsi les chevaux sont des coursiers (au féminin des cavales) « tachetés comme des tigres et prompts comme des aigles » ; ils ne sont pas simplement noirs, ils sont « plus noirs que la nuit ». Ils ne piaffent pas comme tout le monde : « Ils creusent l'arène, frappant de leur bouche écumante leur poitrine enflammée, ou lèvent vers le ciel leurs naseaux brûlants, pour respirer les sons belliqueux. » Tel est le rôle de la cavalerie dans la bataille épique.

Un des caractères les plus assurés du style épique, c'est qu'il ne nous dépeint jamais la grandeur d'un spectacle en nous en traçant l'image directe et sensible, par conséquent suspecte de quelque trivalité. Mais, par une comparaison artificieuse, il rabaisse un autre spectacle réputé, et que généralement nous ne connaissons que par les livres : ce qui, paraît-il, est merveilleusement propre à grandir et relever l'autre. Ainsi l'Etna grondant, l'Apennin courroucé, les flots écumeux de l'Euripe, la Numidie lionneuse sont une matière essentiellement épique. Par où l'on voit que fournir des images est parfois le contraire de « faire image ».

Soit à nous faire entendre les hurlements affreux de deux armées aux prises. Rien n'est plus simple. Rabaissons le ton-

nerre : « La foudre éclate *avec moins de rage* sur les sommets de l'Apennin » (remarquez bien qu'il ne s'agit pas d'une foudre quelconque, mais d'une noble foudre). Diminuons ensuite les volcans : « L'Etna gronde *avec moins de violence* lorsqu'il verse au sein des mers des torrents de feu. » Rapetissons encore les mers : « L'océan bat ses rivages *avec moins de fracas*, quand un tourbillon, descendu par l'ordre de l'Eternel, a déchaîné les cataractes de l'abîme » (glose : il s'agit probablement du mouvement giratoire d'un cyclone accompagné de pluie.) Négligeons le menu fretin de ces images : le grand vaisseau battu par les vagues comme une armée assaillie par ses ennemis, le taureau vainqueur dans cent paturages, mais piqué par un taon comme un soldat par un projectile ; les torrents grossis par les pluies de l'hiver et l'Euripe qui coule dans le détroit de l'Eubée comme le sang sur le champ de bataille ; le lion de Numidie qui vient de manger tout un troupeau ; le paisible laboureur, le jeune pastoureau et le vénérable vieillard, unis pour bénir l'Eternel après un orage : sacrée union ! Retenons seulement la légion chrétienne à qui revient l'honneur de cette journée : on l'appelle « la Pudique » (c'est un sobriquet que nos poilus ne se disputeront pas). Son chef est « Victor, illustre guerrier de Marseille » : — « le poilu de la Canebière », traduirait le style épique du jour, avec une trivialité qui a bien sa noblesse. Car, à tout prendre, le style noble n'est qu'un argot à rebours.

Et Chateaubriand a commis aussi *Atala* et les *Natchez* dans un style apparenté. Nos poilus y apprendraient avec stupeur qu'ils portent au bout d'un « tube enflammé » un « glaive de Bayonne ». Flingot et Rosalie sonnent mieux : un argot tue l'autre ! Les sociologues contemporains ont démontré que tout milieu fermé engendre son argot particulier : il ne faut pas s'étonner que tranchées, salons, prisons ou académies suivent la même loi naturelle.

Mais, dira-t-on, pourquoi traiter les *Martyrs* comme un roman ? une épopée en prose ne serait-elle donc qu'un roman mal fait ?

Loin de nous cette irrévérence. Une épopée en prose est au contraire un roman trop bien fait. Seulement, c'est peut-être pis !

Quelle triste idée eut Chateaubriand d'écrire un roman

épique et une épopée en prose! — Oui. Mais imaginez seulement qu'il les ait faits en vers ! vous remercierez encore le dieu des lettres !

Ce n'est pas dans ses romans ou son épopée, c'est dans les *Mémoires d'Outre-tombe*, et parce qu'ils ont le bonheur d'échapper aux règles de tous les genres classés, qu'il faut chercher le vrai Chateaubriand et les belles pages de guerre. Voyez ce spectre échappé à la bataille de la Moskowa, et qui vint hanter la Grande Armée, lorsque dans sa « retraite de cadavres » elle retraversa le sinistre charnier, dans sa marche au supplice entre Moscou et la Bérézina :

Au sein de la destruction immobile on apercevait une chose en mouvement : un soldat français privé des deux jambes se frayait un passage dans des cimetières qui semblaient avoir rejeté leurs entrailles au dehors. Le corps d'un cheval effondré par un obus avait servi de guérite à ce soldat ; il y vécut en rongeant sa loge de chair ; les viandes putréfiées des morts à la portée de sa main lui tenaient lieu de charpie pour panser ses plaies et d'amadou pour emmailloter ses os. L'effrayant remords de la gloire se traînait vers Napoléon : Napoléon ne l'attendit pas.

N'est-ce pas encore du roman ? Puis la grande page, le superbe « morceau » sur la retraite de Russie, lyrisme et histoire mêlés, le défilé des spectres parmi les cristaux immobiles des sapins neigeux, « candélabres de ces pompes funèbres ».

Ils marchent, ils tombent : « Ils forment sur le sol de petits sillons de tombeaux. » Après le froid, la faim : Aux heures des repas sans vivres « les boulets roulaient leurs pains de fer au milieu des convives affamés ».

Mais ici nous sortons décidément, et fort heureusement, du style classique et du genre romanesque.

Enfin, si Napoléon n'est que la guerre personnifiée, Chataubriand déteste donc la guerre ; mieux, on dirait qu'il la jalouse. « Il ne croyait qu'à la force ; la force l'accable aujourd'hui : juste retour d'une ambition insensée », proclama en 1814 le gouvernement provisoire. « Vérités incontestables, malédictions méritées », ajoute Chateaubriand.

Ainsi s'expriment, en des termes si souvent concordants, les représentants les plus typiques de la conception classique ou chevaleresque de la guerre.

§

Mais trêve de romans « sérieux » ; venons à quelques satires à figure de romans, comme les *Lettres persanes* ou *Candide*.

Si vous lisiez ces lignes sans nom d'auteur, de quelle année récente les dateriez-vous ?

Une maladie nouvelle s'est répandue en Europe ; elle a saisi nos princes, et leur fait entretenir un nombre désordonné de troupes. Elle a ses redoublements, et elle devient nécessairement contagieuse : car, sitôt qu'un Etat augmente ce qu'il appelle ses troupes, les autres soudain augmentent les leurs : de façon qu'on ne gagne rien par là que la ruine commune. Chaque monarque tient sur pied toutes les armées qu'il pourrait avoir si ses peuples étaient en danger d'être exterminés ; et on nomme paix cet état d'effort de tous contre tous.

Sommes-nous entre 1871 et 1914 ? Quel anachronisme ! *L'Esprit des Lois* est de 1748.

Le sens aigu de cette réalité « provisoire » inspire à Montesquieu son idéal. Il n'admet que la guerre défensive et ne justifie l'agression qu'à titre de défense préventive. (Voltaire lui reprocha même cette concession dangereuse.) « Le droit de la guerre, dit-il, dérive donc de la nécessité et du juste rigide. » Dans les *Lettres persanes* la guerre transparaît en ce salut laconique au palais des Invalides : « Je crois que c'est le lieu le plus respectable de la terre » ; en une esquisse toujours vivante de ce vieux guerrier « limogé » en plein Paris, « qui ne peut souffrir que la France ait gagné des batailles où il ne se soit pas trouvé » ; enfin en la fiction des Troglodytes, le peuple idéal qui ne fait de guerre que pour se défendre, mais la fait alors intraitable, comme envers les bêtes farouches : c'est « l'injustice contre la vertu » selon le style du temps, dont notre « guerre du droit » a changé à peine les clichés.

Voltaire, qui est l'esprit de contradiction fait homme, ne pouvait manquer de ranger le *Projet de Paix perpétuelle* de l'abbé de Saint-Pierre parmi les formes de l'optimisme qu'il a toutes criblées de ses railleries dans *Candide*. Quand il l'a commenté directement, — sous un pseudonyme anglais, — ce fut pour le dire « absurde, non en lui-même, mais de la manière qu'il a été proposé ». (En effet, il avait été proposé par un autre que par Voltaire.)

Le bon abbé avait eu l'honneur insigne d'être exclu de l'Académie française (son cas est encore unique) pour avoir dit que Louis XIV pouvait être appelé « Redoutable » ou « Puissant », mais non « Grand ». C'était plus qu'il ne fallait pour mériter la jalousie de Voltaire. L'abbé avait repris le « Grand Projet » de Sully et de Henri IV : un tribunal international, le rêve si souvent repris par des penseurs et des hommes d'Etat, jusqu'à Nicolas II et Wilson. Voltaire le déclare tout d'abord aussi peu réalisable « entre les princes qu'entre les éléphants et les rhinocéros, entre les loups et les chiens » : car il n'a pas accoutumé de flatter l'animal raisonnable, mais carnassier. Satisfait d'avoir d'abord tout nié, il accorde ensuite à peu près tout l'essentiel : une diète européenne, la liberté du commerce, la souveraineté de chaque peuple dans l'attribution des couronnes : tout cela est souhaitable et possible, et rendra les guerres si rares, que la paix sera perpétuelle entre les Etats dans le même sens où la sûreté l'est parmi les individus dans chaque Etat policé, grâce aux tribunaux, parce qu'ils rendent les assassinats plus rares, sans arriver pourtant à les supprimer.

Mais ces concessions une fois faites et sur le ton du reproche, Voltaire enfourche bien vite son dada : la vraie cause des guerres, c'est l'intolérance religieuse ; et c'est le théïsme irréligieux qui les supprimera.

> Le seul moyen de rendre la paix aux hommes, est de détruire tous les dogmes qui les divisent, et de rétablir la vérité qui les réunit : c'est donc là en effet la paix perpétuelle

En somme, Voltaire et l'abbé de Saint-Pierre diffèrent moins par le fond des idées, que par le choix de l'idée fixe.

Que vont devenir ces convictions dans le roman ? Par une haine personnelle et trop justifiée contre *Clarisse Harlowe* et contre la *Nouvelle Héloïse*, dont le succès l'irritait, et par un respect superstitieux pour les jugements rigides du vieux Boileau, Voltaire affecta toujours de dédaigner le roman, même lorsqu'il en écrivait.

Le roman ? Il l'a défini quelque part : « Production d'un esprit faible écrivant avec facilité des choses indignes d'être lues par des esprits sérieux .» Entêté de cette mésestime pour ce genre, il a fait deux parts fort nettes dans tout ce qu'il a pu dire sur la guerre : tout ce qui n'est pas sérieux, c'est du

roman ; or la part de la guerre s'y réduit à quelques allusions, en général misanthropiques, railleuses et cyniques : ainsi les épisodes douloureux de *Candide*, dans lesquels la belle Cunégonde et quelques figurants prennent place comme victimes désolantes et désolées des Bulgares, Turcs ou chrétiens.

D'autre part, la guerre sérieuse, c'est de l'histoire. En voulez-vous ? Changeons simplement de genre : et voilà tout au long les guerres de Charles XII, de Louis XIV, d'autres encore, voire toutes les guerres à la fois, dans l'*Essai sur les Mœurs*. C'est quelquefois le genre ennuyeux, même chez Voltaire. Respectons donc ces genres, — dont la claustration dans les quasi-harems des académies a produit tant d'eunuques de lettres. Grâce à quoi, ce n'est pas dans des romans vivants, mais dans des traités souvent mortels, que nous devons chercher l'opinion définitive des Montesquieu, des Rousseau et des Encyclopédistes sur la guerre. On sait comment elle aboutira plus tard à ces nobles déclarations de la Législative et de la Convention, par lesquelles la France a cru devoir s'engager depuis plus d'un siècle à ne plus entreprendre désormais de guerre pour la conquête, mais seulement pour sa propre défense ou par la libération de peuples opprimés.

Elle ne faisait que proclamer au monde l'opinion séculaire de l'élite de ses penseurs.

§

La guerre classique, c'est la guerre où l'on est tous généraux, tous nobles, tous beaux, toujours jeunes, toujours vainqueurs ! la guerre contée dans le boudoir devant ces dames par le brillant capitaine qui porte, par-dessus sa cuirasse, plus de dentelles et de plumets que ses auditrices pâmées : « ce qui lui donne sur les filles, observe M. l'abbé Coignard, l'avantage du coq sur la poule ».

Cette politesse détonne, parmi les réalités que l'on devine, que l'on entrevoit même fort bien et jusque dans la douceâtre et pacifique *Astrée*. Mais elle a de beaux côtés : la guerre polie est une guerre d' « honnêtes gens ». L'honnête homme ne juge honorable qu'une guerre juste, humaine, loyale, chevaleresque, par quoi le vaincu (puisqu'il en faut un) sera contraint, par la force, à recevoir surtout des bienfaits de son vainqueur. La guerre juste ou chevaleresque est une « guerre à la guerre », à la guerre injuste.

Tel est l'idéal qui par leurs romans fut présenté aux consciences françaises des contemporains de saint Louis, de Charles VII, d'Henri II, de Louis XIV, et dans lequel ils se complurent et crurent sans doute se reconnaître.

Peut-on croire qu'il fut, chez ces rudes et beaux guerriers, pure illusion ou fiction poétique, ou même hypocrisie et convention mondaine, sans plus de portée dans la vie réelle des camps, que le platonisme quintessencié et si peu sincère dans l'amour provençal ?

Il est difficile toutefois que cet idéal, — non point théorique, mais très populaire, — n'ait pas réagi sur la vie réelle de l'élite. Il reste que dans cette guerre noble, jeu magnifique et à peine cruel d'une humanité supérieure, la réalité tend à se hausser jusqu'à rejoindre insensiblement l'idéal. Et à mesure que l'évolution s'éloigne du haut moyen-âge, cet idéal ce n'est pas la guerre pour la guerre, c'est-à-dire pour la haine et pour l'égoïsme ; c'est la guerre pour l'amour, selon une métaphore ou une convention mondaine ; c'est-à-dire plus réellement pour la paix et pour l'humanité. Enfin au XVIII[e] siècle, et même déjà au XVI[e], la guerre même, juste, n'est conçue par nos romanciers classiques que comme un moindre mal ; leur véritable idéal, c'est la paix durable ; le grand œuvre humain, c'est l'organisation de la paix.

Les types romantiques et réalistes de la guerre dans le roman français nous offriront des conclusions différentes, sans doute, mais non point opposées.

ANNE-MARIE et CHARLES LALO.

LA TRANCHÉE LITTÉRAIRE

—

Non, ce n'est pas tout à fait dans la tranchée qu'on lit ; trop d'âpres travaux y occupent l'esprit et le corps. Mais lorsque la relève est effectuée et qu'au cantonnement de repos l'officier et le soldat trouvent quelques loisirs, ils éprouvent, suivant le cours de leur éducation, le besoin de demander aux livres un dérivatif à la pensée de leur tâche héroïque et quotidienne. Une visite à la ville ou au bourg achalandé de l'arrière leur procure le moyen de se livrer à la distraction qu'ils recherchent, et; pour un temps bref, esclave d'un souvenir, d'oublier le but vers quoi toute leur énergie est ordinairement tendue.

Aussi puisqu'on s'est préoccupé tant de fois de deviner quel pourrait être le sens de la littérature d' « après-guerre », il peut être intéressant de connaître actuellement quels sont les auteurs dont les livres sont le plus amicalement feuilletés. — Des livres! des livres! ont imploré souvent maintes œuvres dévouées au bien-être moral du soldat. Je suppose que dans ces envois figuraient des lots adressés par des cœurs bienveillants, et, cela dit sans aucune critique, où voisinaient sans cohésion des volumes aussi différents d'idées que de style. Il ne convient donc point d'en faire état, car cette littérature demeurait, pour ainsi dire, imposée et non pas librement choisie.

Quelles sont les œuvres qu'achètent le plus volontiers les officiers et les soldats? C'est le propre libellé de la question.

Littéraire est un grand mot pour qualifier toute une partie des produits qui, par leur essence même, relèvent plutôt du mélo que de la littérature proprement dite. Cependant par l'économie qui a présidé à leur édition, par les aventures mirifiques dont ils relatent les péripéties, la série des Par-

dailhan (1), par exemple, réunit la grande majorité des suffrages. Il plaît probablement à la mentalité française de reconnaître dans les faits merveilleux que racontent les auteurs la noblesse, le dévouemment, le courage qui sont ses qualités naturelles et d'en voir les héros amoureux et sublimes lutter un contre cent et sortir vainqueurs du combat. Dans la tâche coutumière qu'ils mènent à la bataille, les soldats retrouvent les mêmes gestes, les mêmes paroles, le même entraînement, la foi et l'ardeur. Ils luttent aussi un contre cent, maintes citations glorieuses nous ont éclairés sur les hauts faits qui se déroulent dans l'obscure tranchée. Il ne manque à ceux-là que le panache, l'arme de taille, les plumes blanches, une fenêtre où la spectatrice anxieuse s'appuie ; ils ont l'étroitesse de la ruelle qui est le boyau, la traîtrise de l'adversaire qui est l'Allemand, l'arme infâme qui est la torche ; le panache, la lecture le leur donne et ils gardent devant les yeux l'image de leur « Isabelle » ou de leur « Marguerite » ou plus simplement de la France pour laquelle il font des prouesses. Le feuilleton a popularisé les personnages, c'est pourquoi l'ensemble des gestes qui les mêlent est plus connu des jeunes générations ouvrières et paysannes et qu'il s'est affirmé comme un succédané victorieux des récits où Dumas décrit avec tant de bonheur les plus somptueux des contes historiques. Mais Dumas n'est pas assez touffu, Dumas ne tire pas assez à la ligne.

Les éditions bon marché ont donc raison de vendre des romans au kilomètre et d'en avoir choisi les sujets avec un discernement commercial.

La littérature graveleuse réunit assez peu de lecteurs. L'époque paraît passée de cette pornographie mal imprimée où l'esprit manquait totalement. Notez que le soldat n'a pas apporté tout d'un coup dans ses propos une extrême chasteté et que, s'il aime, encore et même beaucoup, les conversations décolletées, il les aime sans malice à la façon de Rabelais ou des Orientaux. Au moment où a paru la traduction des Mille et une Nuits du docteur Mardrus, combien de personnes n'ai-je pas connues qui s'en sont scandalisées ? Il ne m'appartient pas d'étudier la sincérité de la traduction, mais je puis affirmer qu'elle est parfaitement vraisemblable et que là où perce le mot

(1) *Les Pardailhan*, par Michel Zévaco. A. Fayard éditeur.

crû, il ne peut soulever chez l'Oriental qu'un éclat de rire ; c'est comme une fusée de brutale couleur qui monte, qui s'épanouit et qui meurt en laissant perdre, on ne sait où, un peu de cendre. La conversation est obscène dans le même esprit, simplement pour rire un coup ; dame, il faut, tous les jours, se dépêcher de rire dans la tranchée. Transposée, noir sur blanc, l'obscénité n'a rien donné, et tant mieux.

Le roman policier attire beaucoup de clients, encore qu'il doive s'adresser à des intelligences assez vives pour qu'elles ne s'égarent point dans les fils d'une intrigue corsée de fausses pistes ou de réticences voulues. Le maître du genre moderne et le rénovateur scientifique d'un Gaboriau, Conan Doyle, a presque complètement disparu, Maurice Leblanc lui-même le cède à George Meirs, qui nous mène à la suite de son William Tharps dans une série d'aventures aussi irréelles qu'admirablement truquées ; là, il faut voir que George Meirs est publié dans une édition d'un prix modique et qu'on en acquiert toute une suite à bon compte. Je ne doute pas que si l'on trouvait Sherlock Holmes où Arsène Lupin au même prix, ils n'obtiendraient autant de succès. L'avantage de ces romans est qu'ils captivent l'imagination par leur composition. Aucun parallèle ne peut être établi entre les déductions d'un Tharps et celles d'un Paulin Broquet (1) ; si l'un nous mène dans l'*Antre d'épouvante* avec un peu trop de facilité, il est vrai, l'autre nous rebute par le récit d'une anecdote dont l'artifice est trop gros ou trop particulièrement subtil ; celui-ci nous séduit, celui-là nous choque, le but est dépassé par le second, et l'on reste reconnaissant au premier de nous faire passer un moment à vérifier ses déductions. J'ai vu effectuer des achats complets de ces séries. Les aventures cinématographiques, si à la mode, n'excitent journellement, avec *Les Mystères de Chicago* ou *Le Masque aux dents vertes*, qu'un intérêt fugace très minime ; on se lasse de ces péripéties sans but, ou dont le but se montre trop clairement aux cerveaux les moins perspicaces.

J'arrive maintenant au livre normal, à l'édition à trois cinquante, dans laquelle ont été tirées toutes les meilleures productions. Il apparaît que, dans cette catégorie, un choix a été fait, et que les intelligences cultivées ont su discerner la littérature qui convenait à leurs directives, dans des habitudes

(1) *Zigomar au service de l'Allemagne*, par Léon Sazie, A. Fayard éditeur.

bouleversées. Comme d'excellentes œuvres ont également paru dans les collections Modern-Bibliothèque, Nelson, Select-Collection, In-Extenso, etc... il convient de ne pas les séparer et de leur appliquer les mêmes règles.

On lit et on relit avec un véritable plaisir les œuvres suivantes d'Anatole France, presque à l'exclusion des autres : *Balthasar*, *Crainquebille*, *la Rôtisserie de la Reine Pédauque*, *Les Opinions de M. Jérôme Coignard*, voire ses volumes sur l'histoire contemporaine. *M. Bergeret* attire toutes les indulgences et l'on comprend mieux qu'il traite avec une si légère ironie les passions politiques qui vous remuaient si fort avant la guerre.

Les abbés Lantaigne et Guitrel surgissent comme d'exquis fantoches prononçant des mots qui rendent maintenant un son grêle, grêle. Cela paraît si lointain, la divergence d'opinions entre le général Cartier de Chalmot et M. le préfet Worms-Clavelin, alors qu'on a été si près d'en venir aux mains. Tant de poésie dans *Balthasar*, tant de légèreté dans Abeille séduisent infiniment. Et puis l'ouvrage du fantassin sous terre l'incline à penser au royaume du roi Loc, il rêve de s'y frayer un chemin en creusant.

Le royaume des nains était profond et s'étendait sous une grande partie de la terre. Bien qu'on n'y vît le ciel que çà et là, à travers quelques fentes de rochers, les places, les avenues, les palais et les salles de cette région souterraine n'étaient pas plongées dans d'épaisses ténèbres. Quelques chambres et plusieurs cavernes restaient seules dans l'obscurité. Le reste était éclairé, non par des lampes ou des torches, mais par des astres et des météores qui répandaient une clarté étrange et fantastique, et cette clarté luisait sur d'étonnantes merveilles.

. . . .

Alors le roi Loc fit un signe à son trésorier, qui, soulevant d'épaisses draperies, découvrit un coffre énorme, tout armé de lames de fer et de ferrures découpées. Ce coffre étant ouvert, il en sortit des rayons de mille nuances diverses et charmantes ; chacun de ces rayons jaillissait d'une pierre précieuse artistement taillée. Le roi Loc y trempa la main et alors on vit rouler dans une confusion lumineuse l'améthyste violette et la pierre des vierges, l'émeraude aux trois natures : l'une d'un vert sombre, l'autre qu'on nomme miellée parce qu'elle est de la couleur du miel, la troisième d'un vert bleuâtre qu'on appelle béryl et qui donne de beaux rêves ; la topaze

orientale, le rubis aussi beau que le sang des braves, le saphir d'un bleu sombre qu'on nomme saphir mâle et le saphir d'un bleu clair qu'on nomme saphir femelle... Et de gros diamants jetaient au milieu de ces feux colorés d'éblouissantes étincelles blanches (1).

Quelle jolie cagna ! — Je ne m'attendais pas à rencontrer, parmi les écrivains les plus lus, le Huysmans de *La Cathédrale* et de *L'Oblat*. Durtal fait tort à des Esseintes. Il semble que le mysticisme déploie là son attirance et que si la faveur envers la religion ne s'est pas développée, un certain goût d'immatériel se soit fait jour à travers les préoccupations du moment. La vie est trop terre à terre pour qu'on ne recherche, au milieu des actes d'héroïsme qui la sublimisent pendant un moment, une pensée plus haute. Alors Durtal devient un guide écouté, dont on aime à se remémorer les propos, quand les rayons du soleil jouent parmi les branches comme au travers des vitraux d'une cathédrale. Un sentiment analogue dirige le lecteur vers *Saint Augustin;* la religion vue au fil des lignes de Louis Bertrand reconquiert et, dans les plis d'une histoire savamment racontée, captive à nouveau l'âme qui l'avait momentanément délaissée. Le séjour d'Augustin au milieu de la campagne romaine est d'un charme prenant. Combien, dans le calme las d'un jour d'été, n'y a-t-on pas pensé ?

Que nous sommes loin des livres dont on attendait annuellement l'apparition suivant les préférences que chacun offrait aux auteurs en vogue ! Tous les romans mondains, bien écrits certes, légers à souhait, pas philosophiques du tout, où la société trouvait un agréable miroir, n'appellent que des acheteurs désœuvrés, parce qu'on les rencontre toujours chez le libraire, en pile, à portée de la main et qu'il faut bien faire l'emplette d'un volume pour que la demoiselle sourie ; on en lit encore et beaucoup pour tuer le temps, mais ils restent oubliés, dans un coin, quand on file, alors qu'on ménage toujours un coin pour un Farrère ou un Remy de Gourmont.

Des auteurs universels comme Balzac sont peu lus ; quant à Zola, sa prose a fait complètement faillite. Les classiques qui tiennent la tête sont Pascal, Racine, Voltaire parmi les anciens ; Alfred de Musset, Daudet et Bourget parmi les modernes. Il semble qu'on ait moins cure de Plutarque ou de

(1) Abeille dans *Balthasar*, par Anatole France, ch. XI, p. 210, XII, p. 221.

Montaigne, qu'il a été de bon ton, jadis, d'indiquer comme livres de chevet.

Je me défends de faire ici œuvre de critique. J'enregistre simplement, aussi n'ai-je aucune peine à dire que les œuvres proprement de guerre ne réunissent pas une masse d'amateurs militaires. Le soldat possède un trop vif désir de s'évader du réel; il le dédaigne, si bien présenté qu'il soit; dans les feuillets, les carnets ou les pages de route, à peine parcourt-il ceux qui ont trait à des pays qu'il connaît et qui lui rappellent des souvenirs. Seuls, les livres où est relatée la vaillance de notre marine gardent un attrait. Il consent à suivre *Les Vagabonds de la Gloire*, parce qu'il l'éloignent de la tranchée.

Certains livres comme *Gaspard* de René Benjamin, comme *le Feu* de Barbusse et comme les *Méditations dans la tranchée* ou *Pierrette* de Rédier sont lus avec plaisir pour se tenir au courant.

Le rôle des prosateurs ne demeure pas prépondérant, les poètes occupent une vaste place dans la bibliothèque portative du soldat souvent réduite à un seul volume. En ce cas, Albert Samain et Verlaine passent avant Victor Hugo, Leconte de Lisle ou Henri de Régnier. (Je ne suis pour rien dans le voisinage de tous ces noms.) Et n'est-ce pas une des curiosités littéraires de la guerre, de voir sortir d'une façon si lumineuse un de nos plus exquis poètes? à la grandiloquence et à l'abondance d'Hugo ou de Leconte de Lisle, il oppose les nuances les plus délicates, l'harmonie la plus intense, la pensée la plus intime et la plus tendre. Connaissait-on, d'une manière courante, *Au jardin de l'Infante* ou *Le Chariot d'Or*, on les sait maintenant par cœur. Si certaines de ses strophes restent un peu obscures en étant divinement harmonieuses, on l'en excuse avec la boutade de Remy de Gourmont : « Mais la poésie est-elle faite pour être comprise? »

Dans les durs moments d'attente, quand le courrier s'attarde à venir, on murmure :

> Ton souvenir est comme un livre bien-aimé
> Qu'on lit sans cesse et qui jamais n'est refermé,
> Un livre où l'on vit mieux sa vie et qui vous hante
> D'un rêve nostalgique où l'âme se tourmente.

Dans le village abandonné, on s'écrie :

Comme le vent brutal heurte en passant les portes,
Toutes — va ! toutes les bergères sont bien mortes.
Morte la galante folie,
Morte la Belle-au-bois jolie,
Mortes les fleurs aux chers parfums.

Et toi, sœur rêveuse et pâlie,
Monte, monte, ô mélancolie,
Lune des ciels roses défunts.

Et l'on veut toujours rester ferme en :

... de clairs matins de roses se coiffant
Où l'âme a des gaietés d'eau vive dans les roches,
Où le cœur est comme un ciel de Pâques plein de cloches,
Où la chair est sans tache et l'esprit sans reproches.
Il est de clairs matins de roses se coiffant,
Ces matins-là, je vais joyeux comme un enfant (1).

C'est donc l'intimité, la volupté et la musicalité de Samain qui en font le succès. A Amiens, à Châlons, à Bar-le-Duc, j'ai vu des devantures exclusivement composées avec ses œuvres.

Victor Hugo demeure par le souvenir de son immense labeur et parce que ses vers sont familiers. Leconte de Lisle est parcouru assez souvent, mais il plane sur lui l'écho de la critique que Daudet developpait si gentiment dans *le Petit Chose*, vous vous rappelez :

Puis le dessert venu, le grand Baghavat récitait un poème indien. C'était sa spécialité, les poèmes indiens. Il y en avait un intitulé *Zakçamana*, un autre *Daçaratha*, un autre *Kalatçala*, un autre *Bhagiratha*, et puis *Cudra Cunaçépa*, *Viçvamitra*. Quand le grand poète récitait *Baghavat*, toute la salle du fond en croulait... En sommes, ces poèmes indiens se ressemblaient tous. C'était toujours un lotus, un condor, un éléphant et un buffle ; quelquefois, pour changer, les lotus s'appelaient des lotos, mais à part cette variante toutes ces rhapsodies se valaient : ni passion, ni variété, ni fantaisie, des rimes sur des rimes, une mystification. Voilà ce qu'en moi-même je pensais de Baghavat (2).

Mais précisément parce qu'il y a beaucoup de lotus, de condors et d'éléphants, il éloigne encore des champignons, des corbeaux et des rats.

Henri de Régnier fait chatoyer dans les mémoires quelques reflets de *la Cité des Eaux*, ou frappe dans l'imagination des

(1) *Au Jardin de l'Infante*, par Albert Samain. Edit. Mercure de France.
(2) *Le Petit Chose*, par Alphonse Daudet, Ed. Pierre Laffitte, p. 85.

Médailles d'Argile; le poète détrône le prosateur, peut-être à cause que ses romans ont été déjà très appréciés et très lus avant la guerre.

Ainsi, dans cette étude forcément étriquée, il me semble avoir esquissé les motifs qui peuvent guider la préférence de l'officier et du soldat. Quel que soit l'horizon : la plaine trouée de la Somme, les vallons plaintifs de l'Aisne, les coteaux mous et ravagés de la Champagne, les forêts mutilées de l'Argonne et de la Meuse, les sommets libérés de l'Alsace, le rêve garde toujours ses droits pour ceux qui le dispensent avec la meilleure fantaisie. Et le geste demeure gracieusement français au milieu des terribles contingences de l'heure de « perdre son temps » à lire.

O Barbares, ne comprendrez-vous donc jamais que vous avez devant vous :

> Tout un monde galant, vif, brave, exquis et fou
> Avec sa fine épée en vermeil, et surtout
> Le mépris de la mort, comme une fleur, aux lèvres (1).

L.-CH. WATELIN.

(1) *Le Chariot d'Or*, Albert Samain.

LE SURVIVANT

(*Suite* [1])

—

DEUXIÈME CHAPITRE

VII

Mai 1915.

Mme Nord s'installe trop souvent quand Lucette est là. Le visage maigre de cette femme me semble imprégné d'hostilité. Elle est fanatique. Mme Hamel s'épaissit dans un sentiment confortable de l'importance de la femme. A elles deux elles transforment Lucette et j'en souffre.

Pourquoi Lucette se laisse-t-elle aller aux influences nouvelles comme une branche au fil de l'eau? Et comment sa petite âme change-t-elle d'apparence ainsi qu'une nappe liquide que le vent agite, et déchire, et déforme, et qui peut, selon les circonstances, ou bondir sur les roches, ou s'étaler dans une flaque immobile? Il me semble parfois que tout cela est dirigé inconsciemment contre moi : par de mystérieuses antennes, elle devine que je prétends la connaître, peut-être la diriger, et elle se câbre, offensée. Et je jurerais qu'elle proférerait n'importe quels mensonges, parfois, plutôt que de dire ce que je souhaite qu'elle dise...

Et il arrive qu'une fureur de la dominer me prend.

Aujourd'hui, elle m'avait amené Charlot et elle m'annonçait qu'elle avait pris une nurse anglaise recommandée par Mme Hamel. J'ai toujours exprimé mon aversion pour le système qui consiste à mélanger plusieurs langages dans les

(1) Voy. *Mercure de France*, n° 456.

cerveaux enfantins. Lucette le sait ; j'ai éprouvé une piqûre désagréable en constatant qu'elle ne tenait aucun compte de mes idées.

— Le petit baragouinera l'anglais en même temps que le français, — disait-elle ; — j'ai toujours désiré qu'il sache l'anglais de bonne heure.

J'ai demandé :

— Jacques le désirait-il aussi ?

Elle a eu un léger haut-le-corps.

— Jacques et moi, nous étions *toujours* d'accord.

J'ai le sentiment qu'il *faut*, — si je ne veux pas la laisser échapper, — que j'obtienne le renvoi de la nurse. Autrefois, quand j'étais un Jacques qui ne savait pas, j'aurais fourni des explications, discuté le fond des choses. Je sais maintenant que ce qui importe, c'est de toucher cette sensibilité féminine. Je dis d'un ton détaché, mais trop sec :

— Il me semble avoir entendu dire à Jacques qu'il désapprouvait cette mode des langues étrangères apprises si tôt... Vous ne voudriez pas manquer, dans l'éducation de votre fils, aux désirs de votre mari qui n'est plus ?

Elle a tressailli comme je voulais ; elle cache sa figure dans les boucles de Charlot, elle pleure.

— Ce n'est pas vrai que je manque à la mémoire de Jacques pour un petit détail comme ça. Je suis si malheureuse, et tous les bébés comme il faut gazouillent l'anglais...

Je suis impitoyable, je réponds :

— Oui. C'est l'avis de Mme Hamel.

Cette nouvelle manière de parler qu'elle a m'exaspère : « Gazouillent » « Bébé comme il faut », j'y sens traîner les phrases apprises dans les longues conversations avec Mme Hamel.

Lucette s'est levée, elle presse Charlot dans ses bras.

— Ne me regardez pas comme ça. Vous me faites peur. Je vous promets que je renverrai la petite Anglaise, mais ne parlez plus si sévèrement, je vous en supplie.

Je suis honteux de l'avoir fait pleurer, et, en même temps, se lève en moi une faible sensation de victoire, sensation qui m'étonne : naguère, je n'ai pas une seule fois trouvé de joie à faire plier la volonté de Lucette sous la mienne...

Juin 1915.

Il est singulier que je pense aussi peu à la guerre. J'en suis préoccupé, parce que je veux en être préoccupé, cependant mon âme ne vibre qu'à peine, pareille à la sonnerie d'un réveille-matin qu'on aurait bourré de coton pour l'assourdir. Je lis les communiqués, j'en parle, mais nul tressaillement réel ne m'agite et je m'en trouve confus...

Pour tout ce qui ne se rattache pas à mon étrange aventure, ma sensibilité est anesthésiée. Toute ma puissance d'émotion s'est concentrée sur Lucette. Le souci de sentir ce qu'elle pense me dévore à toute heure. C'est une soif ardente qu'aucune parole d'elle ne peut apaiser...

Elle va, elle vient, je me repais de sa présence. Cela ne me suffit pas. Aucun désir d'amour ne m'effleure; ce que je veux, c'est pénétrer son âme, deviner les tressaillements de sa pensée, la retrouver enfin, telle que je l'ai connue. Je veux qu'elle demeure pareille à l'image d'elle que je porte en moi, et je suis malheureux au delà de toute expression si un geste ou un mot d'elle altère cette image.

Cet après-midi, nous avons été ensemble en voiture jusqu'au bois, car Lucette promène son blessé une fois par semaine. Nous remontions vers l'Arc de Triomphe par cette avenue des Champs-Elysées qui est sans doute la plus belle du monde et qui semble symboliser la beauté fine de Paris. Je pensai subitement : « Ils ont failli défiler là, eux », et, d'un seul coup, en un grand choc, l'enthousiasme que j'ignorais depuis ma résurrection m'est revenu. Aussitôt, j'ai eu le besoin de faire naître chez Lucette un enthousiasme analogue et le désir m'a pris de retrouver chez elle cette fibre patriotique, qui me plaisait à travers ses lettres. Je lui ai rappelé que les brutes avaient espéré passer au fracas des cuivres entre les marronniers verts; j'ai murmuré :

— Pour qu'ils ne piétinent pas notre ville, pour qu'ils n'anéantissent pas notre civilisation, cela ne valait-il pas les sanglants sacrifices ?

Elle s'est tournée vers moi. J'attendais dans ses larges yeux une flamme : à l'avance, je devinais ce qu'allait être l'expression de son visage. Il m'arrive souvent de souhaiter passionnément, par des paroles que je prononce, modifier ses traits, les sculpter en quelque sorte... Naguère son visage se modi-

fiait ainsi au reflet de mes pensées... Je pouvais embuer ses yeux de larmes, dilater sa pupille, faire naître une lueur rosée sous l'épiderme fin de ses joues ; je n'y prenais point garde, je ne le savais pas, je croyais qu'elle existait en dehors de moi et qu'une simple et merveilleuse coïncidence mettait nos cœurs à l'unisson... Maintenant, je me torture dans l'espoir d'arriver de nouveau à ce mystérieux accord.

Aujourd'hui je guettais avec anxiété la physionomie d'une Lucette douloureuse, mais dressée soudain en jeune guerrière. Entre les voiles noirs, je n'ai rencontré que le regard plein de reproches d'une jeune créature qui serrait les dents sur son égoïsme. Son visage s'était durci, m'était devenu hostile ; elle a fini par dire, sèchement :

— Pour moi, rien ne valait que Jacques fût tué.

Une fureur m'a saisi. Je me souvenais de tant et tant de nobles phrases, de si véhémentes protestations en faveur des sacrifices à la Patrie... J'ai saisi le poignet fin qui traînait sur la jupe mate...

— Vous ne pensez pas cela, il est impossible que vous le pensiez... Jacques m'a dit...

Je voulais la forcer de ressusciter telle qu'elle a été, telle que je l'ai connue au soir ardent de la mobilisation ; je la revoyais, sanglotante et magnifique, criant : « — Si nous devons mourir tous deux, toi d'une balle et moi de désespoir, il n'importe, si nous sommes vainqueurs... » Je voulais la retrouver ainsi, je le voulais au point de me sentir suspendu dans l'attente. Elle s'est dégagée.

— Autrefois, — dit-elle, — je me tourmentais de bien des choses alors qu'une seule m'importait : être avec Jacques, le voir, vivre avec lui...

Le pli amer de sa bouche me blessait comme une offense. J'ai soif de ses regrets, des marques de l'amour qu'elle me portait, mais je prétends en choisir la nature et le mode. Elle s'était calmée, elle promenait ses regards autour d'elle.

— Voyez-vous, — reprit elle, plus tranquillement, — tout cela c'étaient des mots. Je ne croyais pas possible qu'il fût tué, je ne voulais pas qu'il le fût. Je comprenais tous les héroïsmes, tous les sacrifices, à la condition qu'un seul être fût indemne. Maintenant, Jacques est mort, tout m'est devenu bien égal.

Le ton même qu'elle avait pris, la façon déterminée dont

elle s'exprimait semblait faire d'elle une femme qui m'était inconnue, une femme plus mûre, plus posée, plus égoïste que ma Lucette à moi. J'en souffris. Elle détourna la conversation :

— Voyez comme la lumière est belle, dit-elle en étendant le bras vers la poussière de soleil qui nimbait l'arc.

Alors, aiguë comme un coup de stylet, une pensée me pénétra. Je fus irrité parce qu'elle était capable d'observer la beauté d'un après-midi d'été, au moment même où elle affirmait que rien du monde n'existait plus pour elle. Je lui en voulus comme si elle s'était rendue capable d'une honteuse hypocrisie.

« Naguère, elle voulait mourir si je mourais et se sentait prête à nous offrir tous deux en holocauste à la France. A présent, elle se lamente parce que le compagnon habituel n'est pas à ses côtés, mais désire néanmoins vivre et profiter des simples petites joies de chaque jour.... »

Elle renversait sa tête à l'ombre de son ombrelle. Je vis tout d'un coup qu'elle n'avait plus cette pâleur diaphane des premiers mois, cette apparence délicatement flétrie d'une rose touchée par l'averse... Je crus sentir le sang couler plus vif et plus vermeil dans ses veines...

Il y a des moments où il me semble qu'elle est mon ennemie et qu'elle me fait un mal affreux....

VIII

28 juin 1915.

Je marche de mieux en mieux, — dit-on, — c'est-à-dire que pesant sur une canne-béquille je puis me déplacer en traînant un peu moins lourdement le boulet de ma jambe. Tante Martine et Lucette ont obtenu que j'aille passer l'après-midi dans l'appartement de l'avenue Carnot. Je garde de ma journée un souvenir âcre et mécontent.

Pourquoi les ai-je écoutées? Je suis dans l'état d'affolement d'un insecte qui voit la verdure au travers de la vitre contre laquelle il s'épuise sans jamais pouvoir franchir l'obstacle. ... Maudit soit ce corps qui ne devrait être pour moi qu'un outil docile et qui, parce que les hommes sont aveugles, fait de moi un paria.....

Le Maître, seul, parfois, au delà de l'enveloppe apparente

paraît s'adresser à moi-même. Au Laboratoire il arrive que mon tourment s'apaise. Néanmoins...

Oui, devant le Maître aussi je souffre de rappels lancinants. Parce qu'il refuse de m'introduire dans les deux salles qui m'étaient si familières, dans lesquelles je sais qu'il travaille avec son jeune disciple boiteux à quelque mystérieuse invention de Guerre, je suis profondément malheureux. Je sais la confiance qu'il aurait en moi s'il me reconnaissait et sa réserve, masquée de bienveillance, me heurte et me blesse chaque fois que je la constate. Le mur transparent, invisible à tous, se dresse devant moi et, durement, par une meurtrissure de plus, j'apprends que je suis hors de mon existence...

La dernière fois où j'ai vu le Maître, il m'a confié un montage à faire. J'étais debout dans l'une des pièces du rez-de-chaussée. Au maniement des pièces de verre, d'ébonite, de métal, une joie ancienne refleurissait en moi. Je retrouvais la saveur des difficultés à vaincre, des difficultés menues, que l'on va résoudre l'une après l'autre, que l'on débrouillera comme un écheveau... Et une mélodie me vint aux lèvres.

Une ombre, soudain, m'intercepta la clarté. La tête levée, je vis le Maître. Les mains croisées derrière le dos, il m'observait.

— Etrange, — m'a-t-il dit, — de sa voix brusque, aux articulations si nettes qu'il semble découper ses mots dans un métal, — vous prenez ce travail comme Jacques l'aurait pris, je ne me souvenais pas que vous aviez des méthodes aussi analogues aux siennes. L'influence qu'il a exercée sur vous est singulière... Vous lui avez pris jusqu'aux airs qu'il chantait...

... Le laboratoire me parut s'emplir d'une ambiance tragique. Je me trouvai suffoqué d'émotion, un tube de verre se brisa dans ma main et je considérai d'un œil hagard ses fragments que je venais de poser sur la table. Un espoir insensé envahissait mon âme d'un battement d'ailes tumultueux.

— Peut-être, — dit le Maître, — pourriez-vous...

Il s'arrêta. Je devinai qu'il avait été sur le point de m'emmener là-haut, près des machines secrètes qui s'élaborent au fond du Capharnaüm, puis la résolution de ne pas me mêler à ses recherches avait étouffé son impulsion. J'osai diriger de nouveau mon regard vers le sien. Je lus dans ses yeux une

curiosité affectueuse, hésitante... J'eus la perception qu'une lutte avait lieu en lui entre l'image ancienne qu'il se faisait de Marcel Lauret et l'image nouvelle qui s'y substituait peu à peu. Pour le Maître, Marcel Lauret, brillant et léger, n'avait pas l'enthousiasme désintéressé qui ouvre seul les portes du temple de la Science. Il jugeait que Marcel aimait trop les satisfactions faciles de la vie, se complaisait à l'excès auprès des femmes, affichait des théories morales égoïstes et dangereuses... Marcel Lauret lui avait, en somme, toujours déplu. Et voici qu'il s'étonnait de se sentir intérieurement attiré vers lui...

Je me retournai pour dissimuler la joie qui m'envahissait. Une première lueur, bien pâle encore, pénétrait dans mon cachot...

Ce soir-là, revenant de chez le Maître sous la protection bavarde de Mme Hamel, je regardais le vent agiter rudement les arbres du boulevard. Le ciel, entre les nuages, faisait des flaques claires. Il me semblait que je commençais à me délier d'entraves accablantes, que j'allais découvrir enfin la solution...

... Confusément, je rêvais que le repos était dans le travail scientifique... Aux côtés du Maître, loin de toutes contingences, oublier que Lucette existe encore, et vivre comme si je n'étais qu'un esprit.

« Je ne suis qu'un esprit, — songeai-je, — nous ne sommes tous que des esprits... Mon corps actuel est un accident, le précédent l'était aussi... Il est absurde de vouloir affirmer ma continuité en me préoccupant d'une femme que j'ai cru connaître et de l'essence de laquelle je ne sais, peut-être, pas grand chose... Ma continuité résidera dans l'effort créateur de mon intelligence. »

Je songeais ainsi lorsque, de même que naguère avec Mme Nord, le parfum des acacias en fleur m'assaillit, semblant verser dans mon cœur des flots de langueur sucrée ; et, pendant toute la partie du boulevard qui est plantée d'acacias au lieu d'être plantée de marronniers, j'évoquai Lucette avec le sentiment poignant qu'il m'était impossible de me passer d'elle...

Si bien qu'en arrivant à l'hôpital, toute l'exaltation née des paroles du Maître était tombée. J'eus la déception de consta-

tater que Lucette était partie après la distribution des goûters et je me couchai, mécontent et irrité.

Irrité ? Moins que ce soir. Pourquoi ces quelques heures passées dans le grand appartement somptueux de tante Martine m'ont-elles autant déplu ? Est-ce parce que je hais de me retrouver, changé, dans un milieu qui m'a été familier ? Est-ce parce que j'ai revu deux ou trois personnes qui m'avaient connu enfant et qu'il m'est toujours atroce d'être pris pour un autre ? Est-ce à cause de la conversation de ces femmes ?

Il m'a été odieux de voir Lucette, nu-tête, souple dans une étoffe noire moins rigide que du crêpe, se draper dans son chagrin vis-à-vis de Mme Nord, de Mme Hamel... Oui, il m'est apparu que son désespoir devenait une parure et j'en ai souffert comme d'une trahison.

Elle était belle et la même sensation que l'autre jour m'est revenue, la sensation qu'elle reprend trop d'éclat, trop de vitalité, qu'elle garde l'enveloppe de son chagrin, mais que son chagrin disparaît lentement.

Elle offrait, debout, une tasse de thé à une vieille dame. Je regardais ses cheveux tordus sur sa nuque, j'entendais sa voix et une comparaison absurde m'obsédait. Je me répétais : « Il y a des chenilles qui se traînent vivantes, et en elles un autre insecte habite et se développe ; elles ont l'apparence d'être toujours semblables à elles-mêmes et ne sont plus que la demeure d'un autre être... Lucette n'a pas changé physiquement... moi, j'ai un autre corps, et je suis resté moi-même plus qu'elle... oui, plus qu'elle... »

Toutes les phrases de Lucette me blessaient. Pourquoi a-t-elle pris l'habitude d'émettre des jugements d'un ton péremptoire, elle qui était muette avec tout autre qu'avec moi ? Pourquoi ces façons de petite fille qui, du jour au lendemain, vient d'acquérir une dignité nouvelle et en fait étalage ? Pense-t-elle que, épouse, elle ne devait avoir aucune idée en propre, tandis que, jeune veuve, elle se doit de développer et d'exposer une personnalité indépendante ? Ne sent-elle pas le ridicule de tout ces « Je considère... » « Il me paraît que... » ?

Enfoncé dans un fauteuil, en butte aux questions de tante Martine, je sentais une colère grandir en moi, un désir de prendre cette petite tête, de la courber sous mon étreinte, de crier :

— Tu resteras ce que tu étais... Tu ne t'évaderas pas de mon influence... Je ne permettrai pas à ta personnalité de disparaître...

Et puis un petit fait, de tout autre genre, n'est-il pas venu m'inquiéter comme le prélude d'une menace?

Tante Martine avait pris une coupe remplie de dattes fourrées de pistaches. C'est une friandise dont j'avais horreur. Préoccupé de Lucette qui, la tête levée vers Madame Hamel, l'écoutait avec docilité, j'acceptai un des bonbons et le mangeai... Quand la conscience me vint, je ne pus m'enpêcher de dire :

— Savez-vous que c'est exquis?...Ce ne sont plus les mêmes.

Tante Martine souriait de toute sa grasse et bienveillante figure.

— Allons donc, Lauret, ce sont les mêmes et vous en raffoliez déjà du temps où vous veniez ici, étudiant, avec Jacques...

... Là, au milieu de ce grand salon, à deux pas du papotage de Lucette et de Madame Hamel, le froid d'un cauchemar m'a glacé.

Mais la vérité, c'est que Lucette m'a déplu; il m'a déplu qu'elle vienne vers moi, douce et presque langoureuse et qu'elle me jette un regard qui semblait demander si je prenais garde à elle. Avec cette hyperesthésie qui rend ma vue plus perçante, mes intuitions plus rapides, j'ai eu le sentiment, qui était atroce, qu'elle désirait me plaire... Oui, j'ai cru sentir une sorte d'appel immatériel, aigu, qui a jailli de ses paupières soudain levées.....

Et, comme j'étais morose, est-ce que sa curiosité ne rôdait pas autour de moi avec une sollicitude exaspérante :

« Jacques est mort. Tout m'est égal. » En vérité, madame...

Minuit.

Tout dort. Il y a quelques minutes, je regardais la lune épandre sa clarté froide sur les toits. Assis sur mon lit, je regardais les nuages passer et voiler l'astre de leur crêpe gris ; des flaques de clarté paraissaient trembler sur les pentes de zinc et les files claires des cheminées de brique se détachaient. Une poésie impondérable se dégageait de tout cela, l'indéfinissable et profonde émotion que fait naître, par un soir d'été,

l'aspect et le bruit de la mer, m'enveloppait peu à peu d'un flux et d'un reflux... Les nuages roulaient comme des ondes, leurs masses déchiquetées pesaient sur moi, puis m'entraînaient dans leur course... Je haletais, ainsi que poursuivant une chimère fantastique, et mon chagrin, de plus en plus, devenait lourd. Je le sentais matérialisé au creux de ma poitrine, me déchirant d'une douleur continue... Je finis par me dresser et tourner le commutateur.

Faut-il que je m'avoue qu'il m'est pénible que Lucette poursuive une évolution dans laquelle je ne suis pour rien ?

Notre passé ? Je le vois si brillant, si beau, étincelant sur la rive d'où nous nous éloignons davantage chaque jour. Je tends les bras vers lui, je souhaite le retrouver, y aborder de nouveau, y ramener Lucette... Je ne puis souffrir que Lucette se modifie, cesse d'être ce qu'elle était ; il ne me suffit pas qu'elle garde pieusement le souvenir des jours écoulés, je veux qu'elle soit telle qu'au moment où elle les vivait et que nous en reprenions le cours ensemble.....

Il m'importerait peu, maintenant, qu'elle sût, clairement, consciemment que je suis Jacques ; ce qu'il me faut, c'est que mon âme la pénètre comme autrefois, la domine, lui impose sa pensée, ses sentiments. Je ris de ma folie passée: du temps où je me flattais d'être un mari respectueux de l'individualité de sa femme, — comme si le plus clair de mon bonheur n'avait pas toujours été cette emprise de ma sensibilité sur une autre sensibilité..... Délicate et tendre fleur parasite, Lucette vivait de moi. C'est moi qui transformais toutes choses, en pensées, en émotions, en sentiments. La petite fleur parasite s'est étiolée, puis voici que, s'adaptant à la solitude, elle commence de planter directement ses racines dans le sol et qu'elle prétend se fabriquer sa propre substance.....

Une révolte me tord. Je veux que nous recommencions à ne faire qu'un, je veux que notre symbiose redevienne ce qu'elle était... C'était cela notre amour. Aucune dépravante fureur physique ne s'est jamais glissée entre la pure petite Lucette et moi..... Elle m'appartenait à force de tendresse, de confiance ; l'essentiel de notre affection était cette communion mystérieuse que je n'avais jamais comprise comme je la comprends, et qui rayonne au travers de tous mes souvenirs, et qui se dégageait, si évidente, de la lecture des chères lettres.

Ma Lucette! Dire que j'ai été assez fou, il y a quelques semaines, pour te reprocher précisément cette façon que tu avais de comprendre par mon intelligence, sans réflexion, sans efforts... Tu prenais la couleur de mon âme, semblable à l'étrange animal des contrées brûlantes qui, tour à tour, instinctivement, se teinte du vert des prairies ou du jaune des sables... Mon enfantine stupidité était telle que je ne jouissais pas de cette adaptation merveilleuse. Nous y voyions tous deux le simple effet de l'évolution de deux sensibilités parallèles...

Mais maintenant, ah, maintenant, rien pour moi ne peut avoir ni goût, ni saveur, si nos existences ne se fondent pas de nouveau.

29 juin.

Le but est devant moi, si évident, qu'un grand vide paraît s'être creusé dans ma sensibilité. Je sais qu'il faut que je me fasse de nouveau aimer de Lucette, au point de redevenir son mari. Des pieds à la tête j'ai l'impression physique d'être tout entier volonté; mes nerfs me paraissent tendus comme des ressorts d'acier et je me sens fort d'une force invincible. Plus d'agitation, plus de désespoir, un calme lourd m'accable, semblable à ces brusques tombées du vent qui abattent soudain les voiles des navires par les brûlants après-midi d'été. Je suis isolé au milieu des influences extérieures ; ni la lumière, ni les formes n'agissent plus sur moi, tandis que, cette nuit, la moindre apparence sensible éveillait en moi un tourbillon confus de désirs et de chagrins.

Je me ferai aimer de Lucette qui me prend pour Marcel. Je me ferai aimer d'elle par quelque moyen que ce soit, mais je me ferai aimer. J'ai senti s'éveiller en elle un besoin nouveau de plaire, de n'être plus murée dans sa douleur. Je saurai profiter de son appel inconscient, je me pencherai sur elle.... Il n'importe comment je m'y prendrai, pourvu qu'elle m'aime... et, quand elle m'aimera...

Oh, quand elle m'aimera, quand, de nouveau, ses yeux épieront mes yeux, que son âme tremblera dominée par mon âme, quand, ainsi que par le passé, nous connaîtrons l'ivresse de nous sentir émus, à la même minute, par le même spectacle, alors le monde ne s'arrêtera-t-il pas devant mon bonheur ?...

Je suis là, couché dans ma chambre aux murs vernis, pauvre blessé encore presque infirme, et je me fais l'effet d'un chevalier armé pour le combat. Cuirassé, résolu, je frissonne au seuil de l'aventure terrible. Je ne prétends ni traverser les mers, ni lutter contre les monstres, non, je retourne, dans les ombres du passé, arracher, pour le faire revivre, le trésor qui a été mien... Je ne me soucie pas du nom que Lucette me donnera ; — ce que je veux, c'est que l'essence même de son être me reconnaisse et m'aime comme autrefois. Quand elle sera blottie entre mes bras, il n'est pas nécessaire que je lui révèle que je suis Jacques, puisqu'en m'aimant c'est Jacques qu'elle aimera...

Et je ne puis m'empêcher d'escompter le charme des premiers pas que nous referons sur cette vieille route, que nous avons commencé de parcourir ensemble.

Mais parviendrai-je, avec mon nouveau visage, à toucher le cœur qui fut mien? Il y a des minutes où une exaltation me soulève et d'autres où je reste cloué par le doute, si tremblant qu'il me semble que je vais mourir.

TROISIÈME CHAPITRE

I

20 juillet 1915.

Les Tuileries par la transparente blondeur d'un crépuscule d'été. Je suis assis près de Lucette. Je vais mieux et je l'écoute apprécier les méthodes thérapeutiques que l'on m'applique. Elle est blanche et rose, fine ainsi qu'une cire, avec deux grands yeux délicats comme des fleurs et un cou fragile.

J'aime la regarder en silence. Les pensées roulent en moi, si différentes de ce que Lucette peut les imaginer qu'une envie de sourire m'en vient parfois. Il est convenu que je suis faible et las, presque découragé et qu'elle m'exhorte et me protège. Je proclame sans cesse que j'ai besoin d'elle, comme d'une sœur, comme d'une ingénieuse et bonne garde-malade, — elle en éprouve une fierté. Son désespoir, le sentiment d'avoir sa vie sentimentale à jamais brisée lui interdisent d'accéder directement à une émotion amoureuse, je lui offre le biais de la pitié... Nous sommes deux malheureux que je lui proposerai de rapprocher quand le jour me paraîtra venu. J'attends et j'épie.

Jamais séducteur ne fut plus férocement aux aguets que moi devant cette tendre petite créature. J'ai compris que je devais refaire, depuis le commencement, le pèlerinage qui me mènera à sa conquête. Je l'entoure d'attentions, de phrases douces, je tente de créer une atmosphère telle que la sensation d'isolement lui vienne dès qu'elle est séparée de moi.

Elle est là, demi tournée vers moi, se découpant sur le fond vert des arbres, elle murmure :

— A quoi pensez-vous donc? Vous ne dites rien? Est-ce que je vous ennuie?

Je note ce souci de mon opinion et, dans le même instant, j'en éprouve une morsure. C'est toujours ainsi. Toute cette période demeurera dans mes souvenirs comme une période de souffrance. Il m'est intolérable que, moins d'un an après la rupture de notre bonheur, elle puisse, tellement en dehors de notre vie passée, éprouver des émotions. Chaque fois que je sens qu'elle se préoccupe du grand garçon brun aux yeux dorés qu'elle a en face d'elle, je commence par me durcir dans une hostilité farouche. Et il me semble que je vais la cingler de quelque parole méchante... Puis la réflexion me vient. Au prix de ce calvaire seul, j'arriverai au résultat. Je dois en franchir les étapes sans détourner la tête...

Il lui arrive de me dire :

— Pourquoi me parlez-vous si peu de Jacques maintenant? Vous m'en parliez tellement autrefois?

Et alors, j'éclaterais en cris de reconnaissanee. Comment devinerait-elle que, systématiquement, je me suis interdit les évocations du passé? — il m'a paru que je ne pouvais jouer un nouveau rôle qu'à ce prix. Je me suis composé un personnage, je m'y tiens. Je lui réponds :

— A quoi je pensais? Je pensais que je ne mérite pas une amie telle que vous.

Elle rougit de plaisir, c'est comme si une petite flamme s'allumait sous sa peau. Je la considère, avec une secrète irritation, et je pense :

« Comédie, comédie. Je prononce les premières paroles banales qui me viennent à l'esprit et la voici tremblante de joie. Il est donc tout à fait inutile de mettre le moindre son sincère dans les paroles de tendresse... »

Et une tristesse bizarre m'emplit le cœur. C'est comme une

chute molle de cendres. Je sens la réalité vibrante de l'amour que j'ai pour elle, un amour unique, fervent, désespéré, et j'éprouve en même temps à quel point il serait désastreux que je parle conformément à ma pensée... Ce clair petit visage se décomposerait, épouvanté, et la catastrophe irréparable nous séparerait. Mentir, toujours mentir, feindre des nuances imaginaires de sentiment, alors que mon sentiment est le principe même de ma vie, tout ce qui subsiste de moi-même...

Elle relève son long gant noir sur son bras mince et ferme à demi ses yeux.

— Vous savez bien, — dit-elle, — que votre amitié m'est très précieuse. Je me sens si terriblement seule depuis mon chagrin. Et puis j'ai l'impression que vous me comprenez mieux que personne...

Peut-être est-ce aussi une bien pauvre banalité qu'elle dit là, — mais j'y veux deviner l'aurore du jour merveilleux qui se lever pour nous deux, le prélude inconscient de la reconnaissance... Pourquoi lui en vouloir si je la trouble parfois, n'est-ce pas son amour même qui la rend vulnérable pour moi, et tout homme qui ne serait pas moi aurait-il réussi à obtenir d'elle un seul instant d'attention ?

Une feuille déjà sèche que le vent fait tournoyer passe devant nous. Nous la suivons des yeux. J'évoque l'automne et une impatience insensée m'étreint; je souhaite l'époque où, enfin rapproché d'elle, je pourrai cesser de feindre d'être un étranger, où je pourrai renouer la chaîne des jours passés à la chaîne des jours présents, et redevenir, enfin, sincèrement et délicieusement moi-même, qu'elle s'en rende compte ou non... Alors, le passé viendra affleurer dans notre vie de chaque jour et nous apprendrons à reparler ensemble des jours anciens.

Juillet encore.

... Il me semble que depuis des heures je demeure assis, immobile. Des roses, devant moi, se fanent dans leur vase et leur odeur, en me rappelant la scène qui vient d'avoir lieu, me verse une perpétuelle irritation...

J'étais seul avec Lucette. Elle s'est tournée vers moi, lentement, et, dans ses yeux agrandis, nimbés d'ombre, j'ai vu passer son regard d'autrefois... Un instant, un court instant,

je me suis senti suspendu au-dessus du cours ordinaire de la vie, et il m'a paru que, hors du monde, loin de toutes les réalités matérielles, nous nous retrouvions... J'ai senti qu'elle me retrouvait, que le Miracle allait commencer... J'ai cru que nos personnalités, enfin, s'irradiaient hors de nous-mêmes ; j'ai attendu, baigné d'espoir et d'anxiété, et si détaché du lieu où je me trouvais, et de mon corps, et des contingences, que je croyais n'être plus qu'une sorte de flamme qui voulait éblouir l'âme de la bien-aimée, l'âme apparue au bord des lacs mystérieux du regard.

Le plus vulgaire des incidents, en un choc brutal, a détruit l'enchantement. Madame Nord et Madame Hamel sont entrées. Je me suis retrouvé emprisonné dans un corps dont le cœur battait et j'ai vu Lucette debout, rouge et confuse, se laisser emmener par ces dames.

Quand elle est revenue, elle s'est rassise. Ses mains tremblaient. Son regard avait changé ; il m'a fait l'effet d'être masqué par une expression de colère. Je la reconnaissais mal : derrière la pulpe fine de son visage, je voyais se dessiner les linéaments du même visage, vieilli, épaissi, ayant perdu son charme enfantin. Elle a parlé. Elle m'a cinglé de mots brefs, autoritaires, méprisants. Ces femmes lui ont fait des observations sur notre intimité, elle a été mortellement froissée, elle me juge coupable de manquer de tact, elle me prie de « ne pas la rendre ridicule ».

Ses doigts fourrageaient parmi le feuillage sombre des roses. Une petite branche détachée lui coula sur le poignet, elle la rejeta vivement. Une certaine satisfaction de m'avoir « remis à ma place » affleurait sur ses traits. Il me parut que toutes les aspirations qui me soulevaient se retiraient de moi à la façon du flot qui baisse. Je restai aride, souffrant et triste.

Je voyais tous les objets autour de moi, maintenant, et tout était décoloré, pauvre, mesquin. Nos personnalités, le Miracle... folie... Ce qui est vrai, c'est Mme Hamel et Mme Nord épiant notre « flirt » et Lucette soucieuse de leur jugement... Je suis pareil aux Egyptiens qui avaient pénétré les mystères d'Isis, j'ai découvert une parcelle du grand Secret, je ne devrais plus vivre... Les conventions sociales, les usages, tout cela me paraît si terne et si faux que je reste dans la stupeur en voyant l'importance que Lucette y attache... J'avais prévu

qu'elle se révolterait en constatant l'attachement qui lui vient pour moi, mais je n'aurais pu imaginer que ce fût par la crainte de l'opinion publique.

Depuis des heures, assis dans le parfum des roses, je pleure parce que j'avais cru attirer enfin l'âme de Lucette et que j'ai découvert à quel point elle est captive, écrasée sous une servitude qu'elle ne connaît pas.

Le Maître est venu. Il m'a trouvé solitaire, égaré dans ma détresse. Il m'a pris la main. Il m'a dit :

— Cela ne va pas, mon pauvre enfant ?

Et la sensibilité maladive que je porte en moi a tressailli à l'infinie douceur de sa voix si belle. Derrière le regard bienveillant j'ai cru discerner l'âme qui cherchait mon âme... Le Maître n'aimait pas Marcel et le Maître s'attache à moi chaque semaine davantage... Nos esprits, mystérieusement accordés par une de ces affinités que les mots ne peuvent rendre, se devinent et tendent à se joindre, comme naguère. Et une joie lente se développe en moi, me soutient, me console.

— Venez demain, Marcel, j'ai besoin de vous pour une petite expérience...

Un rayon de soleil tremblait au bord des roses ; mon amertume disparut, fit place à une volonté farouche :

« ... Je ne me laisserai pas vaincre, Lucette m'aimera, et le Maître retrouvera en moi son favori, son disciple d'élection... »

Tandis que le Maître parlait des derniers combats de Russie, je songeais aux machines enfermées dans le Capharnaüm et, avec un entêtement puéril, je liais mon sort au fait que je serais admis, comme l'élève boiteux, à travailler dans le sanctuaire.

Le lendemain.

Tante Martine est venue. Lucette demande à me parler.

— Vous avez mauvaise mine, — m'a dit la grosse femme compatissante, sitôt après avoir délivré son message.

Elle suçait un bonbon à la menthe et soufflait un peu. Son visage gras de femme riche s'imprégnait d'une curiosité bienveillante. Elle m'apprit que Lucette n'avait pas dormi. En quelques phrases elle me dévoila qu'elle s'intéressait à nous. Elle aussi surveille notre intimité, mais elle souhaite nous

voir unis par le plus régulier des mariages. Elle aimait tendrement son neveu ; il n'importe, elle blâmerait Lucette de s'enfermer dans un veuvage farouche. Puis ce parfum de roman qu'elle croit deviner dans l'atmosphère la charme au suprême degré. Ses discours tombèrent sur moi comme une pluie tiède. Elle se plaignit aigrement de Mme Nord et de Mme Hamel ; sans transition, elle m'engagea à faire des promenades en voiture :

— Vous êtes pâle. C'est dommage. Un si joli garçon, un homme irrésistible. Vous êtes irrésistible, M. Lauret... Mon pauvre Jacques était charmant, il n'avait pas ce je ne sais quoi... Je comprends que vous fassiez jaser ces dames de la Croix Rouge. Ma petite Lucette a tort d'être irritée contre vous... Elle aimait tant son mari, elle pense que c'est criminel de prendre plaisir à écouter la conversation d'un autre homme.

Est-ce que, au milieu de toutes ces platitudes quotidiennes, je ne finirai pas, moi-même, par oublier l'essentiel ?

II

1er août 1915

J'étais à peine assis en face de Lucette dans la sombre petite pièce qui lui sert de salon dans l'appartement de tante Martine ; elle faisait glisser et reglisser entre ses doigts le couvercle d'une boîte chinoise en marqueterie. Brusquement, elle me dit :

— Je pars après demain avec Charlot pour la Bretagne. Il faut me dire adieu, je n'aurai probablement pas le temps de retourner à l'hôpital avant mon départ...

Elle avait laissé tomber ces paroles d'un trait, sans reprendre haleine, à la façon de quelqu'un qui s'en va sans retourner la tête. Et elle précipitait le va et vient du couvercle à glissière, s'absorbait dans ce jeu comme dans un travail ; je voyais ses mains affairées, et, au-dessus, sa bouche un peu crispée. Un sentiment de victoire me vint :

« Elle n'ose pas me regarder en face pour me dire qu'elle part. Elle prend conscience du lien qui s'établit entre nous... elle ne sait pas que c'est un *rétablissement*, de sorte qu'elle est mécontente et effrayée... »

Je ne savais nullement qu'elle devait s'absenter. Quelques semaines plus tôt, elle parlait d'installer le petit à Meudon et de continuer son service d'hôpital. Néanmoins je m'abstins de témoigner de la surprise. Je lui demandai simplement de quel côté elle allait. Elle interrompit net les allées et venues du couvercle. Une rage froide semblait s'emparer d'elle, elle dit, lentement, — et j'eus l'impression qu'elle choisissait ses mots dans l'espoir de me blesser :

— Peu importe. J'accompagne des amis. Ensuite je retournerai chez moi, dans le Midi. Je ne reviendrai jamais à Paris et je renonce à l'hôpital. Toute ma vie est là-bas, avec mes souvenirs. Ici, je suis malheureuse d'être avec des indifférents...

Elle persistait à ne pas lever les yeux sur moi, mais j'eus conscience qu'elle désirait savoir comment je supportais le coup. Tout autour d'elle, dans le petit boudoir que la fantaisie de tante Martine a meublé de bois d'ébène incrusté de nacre, le soleil allumait des paillettes. J'en suivais le jeu mouvant d'étincelles. Un grand calme lucide m'isolait. Je sentais que Lucette, dorénavant, ne m'échapperait plus, que je la tenais sous ma volonté. Il était évident qu'elle se décidait à partir parce qu'elle s'affolait de la part que j'avais prise dans sa vie. Elle me la reprochait, elle souhaitait me meurtrir un peu pour se venger.

— Je vous regretterai profondément, — lui dis-je; — d'ailleurs je vais mieux, je vais passer devant une commission de réforme et quitter l'hôpital à mon tour d'ici peu de mois...Je ne puis que vous remercier infiniment du bien que vous m'avez fait.....

Elle frissonnait. Je voyais, par des ondes successives, le flot vermeil de son sang affluer à ses joues, les colorer, se retirer et revenir. Je sus qu'elle tremblait, qu'elle serrait les lèvres pour maîtriser ce tremblement. Je compris qu'elle aurait voulu me voir mort, ne m'avoir jamais rencontré, je devinai qu'elle s'imaginait me haïr pour le trouble que je lui apportais. Une sensation ineffable de bonheur se répandit alors en moi. Je fus le conquérant qui aborde à la rive enchantée. Les chimères et les dragons de bronze semblaient ricaner sur les brûle-parfums de la tante... Un grand monstre doré fulgurait, brodé au centre d'un coussin rouge. Je me sentis réelle-

ment debout au seuil d'une caverne, commençant de ressusciter le fantôme endormi de notre amour passé. Notre amour? En dépit de la volonté de Lucette, de ses scrupules, de ses rébellions, il a su se glisser en elle, il s'y développe, il la domine chaque jour davantage. Elle redevient vis-à-vis de moi la tendre créature qu'elle était.....

— Donc, je pars après-demain, et c'est la dernière fois que nous nous voyons... Je vous souhaite la guérison tout à fait complète que vous êtes en droit d'espérer maintenant... et du bonheur, beaucoup de bonheur...

Les sanglots l'étouffent. Elle s'interrompt, enfouit sa figure contre le coussin rouge au dragon d'or. J'entends bien qu'elle veut que j'imagine qu'elle pleure sur son bonheur perdu, mais je ne m'y trompe pas ; il y a, dans ses larmes, un désespoir de me quitter, en même temps qu'une honte cuisante de ce désespoir, et la peur d'un sentiment qu'elle ne s'explique pas...

Chérie, ma chérie! Je l'ai regardée sangloter, renversée sur la chimère aux grandes ailes, et j'ai failli me pencher sur elle et lui murmurer qu'elle n'a point à se déchirer, à se roidir, qu'elle est fidèle du plus profond de sa nature, alors qu'elle se figure précisément trahir son grand amour.

Et une immense pitié m'est venue, en face de cette forme frêle pelotonnée dans les draperies noires et toute secouée de chagrin. Pourquoi faut-il que la résurrection de notre amour s'accompagne pour elle de tant d'angoisses après que j'ai été accablé moi-même d'un tel désespoir? Le sentiment de ma terrible aventure m'écrase de nouveau; humble, attendri, je m'approche de Lucette, je la touche du doigt :

— Je vous en prie...

J'ai senti son épaule mince sous le crêpe du corsage. Elle se redresse vivement. Ses yeux, élargis par les larmes, semblent demander grâce. Elle balbutie :

— Laissez-moi, mon ami, j'ai des moments de crise nerveuse. Il vaut mieux que je sois seule... Dites-moi adieu....

Je lui tends la main, je demande l'autorisation de revenir le lendemain.

— Non, non. Il vaut mieux nous quitter maintenant....

Sa figure s'est tout empourprée, elle a avancé ses deux petites mains comme pour se défendre.

— Soit, — dis-je sèchement, — si vous êtes tellement occupée que vous n'ayez pas un instant à m'accorder, je désire ne pas vous importuner...

Cette fois-ci, j'ai bien amené sur son visage l'expression que je voulais. Une anxiété tendre rayonne de ses prunelles mouillées :

— Ne soyez pas fâché contre moi, je ne pourrais pas le supporter... Si je m'en vais, c'est que je crois devoir le faire pour la santé du petit... Il me semble que Jacques préférerait cela. Vous ne pouvez pas me blâmer de penser à Jacques... Je mourrai d'ennui et de tristesse là-bas, vous ne sentez donc pas cela...

Ses lèvres tremblent. Une lumière intérieure semble éclairer sa pâle figure. Elle est si belle que j'en reste ébloui.

— Ecoutez, — dit-elle, — vous m'écrirez parfois. Il ne faut pas vous imaginer que je renoncerais volontiers à notre amitié. Il me semble que Jacques l'aurait approuvée....

Elle hésite un instant, le silence se creuse entre nous :

— Je ne voudrais pas,— dit-elle tout d'un coup, très bas,— que vous gardiez de moi le souvenir d'une personne sèche et nerveuse. Il faut comprendre que le chagrin, la solitude sont une terrible épreuve pour une femme et qu'on change beaucoup quand on est malheureux....

Le tendre appel de son âme à la mienne m'émeut profondément. Je voudrais me jeter à ses genoux, lui baiser les mains, pour tout ce que je devine en elle de lutte secrète, pour tout son fier souci de rester fidèle à notre passé. Et puis je voudrais m'humilier pour l'avoir si mal comprise, pour n'avoir pas deviné tout ce que ses contradictions, ses révoltes, ses manières hostiles et dures signifiaient. Il m'apparaît maintenant que ce qui l'a toujours guidée, c'est un sentiment de défense contre moi qui, lentement, prenais trop d'importance pour elle....

L'image que je garde d'elle, debout dans le salon oriental, parmi les bois pailletés de nacre et les coussins rouges, est toute différente de celle que m'avait laissée la Lucette qui m'a blessé dans le parfum des roses mourantes. Oui, l'image de cette femme que je croyais si bien connaître se modifie sans cesse en moi, change d'apparence, de contours... Tel un paysage familier, à certains instants, change et se montre tout autre à celui qui le voit depuis des années... Lucette est-elle

multiple, ou bien est-ce moi qui la vois mal? J'aspire de plus en plus frénétiquement au jour où je la retrouverai mienne sans révolte, où je pourrai de nouveau, sans effort, lire en elle....

III

12 septembre 1915.

... Le Jardin du Luxembourg s'accordait singulièrement avec l'état d'esprit que j'y promenais aujourd'hui. J'étais pénétré d'un double sentiment de triomphe. La splendide ordonnance des escaliers de pierre, la noblesse des balustrades derrière lesquelles les têtes dorées des marronniers ondulaient en masses profondes et surtout les taches éclatantes des plates-bandes qui se trouvaient, à l'entour du bassin, fleuries de pourpre violente et de jaune entrecoupé de violet, tout cela me paraissait célébrer la fête intérieure de mon orgueil...

Les passants que je croisais s'apitoyaient sur ma canne béquille et ma démarche mal assurée. Comment eussent-ils deviné mon exaltation? J'ai conscience d'avoir fait toucher les épaules au Destin qui voulait m'écraser. Je me compare aux héros antiques qui ont su vaincre la mort: Orphée est descendu aux Enfers chercher la femme qu'il aimait, moi, j'ai su d'une passion morte, momie embaumée au fond d'un cœur fidèle, refaire un amour vivant. Et la petite lettre dans laquelle Lucette me prie de passer la voir, lorsque je serai dirigé en convalescence vers le Midi, brûle mes doigts. Les phrases en sont réservées, mesurées, prudentes, mais un sentiment de tendre obsession s'en dégage et je suis certain maintenant que je touche au but, à l'un de mes buts...

Comment se fait-il que, ce même jour où m'arrivait la lettre de Lucette, le Maître m'a ouvert enfin les dernières portes du Capharnaüm? J'ai vu les appareils ingénieux et redoutables: les plaques d'acier, les manettes de nickel, m'éblouissaient... Je suivais difficilement l'exposé du Maître, parce que la pensée de ma victoire fulgurait en moi avec une terrible violence... Depuis longtemps, j'avais décidé que mon admission dans le mystérieux sanctuaire des salles du fond serait le signe palpable de ma communion retrouvée avec le Maître...

— Dans quelques mois, — disait le Maître, — ces machi-

nes seront exposées au feu; leurs jointures se rempliront de la boue des tranchées, les éclats d'obus fausseront leurs articulations, mais elles feront du travail et je me plais à penser qu'une parcelle de moi contribuera par leur intermédiaire à la défense de la Patrie...

Au hasard, je posai quelques questions d'ordre technique; mais les paroles se formaient sur mes lèvres sans lien aucun avec les racines de mon être, tout ébranlées de la plus mystérieuse émotion qui puisse être. Les murs gris du Capharnaüm, la cuve rectangulaire de zinc au rebord cabossé, les vitres dépolies et sales se magnifiaient, et, de toutes parts, retentissait l'hymne du salut. Lucette tendre et douce, le Maître confiant, se confondaient, se succédaient, me présentaient leur double image en un prestigieux kaléidoscope... « J'ai su, à force de volonté, imposer ma personnalité réelle, sous une figure d'emprunt... aux deux êtres auxquels je tenais... » L'élève boiteux penché sur son tour, au fond de la pièce, le chat à longs poils blotti contre le Maître, étaient autant d'accessoires de mon triomphe. Et, quand je me retrouvai sur le trottoir, j'avais les poumons gonflés d'un tel cri d'allégresse que j'appuyai ma paume sur ma bouche afin de ne pas l'exhaler.

CAMILLE MARBO.

(A suivre.)

REVUE DE LA QUINZAINE

—

LES ROMANS

— Jeanne Landre : *L'Ecole des marraines*, A. Michel, 3.50. — Rodolphe Bringer : *Le mari de cœur*, A. Michel, 3.50. — Gaston Derys : *L'occasion, l'herbe tendre*, Renaissance du livre, 3.50. — Gabriel Timmory : *La colonelle Von Schnick et ses amis*, E. Flammarion, 3.50. — J. et J. Tharaud : *L'Ombre de la Croix*, Emile Paul, 3.50. — Georges Dumont : *Un faible*, E. Sansot, 3.50. — Frédéric Boutet : *Celles qui attendent*, E. Flammarion, 3.50. — Fred. Causse-Moël : *L'âme d'un canon*, E. Flammarion, 3.50. — André Toulemon : *Mobilisés*, Perrin, 3.50. — François d'Argyl : *Marie Champfoin*, Perrin, 3.50. — A. Chivos-Baron : *Contes et légendes de l'Annam*, Challamel. — J. Valcier : *L'heure des héros*, l'Edition, 3.50.

L'Ecole des marraines, par Jeanne Landre. Ce qui m'intéresse le plus dans les œuvres de femmes, c'est la part d'inconscience qu'elles y apportent, pas toujours la plus mauvaise et souvent la plus vivifiante. Dans l'œuvre des marraines de guerre la femme française a mis son cœur, mais son cœur connaît des raisons que la raison ne connaît pas et agit quelquefois sous l'empire de la téméraire fantaisie. Je crois que l'œuvre des marraines de guerre, a dû réparer, dans une certaine mesure, l'œuvre de mort de la guerre et unir beaucoup de destinées sans attendre les sanctions légales mondaines. Les morts, malgré qu'ils ne puissent pas être debout au premier appel, se dépêchent, vont plus vite en affaire d'amour que n'importe quel messager. Il n'est rien de plus pressant pour le défunt que de céder la place et c'est peut-être à ce sujet que l'on a dit : le mort saisit le vif. A part de rares exceptions ne servant qu'à nous confirmer la règle immuable de la nature, celui qui s'en est allé semble en préparer un autre. Le cœur féminin est un petit champ qui semble produire davantage plus on le retourne, tant il est vrai que l'amour, platonique ou non, est un exercice de pure culture physique. J'en suis arrivé à croire fermement que la femme d'une passion unique et inlassable est un monstre dont il faut peut-être s'écarter avec soin. De nos jours, les veuves n'attendent pas un an pour se remarier, les veuves se marient beaucoup plus que les jeunes filles, et les souvenirs s'effacent en raison directe de la violence de la catastrophe. En ce moment les détails de la mort ne se perçoivent plus : pas d'enterrement, ni fleurs, ni couronne. Le pauvre garçon, mari, fiancé ou amant, s'en est allé... à l'anglaise, ce qui représente, de notre temps, la plus noble façon de se retirer du banquet de la vie :

On entre, on crie,
Et c'est la vie.
On crie, on sort,
Et c'est la mort.

Pour les faire-part, on s'en rapporte au dernier communiqué ou à la plus récente citation!...

A *l'école des marraines* de Jeanne Landre nous rencontrons toutes les femmes que nous connaissons ou que nous connaîtrons et elles se précipitent toutes vers l'Amour-professeur, avec une bonne volonté ne gênant que ceux dont l'esprit se tend vers l'absolu : la victoire définitive, sinon l'entière propriété de soi-même, car il y a des gens capables de s'imaginer, comme à confesse, que la pureté d'intention est nécessaire pour parvenir à la noblesse de certain but.(Dieu merci, ceux-là sont partis les premiers sans avoir pu tâter de l'héroïsme de boudoir.) Grâce aux permissions de plus en plus nombreuses, on a renoué les liens de la vie parisienne, sinon ceux de la vie tout court, et la mère a pu conduire sa fille au touchant spectacle du décrassement physique du capitaine vainqueur marchant de pair avec son... engluement moral. Ça n'a pas une importance énorme : l'ordre des facteurs est interchangeable. On distribue des tickets à *Fortunio* et on repasse aux belles amies des thés de cinq heures les laissés pour compte ou l'article qui a cessé de plaire. Jeanne Landre nous a bien esquissé une inconsolable Claude Brévin, laquelle ayant touché par hasard à un absolu (car derrière le petit dieu, il y en a un autre plus grand) se trouve à la fois désolée, mais enchantée dans l'acception magique du mot; mais pour celle-là que d'autres femmes surgiront, peut-être de la même, plus folles de leur... cœur qu'auparavant. Joli et leste roman de *notre XVIIIe siècle* de la grande guerre. Fine critique de la marraine qui ne se borne pas à l'envoi du jambonneau et y ajoute... son bas de soie bleu!! Riez ou pleurez amoureusement le plus que vous pourrez, Mesdames la France, parce que le féminisme et toutes les tendres féminités (j'ignore si le mot est français) sont menacées d'un prochain, d'un inévitable danger : la polygamie ou la brutale indifférence en matière de flirt. L'homme retour des tranchées sera le loup sorti du bois, mais il n'aura pas faim longtemps... Alors?...

Madame Séverine, une prophétesse qui n'a jamais eu peur de crier : malheur à Jérusalem, me l'a dit en confidence. Nous étions toutes seules et personne, je crois, n'écoutait aux portes... (j'allais dire du temple). J'ai grande confiance en ce que dit Séverine, moi, parce que ce n'est pas une femme de lettres... c'est un homme d'action.

Le Mari de cœur, par Rodolphe Bringer. Par un oubli vraiment inconcevable, on a laissé tomber le nom de l'auteur dans un compte rendu de roman où il aurait eu tous les droits de paraître et

je m'en excuse ici, puisque j'ai une telle occasion de me rattraper. Cette étude, très risquée, du pauvre diable d'homme de paille qu'épouse une professionnelle de l'irrégularité, était certainement très difficile à faire sans un parti pris quelconque. Ce jeune sot, timide et sans aucune expérience de la femme, est pourtant si bien présenté qu'il en demeure presque touchant. On sent qu'il n'est pas plus coupable en épousant son hétaire que l'arbre qui se plie sous l'angle du mur et se met à pousser bossu parce que tout jeune on a voulu le protéger. Je pense que ce n'est pas toujours la faute des hommes s'ils se dirigent mal : il y a d'abord leur mère, puis leur première maîtresse. La nature de l'homme est de ne pas penser *à l'importance* de la bagatelle. De ce sujet, délicat entre tous, l'auteur, Rodolphe Bringer, a tiré un roman intéressant, d'une ironie terrible, parce qu'à peine appuyée, et d'un très joli style. Ce n'est nullement libertin, mais humain. En outre, c'est amusant.

L'occasion, l'herbe tendre, par Gaston Derys. Ça, c'est de la mousse de Champagne et c'est peut-être un peu trop mousseux. Pourtant, c'est brave. Je préfère un auteur franchement gai et *comme avant* au faux bonhomme qui larmoie son petit couplet patriotique, parce qu'il est ivre et non pas parce qu'il y est allé. Le héros n'y va pas, lui, car il est réformé à cause d'un œil, sous verre grossissant. Il étudie donc l'éternel féminin à la loupe et toutes les tares qu'il rencontre le rendent peu à peu mélancolique. Sa fleur bleue est tout au fond de son âme en l'honneur de la femme d'un ami qu'il estime assez pour ne pas le tromper et, quand l'ami meurt là-bas, il hérite de sa veuve devenue folle. La raison revient avec et par l'amour. Ce sera un très bon ménage de plus. Rien ne sert de courir... Il faut savoir s'arrêter à point !

La colonelle Von Schnick, par Gabriel Timmory. Je vais sans doute effrayer mes lecteurs et peut-être l'auteur de ce livre (en supposant qu'il me lise) en déclarant que je ne comprends pas la plaisanterie sur l'ennemi. Ma haine (à nulle autre pareille, sans doute) n'admet pas qu'on puisse le tourner en dérision. Si j'osais élever la voix, je prierais les gens de la rue, les gens de lettres et les gens du monde, y compris les gens d'armes, de dire : *les Allemands* au lieu de prononcer : *les Boches*. La plaisanterie la plus cinglante est un agent de liaison ou un agent provocateur, or tous ces agents-là trahissent. Je ne connais pas les Allemands. Je n'ai jamais vécu en Allemagne. J'ignore ce qu'ils y font, mais je sais assez bien ce qu'ils sont venus faire chez nous. Ça me suffit pour ne plus avoir envie de rire, au moins à leur sujet. Je veux croire qu'ils y préparent des engins pour la paix, comme ils préparent des gaz axphyxiants pour la guerre. Leurs femmes me semblent redoutables, parce qu'elles consentent à ne pas manger, plus facilement que les nôtres ne se

passent de leur thé de cinq heures. N'ayant pas l'habitude d'avoir peur, j'ai pris au sérieux la crainte, ce commencement de la sagesse, de voir l'ennemi gagner du terrain sur nous en *organisation de tous genres*. Ils continuent à voler nos pendules et y ajoutent même les candélabres qui *vont avec*, mais ce qui m'exaspère, c'est que nous puissions leur voir démolir aussi la cheminée, *le foyer*, qui supportait toute la garniture. J'ai probablement l'esprit mal fait et le roman comique de Mme Von Schnick est fort bien fait... seulement... pour pouvoir rire à mon aise il faut que je puisse être très sûre de rire le dernier. Et même si j'en était sûre, c'est alors que je n'en aurais plus envie.

L'Ombre de la croix, par Jérôme et Jean Tharaud. Nous sommes transportés ici dans un petit village des Carpathes, parmi de pauvres Juifs encore dans l'enfance de leur religion, et tous préoccupés de *bain rituel*. Si cela ne les rend pas plus propres, cela leur conserve au moins une auréole de poésie qui les montre plus respectables à nos yeux de songeurs. Sévèrement tenus, ces enfants si malins et si bavards sont imprégnés du suc des herbes amères de la sagesse. Ils ont peur du péché et ne discutent pas les volontés paternelles. Toutes ces coutumes, à la fois bien gênantes et bien curieuses, depuis la cérémonie de la circoncision jusqu'à la légende du Yom Kippour où le Sofer Reb Eljé se rompt les veines en sonnant de la trompette sacrée, enveloppent le grand corps des Juifs, corporation, État dans les États, de bandelettes mystérieuses qui en font apparaître la momie à la fois plus pitoyable et plus effroyable. Mais il convient de préférer le pauvre petit Ruben qui meurt sous le fouet de ses mille lanières détachées au juif errant fuyant la rafale et son pays pour aller s'efforcer à de plus libres accents loin de son... moïse.

Un Faible, par Georges Dumont. Ce n'est pas un faible, mais un sot. et cette constatation n'enlève rien à la valeur de l'œuvre fort sérieusement écrite. Ce jeune musicien, tout plein de son sujet, qui remet le manuscrit de sa symphonie à quelqu'un qu'il ne connaît pas sans lui en demander un reçu ou en garder le double, a un peu de folie dans la peau, ou une espèce d'imbécillité (prendre le mot en son sens maladif). Les Anglais qu'il fréquente ne sont justement pas de l'espèce voulue pour son éducation morale, et par-dessus le marché il tombe sur une femme russe bien destinée à l'achever. La femme russe, à part quelques exceptions vraiment toutes spéciales, est un mauvais génie qu'il vaut mieux conjurer par le knout que les caresses. Mais il n'y a pas de Français vraiment digne de ce nom qui ne sache les prendre au moins aujourd'hui. Toute duperie venue par la littérature s'en ira par le même chemin... Et ce roman-ci nous mettra utilement en garde contre ce genre de Sirène. Avis aux amateurs.

Celles qui les attendent, par Frédéric Boutet. Portraits de

femmes françaises, photographies avec ou sans retouche de pauvres créatures simplement précipitées dans la chambre noire de la catastrophe. Elles vivaient dans une obscurité qui les effaçait et maintenant la nuit tragique les illumine brusquement sous les éclairs de ses orages proches ou lointains. Les amoureuses et les douloureuses sont plus grandes de toutes leurs souffrances. Elles ne peuvent passer inaperçues et aux yeux du psychologue qui les étudie et aux yeux du lecteur qui ne les pourra pas oublier.

L'âme d'un canon, par Fred Causse-Maël. Tout peut arriver dans cette guerre, car elle résume à elle seule toutes les horreurs anciennes et tous les perfectionnements de la nouvelle tuerie. L'âme de ce canon est, en somme, le corps d'un brave officier qui s'efforce d'obstruer son mécanisme intérieur afin de le faire éclater pour que l'ennemi ne le tourne plus contre nous.

Mobilisés, par André Toulemon. Humbles des villages ou tout petits rentiers des villes se croyant à l'abri parce que leur situation est modeste, mais qui se haussent tout à coup à la beauté du geste de défense ou d'attaque. Le ton de simplicité, plein de sagesse aussi, de ces tableaux de mœurs en rend la vision reposante.

Marie Champfoin, par François d'Argyl. Il s'agit d'une fille de cultivateur surprise en Suisse par la déclaration de guerre. Devenue sans le savoir la maîtresse d'un espion allemand, elle rentre chez elle et la dureté de son père, sa particulière façon de comprendre son intérêt, la met dans une impasse d'où elle a le bonheur de sortir... avec les honneurs de la guerre. Un peu naïve, peut-être, cette histoire d'une séduction par un chauffeur entreprenant; mais, en amour et en goujaterie allemande, il n'y a rien d'impossible.

Contes et légendes de l'Annam, par Chivas-Baron. Il y est parlé du Seigneur Tigre qui porte sur son dos toutes les âmes de ceux qu'il a mangés et qui va s'alourdissant d'autant plus de victimes que sa faim est plus grande, puisqu'il ne peut plus dévorer les animaux plus lestes que lui. Et il y a des génies et des petites filles pêcheuses de lune, sinon pécheresses.

L'heure des héros, par J. Valcler. Petit bréviaire à l'usage de ceux qui ont un fils, un frère, un fiancé dans la fournaise et qui pleurent essayant de rafraîchir par la piété ou la pitié de leurs souvenirs l'enfer dans lequel on les a plongés, où ils se sont jetés librement, avec la joie farouche du sacrifice :

« Et comme tu sais bien que ta France vaut cher puisqu'elle vaut ta vie, tu l'achètes ! »

Ce sont là de nobles paroles qui engagent à la fois et l'Amour et la Mort.

RACHILDE.

LE MOUVEMENT SCIENTIFIQUE

Les savants belges pendant la guerre. — Les leçons du professeur Massart au Muséum. — A. Brachet : *L'Œuf et les Facteurs de l'ontogénèse*, Encyclopédie scientifique, O. Doin, 6 fr.

Les savants belges ont particulièrement souffert de cette guerre. L'un des plus éprouvés a été le professeur Massart, de Bruxelles. Il a subi dans cette ville la domination allemande ; l'âme rêveuse et pure de ce savant n'a pas compris la mentalité de ses collègues allemands. Il se refusait à croire à de vils sentiments de leur part, et il a fait appel à leur honnêteté d'hommes de science ; mais, les réponses n'étant pas venues, ce fut pour lui une cruelle déception. Finalement, il a pu se rendre en France par la Suisse, et il a été chercher un peu d'apaisement dans le jardin d'Antibes, tant aimé des botanistes, et où il a pu reprendre ses belles recherches de biologie végétale.

Je viens d'entendre une des leçons du cours qu'on lui a demandé de venir faire au Muséum de Paris. En excellent professeur, il a évoqué les souvenirs d'un voyage d'études qu'il a fait il y a quelques années à Java, et il a retracé un tableau saisissant des adaptations des plantes dans les forêts tropicales.

Là, comme ailleurs, l'eau paraît être un facteur de vie fort important. Il pleut souvent sous les tropiques, moins souvent cependant qu'à Paris ; mais lorsqu'il tombe de l'eau, c'est de véritables nappes. Aucun mot dans la langue française ne peut rendre compte de ces cataractes qui descendent des nues. Dans nos pays, une seule de ces averses diluviennes entraînerait pour nos arbres la perte de toutes leur feuilles. Rien de semblable ne se passe à Java. M. Massart pense que les feuilles des arbres se sont adaptées aux conditions climatériques ; avec leurs limbes allongés, incurvés en gouttières et terminés en pointe, elles auraient pris la forme des gargouilles de nos églises, et assureraient d'autant plus facilement l'écoulement de l'eau qui tombe, que, grâce à leurs pétioles longs et souples ou très minces, elles peuvent s'incliner facilement.

Pour la nutrition des plantes, il est nécessaire que l'eau qui véhicule leurs aliments circule avec intensité dans ces organismes. On ne se figure pas les quantités prodigieuses d'eau qui doivent passer par la plante avant que celle-ci y trouve sa ration de sels. Le rejet de vapeur d'eau par les feuilles est un des facteurs essentiels de la circulation de la sève. Or, on pouvait se demander comment la transpiration se faisait dans l'air saturé de vapeur d'eau des forêts tropicales. Souvent la face supérieure des feuilles est veloutée et la face inférieure imprégnée d'un pigment rouge. Cette double disposition permettrait à la plante de capter plus facilement l'énergie des rayons solaires ; ceux-ci viennent se réfléchir de multiples façons sur les as-

périlés de l'épiderme supérieur, et finalement pénètrent beaucoup plus facilement dans les tissus de la feuille que si la surface de la feuille était plane. Les rayons verts en arrivant au contact du pigment rouge sont absorbés, ce qui donne lieu à un dégagement de chaleur par la plante : l'air immédiatement environnant se réchauffe, et cesse alors d'être saturé par la vapeur d'eau, qui ainsi peut être émise par la feuille.

Le professeur Massart aime rechercher les raisons d'être des choses, et récemment à Antibes il s'est demandé comment il se fait que les graines des fruits charnus n'y germent pas, bien qu'ayant à leur disposition de l'eau, de la chaleur et de l'oxygène. Il a reconnu que ce sont les sucs de ces fruits qui inhibent la germination ; car ces sucs contiennent des substances chimiques qui élèvent ce que les physiciens appellent la tension osmotique du liquide ; parmi ces substances inhibitrices sont les sucres de fruits, tel que le glucose. Certains botanistes croyaient que les fruits fabriquaient *inutilement* ces sucres, mais M. Massart est certainement de ceux qui admettent qu'il n'y a rien d'inutile dans la nature.

M. Massart a été l'élève d'Errera, botaniste, philosophe et poète. Or, Errera, dont j'ai analysé ici les *Œuvres*, était finaliste. Et c'est peut-être pour cela que M. Massart ne s'attache pas assez, du moins à mon avis, à la recherche des causes des phénomènes qu'il observe.

§

L'Université de Bruxelles, avant la guerre, comptait parmi ses professeurs trois des plus éminents biologistes contemporains : le botaniste Massart, le zoologiste Lameere, et l'anatomiste et embryogéniste Brachet ; depuis la guerre, les auditeurs parisiens ont pu apprécier, au Muséum, au Collège de France et à l'Ecole de Médecine, le talent de ces professeurs fait de simplicité, d'élévation et de clarté, et leur esprit hautement philosophique.

M. Brachet vient de publier ses conférences du Collège de France sur **l'Œuf et les facteurs de l'ontogénèse**. Dans ce livre il expose un des chapitres les plus importants de l'embryologie ; il le fait d'une façon fort originale, et c'est en biologiste qu'il examine une des énigmes les plus troublantes de la vie : comment un être, souvent de structure très complexe, arrive-t-il à s'édifier à partir d'une cellule unique? Pendant trop longtemps, les morphologistes n'ont vu dans l'embryologie qu'un précieux moyen d'analyse anatomique : on comprend plus facilement l'architecture d'un organe complexe quand on a assisté à sa construction progressive. M. Brachet, lui, assigne à l'embryologie un but plus élevé : elle doit rechercher les *causes* immédiates du développement et des aspects sous lesquels il se manifeste. Or, trop souvent, les morphologistes purs ont cru tout expliquer en invoquant de simples *raisons historiques*.

Ils étaient engagés dans une voie tout à fait stérile. M. Brachet a raison : « Le développement d'un organisme aux dépens d'un œuf est avant tout un phénomène actuel, dont les causes vraies, actuelles elles aussi, sont passibles des méthodes qu'emploient les sciences exactes. » M. Brachet est ainsi conduit à faire dans son livre, comme dans ses recherches de laboratoire, de *l'embryologie causale*, d'un intérêt beaucoup plus grand que l'embryologie descriptive.

Parmi les phénomènes dont M. Brachet recherche la causalité est la *reproduction asexuée*, par division ou bourgeonnement. Celle-ci apparaît quand les conditions offertes par le milieu sont, ou bien très favorables à la vie de l'être considéré, ou bien tout à fait défavorables. « Des causes diamétralement opposées aboutiraient à des résultats identiques dans leur essence ». J'ai montré, à diverses reprises, que c'est là un fait biologique absolument général. A ce sujet, M. Brachet expose les idées de l'américain Child, qui part d'une opinion fort contestable, celle de l'étroite association des parties constituantes d'un organisme en un tout harmonieux. C'est un bien gros problème, celui des *corrélations fonctionnelles*, et je doute qu'on puisse entrevoir sa solution tant qu'on ne l'envisagera pas du point de vue de la chimie. La discussion sur l'*isolement physiologique* n'en reste pas moins fort intéressante.

Après avoir décrit, avec sa science et sa clarté habituelles, la formation des spermatozoïdes et celle des ovules, la maturation des œufs, et les aspects morphologiques de la fécondation, M. Brachet traite une question qui l'intéresse particulièrement : celle de la *monospermie* et de la *polyspermie*. On sait que le plus souvent un seul spermatozoïde pénètre dans l'ovule et produit son activation. M. Brachet, dans des expériences devenues classiques, a réussi à faire entrer jusqu'à 5 spermatozoïdes dans un seul œuf de grenouille (œuf polyspermique) ; il a reconnu que chaque tête spermatique organise autour d'elle le protoplasme de l'œuf en un territoire de structure déterminée, et qui se montre impénétrable à d'autres spermatozoïdes. Il y a une sorte de « prise de possession » du cytoplasme femelle par le noyau mâle. En général, la masse de l'œuf étant petite, le spermatozoïde prend presque immédiatement possession de la totalité de l'œuf. Mais le froid, en diminuant sa rapidité d'action, permet à d'autres spermatozoïdes de venir lui disputer cette possession. D'autre part, dans le cas d'œufs très volumineux, comme ceux des Poissons Sélaciens, il y a souvent polyspermie.

Dans la *parthénogénèse* au contraire, l'œuf se développe sans qu'aucun spermatozoïde n'y pénètre. M. Brachet consacre plusieurs chapitres à cette importante question, discutant les théories de Loeb, de Delage et de Bataillon. Il y a lieu de rapprocher de la parthénogénèse la *fécondation partielle*, dans laquelle le spermatozoïde

n'accomplit qu'une partie de ce qu'il fait normalement. Loeb a bien montré que le spermatozoïde apporte dans l'œuf deux sortes de substances chimiques ; les unes activent l'œuf et déclanchent le développement ; les autres conditionnent les caractères héréditaires mâles ; ces dernières seraient surtout localisées dans la chromatine du noyau. Or, il peut arriver qu'une fois que le spermatozoïde a déclanché le développement, sa chromatine se trouve expulsée de l'œuf. Voici à cet égard quelques exemples assez curieux. On peut féconder un œuf d'oursin avec du sperme d'un ver annelé ; mais une fois que les deux noyaux mâle et femelle se sont fusionnés, normalement en apparence, la chromatine mâle ne tarde pas à être expulsée. Dans d'autres cas, cette expulsion se fait progressivement, en plusieurs fois, pendant les divisions successives de l'œuf. Un cas plus curieux encore est celui de la fécondation d'un œuf d'oursin par le sperme d'une autre espèce d'oursin : le développement a lieu normalement jusqu'à la constitution d'une larve *blastula*; alors, subitement la larve subit une crise, et les noyaux de toutes ses cellules se mettent à expulser la chromatine mâle. Dans tous les cas de croisement entre espèces différentes, se manifeste une incompatibilité entre les substances mâle et femelle, et finalement l'œuf ou la larve qui en dérive finit par expulser la substance mâle, comme une substance indésirable, et ceci entraîne la perte des caractères héréditaires paternels.

Le livre de M. Brachet deviendra classique ; il est rempli de faits intéressants et soulève une foule de questions, que les savants de demain résoudront, s'ils s'adressent à la chimie. Ce livre est destiné à compléter le beau livre de J. Loeb sur la *Fécondation chimique*, édité par le *Mercure de France*, et mon seul regret est que M. Brachet ait oublié de le mentionner dans sa bibliographie.

GEORGES BOHN.

ÉSOTÉRISME ET SCIENCES PSYCHIQUES

Maurice Maeterlinck : *L'Hôte inconnu*, Fasquelle, 3.50. — Comte L. de Larmandie : *La Guerre et les Forces astrales*, Hector et Henri Durville, 3. — L'Abbé Alta : *Dieu et la Guerre*, Id. 0.60.

L'Hôte inconnu, de l'éminent écrivain M. Maurice Maeterlinck, c'est ce que d'autres appellent l'inconscient, le subconscient ou le subliminal; celui qui s'exprime « au nom des morts dans les tables tournantes, l'écriture et la parole automatiques » et qui lit « à même notre âme les secrets oubliés du passé, les sentiments qui n'ont pas encore de forme, les intentions qui ne sont pas encore nées ». Mais il n'est pas tout à fait convaincu de l'existence de « ce personnage tragique et falot, évasif et inévitable », qu'il a voulu

peindre et « dépouiller de quelques-unes de ses ombres ». Cependant « dans les parages » où il suppose « qu'il règne, tout se passe comme s'il existait ». Telle est la thèse que défend vaillamment et habilement M. Maeterlinck.

Il cite et analyse, pour la prouver, de nombreux faits tels que les phantasmes qui accompagnent ou suivent de près certains décès et même ceux qui apparaissent longtemps après, les phénomènes dits psychométriques et les troublantes et curieuses expériences dont les chevaux d'Elberfeld ont été les étonnants instruments. Ces chevaux additionnent, multiplient et extraient des racines, même à la quatrième puissance, de nombres élevés, tout comme Inaudi. Ils identifient aussi « les odeurs, les couleurs, les formes, les objets et même les représentations de ces objets ».

A propos de l'extraction de racines par ces chevaux savants, l'auteur émet une hypothèse sur les mathématiques qui me paraît assez hasardée.

Il nous assure qu'il est

à peu près certain que la mathématique est située hors de l'intelligence. Elle est ensemble mécanique et abstraite, plus spirituelle que matérielle et plus matérielle que spirituelle, visible par ses ombres seules et pourtant la plus inébranlable des réalités qui gouvernent les mondes. Elle s'affirme en somme une puissance très étrangère et comme la souveraine d'un autre élément que celui qui nourrit notre cerveau. Elle nous subjugue et nous écrase de très haut ou de très bas, en tout cas de très loin, sans nous dire pourquoi, secrète, indifférente, impérieuse, implacable. On dirait que les chiffres mettent ceux qui les manient dans un état particulier. Ils entourent leurs victimes d'un cercle fatidique. Celles-ci ne s'appartiennent plus, elles aliènent toute liberté, elles sont littéralement « possédées » par les puissances qu'elles évoquent. Elles sont entraînées, elles ne savent jusqu'où, dans un infini qui n'a plus ni formes, ni bornes, soumis à des lois qui n'ont plus rien d'humain, où chacun de ces petits signes vivaces et tyranniques, qui s'agitent et dansent par milliers sous la plume, représente des vérités sans nom, mais éternelles, invincibles, inévitables. Nous croyons les diriger et ils nous asservissent. Nous nous époumonons à les suivre dans leurs espaces inhabitables. En y touchant, nous déchaînons une force que nous ne pouvons plus contenir. Ils font de nous tout ce qu'ils veulent, et toujours finissent par nous précipiter, aveuglés et transis, dans de l'illimité sans images ou contre une barrière de glace où se brisent toutes nos pensées, toutes nos volontés. [pp. 249-250.]

M. Maurice Maeterlinck s'exprime plutôt en poète qu'en logicien et surtout qu'en mathématicien. Je doute fort que les mathématiciens souscrivent à son étrange théorie.

Au sujet de la psychométrie, l'auteur fait justement observer que ce mot est « mal choisi et mal composé » et il cite, à ce propos, la définition excellente qu'en donne le Dr Maxwell :

La faculté qu'ont certaines personnes de se mettre en relation soit spontanément, soit le plus souvent par l'intermédiaire d'un objet, avec des choses et des gens inconnus et souvent fort éloignés d'elles.

J'avais déjà fait cette remarque, il y a plusieurs années, dans une de mes chroniques. J'ajoute qu'il serait sans doute préférable d'employer l'un des deux mots suivants : *psychovoyance* ou *ultravoyance*, parce que le psychomètre est surtout un voyant et qu'il voit hors du plan physique proprement dit.

Pour ce qui est des phénomènes prémonitoires, il convient de faire observer qu'il n'est pas possible de connaître exactement et intégralement l'avenir, car chaque moment de la durée apporte *quelque chose de nouveau*. Aucun être et aucun phénomène ne se reproduit on ne se répète jamais d'une façon *identique*. Il y a toujours des qualités qui varient plus ou moins, tantôt dans un sens, tantôt dans un autre. Il y a même des choses et des êtres nouveaux qui apparaissent dans la suite des temps. D'ailleurs, si l'homme peut *inventer*, c'est parce qu'il est possible de faire du *nouveau*, c'est-à-dire créer des objets et produire des arrangements, des combinaisons et des ensembles qui n'ont pas encore existé. Ainsi l'avenir n'est pas contenu tout entier dans le passé.

M. Maeterlinck rappelle les définitions données sur l'espace et le temps par les philosophes officiels, notamment par Kant. Je n'en admets aucune. J'estime que l'espace est une qualité de l'être et qu'il est *proportionnel* à sa *détermination*, autrement dit, à sa *force d'expansion*. Quant au temps, il est une des conséquences de l'*identité* de l'être, ou, en d'autres termes, de la *permanence de sa détermination*. La durée d'un être est donc *proportionnelle* à cette permanence.

Malgré les quelques réserves que j'ai faites, je tiens à dire que l'ouvrage de M. Maeterlinck m'a beaucoup plu, soit par l'exposition fort bien faite des phénomènes qu'il cite comme exemples, soit aussi par l'interprétation généralement bonne qu'il en donne, soit enfin par la beauté de sa langue.

Le comte de Larmandie, dans **la Guerre et les Forces astrales**, traite de l'action de la volonté, supérieurement développée et dirigée, suivant les enseignements de l'esotérisme et en fait ressortir les effets puissants sur les événements et les guerres, notamment sur la guerre présente. Il l'associe au patriotisme, à la religion et à toutes les autres forces morales, qu'il qualifie de « magiques et astrales ». Puis, dans la seconde partie de sa brochure, il chante à la manière de Tyrtée les hauts faits de nos héros, dit la gloire de Reims et de Verdun et vitupère contre les folliculaires blasphémateurs.

Les pages qui composent la brochure : **Dieu et la Guerre**,

sont extraites d'un volume non encore paru et qui aura pour titre : *le Christianisme spirituel.* L'auteur, l'abbé Alta, y émet de très belles idées sur la guerre, qui peuvent être approuvées par tout bon Français. Il y attaque aussi ceux qui interprètent les *Evangiles* autrement que lui. Mais les *Evangiles* renferment tant de contradictions — ce qui serait facile à démontrer — que chacun peut y trouver des arguments favorables à sa thèse ou à son opinion. D'où il résulte qu'ils peuvent se croire aussi bons chrétiens que l'abbé Alta.

JACQUES BRIEU.

LES REVUES

Les Solstices : revue nouvelle ; son but; un conte d'Oscar Wilde. — *Sic :* poème de M. L. Margoton. — *La Revue :* altruisme d'une fillette de 8 ans. — *Le Correspondant :* M. Sadi-Carnot, l'Internationale en 1870, l'union sacrée aujourd'hui, et l'Internationale financière. — *La Vie :* mort de Jean-Primice Catulle-Mendès. — *le Feu :* la mort de Lucien Rolmer. — Naissances : *Le Scarabée* ; *les Semailles* ; *Les Chants de l'Aube.* — Memento.

Le printemps est propice à l'éclosion des revues. MM. Louis de Gonzague-Frick, Ch.-Guy Rosey et Willy Goudeket viennent de fonder **Les Solstices** (1er juin), revue mensuelle publiée à Paris, 94, rue Saint-Lazare.

Ils expliquent ainsi leur projet :

En créant, à l'heure présente, une revue d'essence et d'esprit purement littéraires, nous avons pensé répondre au désir général des lettrés ; il est de fait que le lecteur, à l'avant comme à l'arrière, tâche à reposer son esprit sur des motifs de poésie et d'art.

Sans doute, pouvait-on s'attendre à une résurrection des revues qui avaient conquis une place si grande dans le mouvement intellectuel; or, pour des raisons diverses, ces nobles périodiques ne voient point le jour en ce moment, et, il nous a paru opportun de fonder « les Solstices »,afin de grouper les meilleurs éléments épars de la jeune littérature.

Dans une « Incantation Liminaire », aussi précieuse que la promet ce titre où nous retrouvons un écho des modes littéraires d'il y a environ 25 ans, M. Ch.-Guy Rosey précise le but des *Solstices :*

Les lyres de nos poëtes, voilées du linceul de l'affre unanime, trouveront-elles l'expansion suffisante pour déplacer quelques ondes harmonieuses ? Est-ce là ce concert qui doit *charmer* des âmes — pauvres nefs « sans mâts, sans mâts », semées sur ce Pont-Euxin de haine universelle ?

Seul le Styx ignore le chant des Sirènes !

Voici cette preuve :

Aimez la France qui sent et pense et crée ! Tel dédoublement est une déification ! Et, que Sa langue, la plus divine incarnation occidentale du Verbe, plane, soleil incandescent, impérissable, sur ces contrées, sur ces races, dont le parler est redevenu bégayement et honte : car ils ont éliminé l'Esprit !

Mais nous, osons : *albo lapillo notare diem !*

Le lecteur, dûment averti, trouve des vers savants de MM. John-Antoine Nau, Jean Royère, Ch. Cousin, Ch.-Guy Rosey, Maurice Goudeket; des critiques : sur *La jeune Parque*, de M. Valéry, ce rare, ce profond, intelligent et harmonieux poète, l'un des très au-authentiques fils spirituels de Mallarmé ; sur M. Pierre Mac-Orlan, de qui le dernier livre : *Les Poissons morts* est un des plus beaux que la guerre ait inspirés à de vrais soldats; sur « le colorisme musical », enfin.

Le joyau de ce premier fascicule des *Solstices*, le voici. C'est un conte d'Oscar Wilde recueilli par M. Latourrette, vers 1898, au bar Calisaya, aujourd'hui une salle de cinéma, boulevard des Italiens. Le poète anglais et M. Latourrette étaient tous deux « très ivres ». Heureuse ivresse, puisque nous pouvons lire cette histoire parfaite en son esprit et sa lettre :

— Un savant célèbre et vanté avait découvert le mouvement spontané. C'était une extraordinaire invention. Pour la publier il appela à une séance solennelle les Académiciens de son pays, le parlement et le roi.

Voici quelle était l'expérience annoncée : sur un plan droit, une grande boule, sans motricité aucune, se mettrait en mouvement et roulerait.

Au matin du jour de la séance, le savant fut très perplexe. Si cependant il s'était trompé dans ses calculs ? Abolis sa célébrité et ses travaux anciens si laborieux !

Un gamin passait sur la place où le savant méditait. Le savant appela le gamin et lui dit :

— Tu aimes bien, n'est-ce pas ? les billes et les toupies et les berlingots ? Tu aimes tout cela, et aussi d'autres jouets et d'autres bonbons. Pour les gagner, tu iras un peu avant trois heures au parc de la ville. Tu y verras une grosse boule. Elle est creuse. Tu te mettras dans cette boule, en passant par un trou qui est en haut, et tu y resteras immobile jusqu'au moment où je viendrai avec d'autres hommes. Alors je dirai tout bas, mais distinctement pour toi : « Roule, boule. » Et tu t'agiteras pour faire rouler la boule. Est-ce entendu ?

— Oui, maître.

A l'heure fixée, les Académiciens, le Parlement et le roi furent présents pour l'expérience — car la nation de l'inventeur partagerait le prestige de celui-ci.

Et la boule roula.

On applaudit. On cria au miracle.

Pourtant, le savant pleurait. Et dans un sanglot, il confessa :

— Pardonnez-moi ! Mais ma conscience scientifique est plus forte que ma vanité de savant. Je vous ai égarés. En vérité, je ne sais pas si j'ai découvert le mouvement spontané... Oui, la boule a roulé, mais il y avait dedans un enfant.

Ce fut un concert d'imprécations, de huées, d'injures.

— Tu as ridiculisé, imposteur, la science de ton pays, cria le roi en fureur. Tu passeras en prison la fin de tes jours.

— Gardes, emmenez cet homme.

Or, comme le savant, très triste, était entraîné vers la geôle, parmi des sarcasmes, le cortège passa dans une rue. Et un enfant se détacha d'une partie de marelle avec des camarades, et il courut vers le savant et il lui dit :

— Maître, c'est moi, vous savez bien, le petit garçon de ce matin. Excusez-moi, maître. Mais j'ai été retenu par mes petits amis à une partie de marelle très amusante... Et je ne suis pas allé au parc et je ne me suis pas mis dans la boule. Ne m'en soyez pas sévère... Si vous saviez, maître, comme cette partie de marelle est amusante... J'espère bien que tout de même vous me donnerez les billes et les toupies et les berlingots.

Alors, le savant sourit ineffablement. Il tapota la joue de l'enfant et lui donna un beau sou d'or pour ses jouets et ses bonbons. Et sans un mot, très sincère, il marcha vers la prison.

§

Sic consacre son fascicule de mai aux « Ballets russes, cubistes et futuristes ». Nous y lisons ce poème de M. Lucien Margoton :

ENTERREMENT

La Sirène a des sons de pieuvre.
Sinistres enchevêtrements
Tramways
Charrettes
Taxi-Autos
« Intran, Liberté, Presse »
Trait charbonneux dans un déploiement...
Sous les perles et les fleurs
le mort vacille.

§

M. Emile Hinzelin consacre un article ému et très émouvant à M. Edouard Petit qui vient de mourir et fut, dans l'Université, un apôtre de l'enseignement des adultes et de la mutualité scolaire (**La Revue**, 1-15 juin). Nous extrayons de ce bel hommage à un grand homme de bien, cette anecdote qu'il a narrée lui-même à M. Hinzelin :

— Les élèves d'une école de Marseille avaient décidé d'apporter un sou par semaine pour leurs camarades mutualistes des départements martyrs. Une petite fille de huit ans, appartenant à une de ces familles effroyablement déshéritées comme on n'en rencontre que dans les grandes villes, ne put pas, pendant les premières semaines, apporter son sou. Un matin, d'un air triomphal mais réservé, elle versa quarante centimes. « — Ah ! lui dit l'institutrice, comment vous êtes-vous procuré cette grosse somme ? — C'est moi qui l'ai gagnée. — Comment ? — J'ai ramassé dans la rue les croûtes de pain dont personne ne voulait. — Mais, si personne n'en voulait... — Mademoiselle, je les lavais à fond ; puis, le jeudi et le dimanche, j'allais les vendre à un fermier de l'Estaque qui me les achetait pour ses poules. » Au bout de quelques mois, cette petite fille pouvait suivre par la pensée la belle somme de 3 fr. 60 qui, gagnée et versée par elle, allait vers ses camarades de Lorraine, de Champagne, de Picardie ou des Flandres.

§

M. Sadi-Carnot date « aux armées, 1917 » un article dont la documentation nombreuse permet de supposer que l'auteur a l'incroyable fortune d'avoir pu transporter une bibliothèque d'historien dans la tranchée. **Le Correspondant** (25 mai) donne la première place à cette étude qui a pour titre : « L'Internationale et la guerre de 1870 ». Selon l'auteur, l'Internationale n'était sous l'Empire qu'un agent de dissolution contre la France, aux mains de Bismarck. Il désigne Karl Marx de ces titres : « l'espion allemand, le bon serviteur du roi de Prusse ». Il écrit, plus loin :

Après avoir joui de son triomphe, en 1872, l'ingénieux Karl Marx, satisfait et sans nul doute récompensé de son œuvre, disparaît emportant en Amérique tous les papiers, toutes les archives de la première association ouvrière internationale. Par contre, il laisse chez nous, outre ses filles mariées à des disciples français, un noyau d'agitation suffisant pour y entretenir cet article d'exportation allemande : la lutte des classes, — et bien dressé, par l'humiliation de Sedan, à accepter le mot d'ordre de la Sozialdemokratie.

Voilà comme, à droite, on écrit l'histoire ! comme on observe l' « Union sacrée » ! Il est évident que si le travailleur n'a obtenu, sous la République, l'amélioration de son sort qu'en usant du droit de grève, c'est pour servir la Prusse ! Et M. Sadi-Carnot déclare, pourtant, que « la victoire a besoin de l'union sacrée ».

Voici la conclusion de ce *factum* :

On est confondu de la facilité avec laquelle, après Karl Marx, les pires ennemis de notre pays, Liebknecht, puis Bebel, reprendront le rôle de dompteurs du prolétariat français. Les horreurs de la guerre étant oubliées, on entendra de nouveau les mensonges de la kultur, qui charmeront à son tour la génération nouvelle. Nous reverrons les mêmes diversions, les mêmes grèves, les mêmes émeutes organisées par l'ennemi, sur notre sol français, à tous les moments critiques, lors du mouvement boulangiste, lors de l'incident Schnæbelé, lors de l'affaire d'Agadir..., et c'est un député français, Jaurès, qui, jusque sous la menace d'une nouvelle guerre, saluera Bebel du titre de *Führer*, et des *Hoch!* dus à un bon patriote allemand. (*L'Humanité*, 23 février 1910.) Que de tristesses pour l'honneur national, mis entre les mains des politiciens élus !

Mais voilà qu'en face du péril décisif, la Nation s'est ressaisie. Le dernier mensonge de la Sozialdemokratie, — celui de juillet 1914, — prolongé jusqu'au lendemain du guet-apens sur la Belgique, a frappé d'un coup de foudre nos socialistes, — j'entends parler ici des hommes honnêtes qui attachent à ce titre un idéal et non de ceux qui en font un moyen de parvenir. Aucune illusion ne peut survivre à une trahison aussi éclatante, aussi grossière, aussi injurieuse. L'Internationale en est donc morte, et il faut que ce soit là, pour l'honneur du nom français, chose avérée, chose entendue. Mais, avant de tomber, le monstre avait répandu son venin. Ne restera-t-il pas toujours, même après l'admirable communion nationale

qu'aura créée la grande guerre, de pauvres cervelles, faciles à enrôler sous la bannière pourrie du pacifisme et de la lutte des classes et prêtes à adopter pour seconde patrie Kienthal ou Stockholm ? A nous autres, la France armée, de barrer la route à de nouveaux Karl Marx. Les socialistes du Kaiser, ayant manqué leur coup, — le coup décisif, — tenteront de le recommencer. Pour délivrer d'eux à jamais notre pays, il n'est qu'un moyen sûr : la victoire complète et absolue avec la volonté de détruire le danger dans sa vraie source : l'impérialisme allemand. Nous sommes dans la bonne voie.

Vous avez bien lu? Ecrire, à propos de Jean Jaurès : « Que de tristesses pour l'honneur national mis entre les mains *des politiciens élus* ! » et qu'une telle expression de dédain pour le suffrage universel soit le fait du fils d'un député mort Président de la République, assassiné odieusement comme l'a été Jaurès, — c'est déconcertant et très triste. Où est cette « admirable communion nationale qu'aura créée la grande guerre », M. Sadi-Carnot, si vous n'appelez « hommes honnêtes », parmi les socialistes, que ceux dont les idées penchent vers les vôtres?

« Nous autres, la France armée », écrit M. Sadi-Carnot, après avoir constaté la mort de l'Internationale. La défection du socialisme majoritaire allemand, quant aux principes de droit et de liberté, est flagrante. Cette trahison aura pour contre-coup fatal la constitution d'une Internationale vivante et vivace, en dehors des félons, — une Internationale des Alliés d'abord, de ceux qui sont aux armées. Faisant la guerre, ils feront la paix, à leur heure : une paix que leurs fils, leurs petits-fils après eux, sauront maintenir, contre l'Internationale des financiers.

§

Mme Rachilde termine sa chronique de **La Vie** (juin) : « Bâtons de Maréchal », par ces lignes qu'elle signe au nom de tous les écrivains du pays :

— Voici dans sa brève et sinistre éloquence la carte, bordée de noir, qui vient d'être posée sur toutes nos tables de rédaction, et devant laquelle tous les fronts n'ont qu'à se prosterner :

Madame Jane Catalle-Mendès
a la douleur de vous annoncer la mort
de son fils,
Jean-Primice Catulle-Mendès,
tombé pour la France
à vingt ans.

La *Vie* joint ses condoléances à celles de... la France.

§

Le Feu (1er mai) reproduit, d'après M. Camille Mauclair qui la publia dans *le Bulletin des Ecrivains*, la lettre d'un sergent,

aujourd'hui prisonnier en Allemagne, qui a vu mourir Lucien Rolmer. Voici cette lettre :

Lucien Rolmer a été tué devant Verdun, le 28 février, à cinq heures et demie du soir, à mon côté, lors des terribles assauts que nous avons dû supporter. Jusqu'à la dernière minute, il était resté auprès de moi. Il s'est défendu avec une vaillance et une bravoure extraordinaires, et soyez certaine, Madame, que vous pouvez en être très fière dans votre douleur. Je l'estimais beaucoup, c'était un excellent et brave homme, nous marchions toujours ensemble, nous aidant mutuellement. J'aurais bien voulu l'enterrer moi-même et prendre tous ses papiers : malheureusement, j'ai été fait prisonnier et j'ai dû le laisser là, au fond de la tranchée que nous occupions.

A ce témoignage, M. F. Jean-Desthieux, dans un bel et pieux article à la mémoire du poète des *Chants Perdus,* ajoute l'hommage d'un poète, combattant auprès de Rolmer, qui écrivait à M. Francis de Miomandre :

Dans un corps à corps, il se battit comme un lion, se manifestant comme le plus courageux de toute sa compagnie... Il eût été invicible... quand froidement, lâchement, un officier prussien s'approcha de lui et, appliquant le revolver à son oreille, tira. La cervelle jaillit, mêlée aux éclats du crâne. Fin sinistre et sublime.

Lucien Rolmer s'est battu, comme il composait ses poèmes, dans la fougue ardente et admirable d'un lyrisme irrésistible.

M. F. Jean-Desthieux écrit, très noblement :

Le destin qui juge en dernier ressort réservera, je suis sûr, l'une des premières places à Lucien Rolmer. Car nul plus que lui ne fut jamais poète au sens le plus élevé du nom, et nul ne l'oubliera, de ceux qui, un jour, auront entendu ses chants. Il désirait trop la gloire pour ne pas l'atteindre. Il l'aura, et nous lui en devons tous la part que nous pourrons lui faire, au moins dans le cimetière de nos mémoires, puisqu'elle fut son vœu suprême.

Hélas ! peu de temps avant de monter aux tranchées, Rolmer terminait par ce vœu une lettre qu'il nous adressait :

« Dieu protège la France comme il me protège ! »

§

Naissances :

Le Scarabée (mars). Doit paraître 6 fois l'an. Adresse : 11, rue de Maubeuge, Paris. Directeurs : MM. Etienne Marie et Jean Cassou. Le 1er fascicule disait : « Revue littéraire, artistique et théâtrale. » Le second dit : « cahier de lettres et d'art ». C'est un groupement très intéressant de jeunes écrivains qui tiennent Balzac en honneur.

Les Semailles (avril). « Revue mensuelle d'action syndicale, pédagogique, artistique ». Adresse : 8, rue Gossec, pour la rédac-

tion ; 6, rue Gay-Lussac, pour l'administration. C'est l'ancien « bulletin syndical » des Instituteurs et Institutrices publics de la Seine. Il étend ses buts :

Nous prendrons part à la bataille des idées et nous demanderons à l'Art de vivifier et d'ennoblir notre action, car l'idée de Justice conduit nécessairement à l'idée de Beauté.

De tous côtés, on entend parler d'œuvres de *régénération*. Tout le monde veut régénérer : les fossiles comme M. Bazin, les impuissants comme M. Barrès, les avortons comme M. Hervé, les fossoyeurs comme M. Maurras. Barrons la route à ces artisans décrépits. Laissons-les en appeler à un avenir étriqué où les réconciliations, où les oscillations hypocrites doivent sceller les vieilles injustices.

Ici, nous sèmerons l'effort pour récolter la joie et la pleine liberté.

A l'œuvre ! Chaque syndiqué est un semeur. Les sillons sont creusés. Jetons le grain à poignées, le grain qui doit, suivant Georges Pioch,

composer avec tout l'or du blé futur
Les moissons d'un esprit dont l'Amour sera maître.

La première œuvre que publie la revue est un courageux article de M. Romain Rolland : « La route qui monte en lacets. »

Les Chants de l'Aube (avril), « revue belge d'art et de littérature », « cahiers d'exil ». Publication mensuelle. Adresse : Londres, W. I. Gerrard Place. MM. Ch. Conrardy et F. A. Martineau, directeurs.

Ont collaboré : MM. Marcel Wyseur, Maurice Gaucher, F. Hellens, Marcel Paquot, J. Flaurent, Marcel Vanderauwera, Ch. de Belo.

§

MEMENTO. — *La Revue de Paris* (1er juin) : Giosué Borsi : Lettres d'un officier italien. — La suite des « Cahiers d'un artiste », de M. J. E. Blanche. — Un poème de M. Frondaie : « La Liberté ». De M. Marc Henry : « Réflexions sur l'Art de la mise en Scène ».

La Grande Revue (mai) : 1er acte de « La danse des fous », une extraordinaire comédie de M. Léo Birinski, jouée par M. Lugné-Poe peu avant la guerre. — Suite de : « Un tour à l'œil sur le front, » par M. Bernard Shaw. — « Petits poèmes du front », d'un exquis poète, M. Raoul Monmarson. — « Fantômes d'hier et d'aujourd'hui, haï-kaï » de M. Julien Vocance, un des plus originaux poètes qui soient aujourd'hui, l'un des plus réellement maîtres de la langue et du rythme, un authentique ciseleur et qui pense, voit, est sensible, mérite déjà la gloire d'un maître et la conquerra, parce qu'il est sincère.

La Revue des Deux Mondes (1er juin) : M. Emile Boutroux : « L'Allemagne et la Guerre ». — « La lettre du Cavalier », par M. Rudyard Kipling. — Mme M. Tinayre : « Un été à Salonique ». — « L'actualité de Victor Hugo », par M. Léon Cury.

Le Correspondant (25 mai) : M. G. Hersent : « La réforme de l'éducation nationale ». — M. Marcel Dupont : « Impressions d'un officier de légère » (nouvelle série).

Nord-Sud (15 mai) : MM. Apollinaire, A. Breton, Jack Mercereau, P. Dermée, M. Jacob, Roch Grey, V. Huidobro, Léonard Pieux et Pierre Reverdy ont collaboré. Ces auteurs se ressemblent entre eux comme les épis d'une gerbe. Une note annonce : « Des œuvres éclairent dès maintenant certaines de nos formules qui deviendront transparentes au bout de quelque temps. »

Vivre (mai) : « Printemps de Guerre », par M. A. Delemer. — « Les inquiets » et « L'île était au loin... » par M. Marcel Millet. — « Le joug », par Mme H. Sauret-Arnyvelde.

Les Cahiers idéalistes français (juin) : M. René Ghil : « Message ouvert à sir Rabindranath Tagore. — M. Génold : « La liberté. Quelques pailles et quelques poutres ». — M. R. Arcos : « A une victime ». — « La France s'est-elle préparée à la Guerre ? » réponses de MM. Charles Gide et A. Ferdinand Herold où la preuve est faite que l'Etat-Major général est seul responsable de la non-préparation dont la presse réactionnaire et cléricale accuse le parlement. L'article de M. Herold est emprunté à une brochure publiée par la « Ligue des Droits de l'Homme ». — M. E. Masson : « Le peintre breton F. L. Lemordant ».

CHARLES-HENRY HIRSCH.

ART

La Guerre et les Humoristes (Galerie le Boëtie). — Exposition *Migot* (Georges Petit). — Rétrospective *Sisley* (Georges Petit). — Exposition, *F. Armington, C.-M. Gihon, E. Scott* (Georges Petit).

Une conférence de Willette sur le *Dessin pendant la guerre*, c'est en réalité une préface au catalogue d'une exposition d'humoristes pendant la guerre, d'autant que ces expositions se dénomment maintenant et à juste titre : **la guerre et les humoristes**, Willette, qui est un beau peintre et un prestigieux dessinateur, a souvent aimé écrire. Il l'a fait avec grâce en se servant d'une jolie calligraphie qu'il prête à Pierrot, préférant l'écriture cursive au caractère imprimé pour noter d'amusants aphorismes et des postulats très personnels. Il parle avec une jolie verve familière qui met des fleurettes aux vérités qu'il sait dire sur son art. Sa conférence sur le *Dessin pendant la guerre* porte d'ailleurs à sa couverture la reproduction de deux très belles plaquettes où Bellone poursuit l'ennemi, ou bien s'arrête à essuyer son sabre. Quand il nous parle des plus jolies lignes, des courbes harmonieuses, des cercles qui ressemblent à l'auréole, il le fait en très bons termes, et personne n'est mieux qualifié. Historien et critique, il est moins préparé. Ralliera-t-il les philosophes à cette idée qu'Hegel est le père du positivisme ? Croit-il de bonne polémique ou de souriante fantaisie d'attribuer à l'Allemagne la pensée d'Auguste Comte ? N'est-ce point une erreur aussi forte, à peu près, que de voir dans le Cubisme, appelé pour la circonstance Kubisme, une im-

portation allemande : n'y a-t-il point là un simple effet de confusion avec les affiches d'un produit culinaire célèbre ? Si le Cubisme vient de Picasso, on pourrait plus justement le dire espagnol : s'il vient de Gleizes et de Metzinger, le voici bien localisé français et Kupka n'y peut ajouter que du slavisme. Ne pas aimer le cubisme est loisible ; lui attribuer un caractère germanique est une erreur. L'Allemagne n'a rien inventé de notre temps en matière d'art plastique. Ses bons peintres sont issus de l'impressionnisme français et s'en inspirent avec une telle fidélité qu'on ne peut rien trouver de germanique en leur talent ; ce qui ne découle pas de nous leur vient du Hollandais Israëls. Leur art décoratif procède de celui des Anglais et du nôtre, adaptés simplement à leurs convenances et à l'idée expérimentale que les Allemands se font du goût américain. Les Allemands n'ont eu depuis cinquante ans d'artistes bien spécifiquement allemands que leurs caricaturistes, leurs humoristes du crayon. Qu'y faire ? les dessins existent. Willette est d'ailleurs parfaitement libre de ne trouver aucun intérêt à Oberlander, à Th. H. Heine, à Bruno Paul, etc., mais il ne peut les ignorer ; il ne peut davantage croire qu'ils nous ont envahis, car la nature de leur ironie qui a trouvé ses meilleurs accents dans la critique du militarisme allemand n'a jamais été très goûtée de notre public, mais cela n'a aucun rapport avec le Cubisme, tentative bonne ou mauvaise, mais née à Paris, ni avec le Futurisme, tentative bonne ou mauvaise, mais née en Italie. Ce n'est point parce que les Allemands ont d'odieux procédés de guerre qu'on peut avoir des procédés de polémique aussi violents qu'une accusation de germanophilie envers des artistes qu'on peut blâmer, dont on peut être agacé, si l'on y est conduit par son esthétique et son tempérament, mais dont on ne peut dire qu'ils ont imité les Allemands qu'en se trompant du tout au tout. D'abord c'est mêler des ordres d'idées et de faits différents, puis c'est le contraire qui est vrai.

Après qu'une génération d'artistes allemands a déféré à l'impressionnisme, la génération suivante a imité Matisse, Friesz, Guérin, ceux qu'on appelle les Fauves ; les décorateurs allemands ont imité Dammouse ou, très largement, Metthey ; les plus jeunes imitaient les cubistes de leur mieux quelques années avant la guerre. L'hypothèse erronée de l'origine allemande du cubisme vaut exactement cette opinion que certains membres de l'Institut et leurs féaux aiment à propager, à savoir que le génie des maîtres impressionnistes est une illusion agencée à prix d'or par une sombre bande de marchands de tableaux, naturellement cosmopolites, de plus tous israélites, notamment sans doute Durand Ruel, Druet et Vollard. Ces allégations ne peuvent retenir l'attention que lorsqu'un homme de talent s'en fait l'écho. Il n'est pas dangereux qu'on dise entre autres choses du cubis-

me qu'il est de provenance allemande ; c'est seulement facheux que Willette le croie, et c'est à cause de sa très légitime autorité qu'on a le devoir de lui faire observer qu'il se trompe.

Ses dessins, à l'exposition des Humoristes de cette année, sont d'ailleurs excellents, notamment celui très juste où il montre des fræuleins, qu'il a le droit de présenter aussi laides qu'il fait jolies Pierrette ou Colombine, chasser à grands coups de balais les personnages de nos contes populaires et, dans cette fuite de Cendrillon et du Chat botté, tâcher de farcir la tête de l'enfant de contes moins intéressants, encore qu'on puisse supposer que les fræuleins connaissaient peu le folklore de leur pays et eussent été peu aptes à redire aux enfants, dans leur allemand de cuisine, soit Faust, soit le Nibelungenlied, d'origine d'ailleurs scandinave.

Deux beaux tableaux sombres de Forain résument de douloureux épisodes de guerre. De Steinlen, de belles études, les *Victimes* (femmes ou jeunes filles) d'une tragique impression; de Louis Morin, une très amusante série de petites aquarelles présentées en un seul cadre, arrangées comme une image d'Epinal, en vignettes juxtaposées, accompagnés d'une légende : « Quand le Poilu reviendra. » La reproduction en image populaire en serait certes un succès ; c'est plein de vervet, De Poulbot, des lithographies déjà populaires (Mlle Delasalle, qui fréquente habituellement d'autres milieux, expose ici un beau portrait de Poulbot); d'Abel Truchet une série spirituelle de bons dessins, de bons Dethomas, des Cadel, des Cappiello d'une ironie violente, des dessins d'Abel Faivre, de bonnes aquarelles de Delestre, une très bonne série d'Ibels, des Hansi, un *Calvaire de l'Alsace* où se traduit l'émotion de Zislin, des tableaux vifs et poussés de Radiguet, de pittoresques anecdotes d'André Devambez, telles sont les pages les plus remarquables parmi celles qui ont trait le plus directement à la caricature de guerre. En de nombreuses et excellentes aquarelles, gouaches et dessins, Renefer décrit la vie du front. Synave, en de jolies peintures, représente des épisodes de la vie de Paris pendant la guerre. Il y a une belle force humoristique dans les *Tête de Turcs* de Barrière; Moriss a de la verve, Neumont une abondance heureuse. A noter de bons dessins de Sandoz, d'Ochs, de Minartz, de Mlle Alice Bergerat, de Besson-Dandrieux, Bils, Tabouret, Bourgonnier, d'amusantes fantaisies de Warnod, les tableaux d'Albert Guillaume, les dessins de Ricardo Florès, de Carlègle, de Lubin de Beauvais, de Mesplés, des fragments de fresques signés Louis Ibels, des projets d'assiettes d'une bonne veine satirique d'Alfred Le Petit, les sculptures de Max Blondat, les dessins d'Auglay, de Mme Gerda Wegener, qui a de la fantaisie et de la somptuosité. En somme quelques belles œuvres dans une très bonne moyenne, et si l'on pense que partie de ces dessins vient du front, on ne peut que

louer la verve de ceux qui nous les montrent. Elle est de solide aloi, et bien française et très résistante.

§

Monsieur **Georges Migot** est peintre et musicien ; très grièvement blessé au début de la guerre, il a repris maintenant ses pinceaux et expose chez Petit une cinquantaine de paysages saisis à des heures très diverses et en des harmonies très différentes en des coins larges et verdoyants de Normandie. La mise en page est en général très heureuse. Une attention de synthèse domine, mais laisse vivre une belle fraîcheur d'impression. Dans des toiles où des constructions se mêlent aux arborescences et aux étendues de culture, les tons des toitures, des maisons, des portes sont déduits en modulations très agréablement résolues. Il y a beaucoup d'art, mais beaucoup de fraîcheur. Un grand Christ en croix dans un décor sombre et rectiligne rabattant l'intérêt sur le corps du supplicié, l'accompagnant de lignes dont les directions sont calculées pour un effet d'intense tristesse mérite qu'on s'y arrête. Il y a un effort de transcription d'idées ; cela indique chez l'artiste une préoccupation intéressante et qui peut lui donner une note bien particulière.

§

Lâ Fraternité des artistes a réuni de nombreuses œuvres de **Sisley**. Un très beau portrait de Sisley jeune, peint par Renoir, y met comme une présence réelle du peintre disparu et suscite une image de rêveur doux, fin, entêté que corrobore l'ensemble des œuvres exposées. Aux temps de lutte de l'Impressionnisme, on disait Monet et Sisley comme on a dit Guillaumin et Gauguin, et cela indiquait une parenté spirituelle, une parité de volonté et comme un titre d'aînesse ou quelque peu de direction chez celui dont le nom venait le premier dans cette évocation. Il y a des Sisley qui ressemblent à des Monet. Mais Monet avait de plus, même à ces heures de débuts et de première maturité, plus de fougue, de vigueur, de diversité et de variété. Sisley a des points communs avec Monet dans son rendu des terrains, des eaux et des bois de l'Ile de France, mais il n'a point l'ardeur de Monet à chercher des thèmes nouveaux, à parcourir les nouveaux aspects colorés de la vie moderne ; c'est d'un art très calme, mais très ému que Sisley note sans cesse des images familières, retourne au même coin de terre, au même motif, le reprend inlassablement, n'en ayant jamais suffisamment, à son gré, exprimé la magie. Il peint pour ainsi dire devant sa porte et, comme Pissarro dans ses paysages de Normandie, considère que le motif est peu de chose, que le principal est de noter les jeux et les caprices infinis de la lumière, qui est toujours aussi belle partout où elle joue ; Sisley pensa sans doute qu'elle n'est jamais aussi captivante que si elle se réfléchit dans des eaux. Ses premières toiles évoquent invinciblement

le souvenir de Corot ; les suivantes évoquent celles, influencées de Corot, que Pissarro peignit à Louveciennes, avant qu'il adopte à Pontoise les jardin floraux et les potagers ; des routes, des paysages d'arbres avec des maisons isolées rappellent certains très beaux Jongkind, un peu par le motif et aussi par la candeur habile de l'interprétation. La part la plus personnelle de Sisley, même lorsqu'il rappelle un peu Monet, est dans la souplesse de ses ciels ; c'est aussi un aspect d'ingénuité, de soumission devant la nature qui est d'un très bel artiste. Moret et Saint-Mammès patiemment étudiés lui ont révélé des féeries chatoyantes de luminosités sur les pierres et sur les eaux. Du silence, du calme, de la joie vivent dans ces études minutieuses de clarté douce.

Dans l'histoire de l'Impressionnisme, Sisley demeure au second plan, mais c'est beaucoup d'avoir pu compter à ce rang parmi la plus belle série de peintres que nous ayons eus depuis le Romantisme ; on a été un peu étonné, il y a quelque dix ans, de voir des amateurs et des critiques pousser Sisley au premier plan. La raison en était simple. Il était mort, ce qui appelait sur lui plus de justice, et aussi dans la simplicité de son effort : voir et faire voir clair et harmonieux en disant tout l'essentiel. Aussi il est toujours agréable, jamais tendu ; il n'a pas de fièvre ; il était uniquement paysagiste, et son paysage était toujours emprunté à une minute heureuse de la nature. Il comptera parmi les meilleurs paysagistes de son temps, c'est beaucoup. On retrouve à revoir ses toiles le même plaisir qu'elles ont pu donner, fraîches et neuves ; cela garde une belle jeunesse dans la transcription de la lumière, ce qui est une magnifique qualité.

§

MM. **Armington**, **Gihon**, **Edwin Scott** ont réuni dans une salle de George Petit de très estimables toiles. Les peintures de M. Armington (qui est un remarquable graveur) évoquent pour la plupart un Paris très étudié, très minutieux, avec un grand respect de l'exactitude des silhouettes architecturales, d'un ton volontairement éteint ; ces harmonies sont délicates, mais on y pourrait souhaiter plus de vigueur ; d'intéressantes aquarelles, plus vivement colorées, nous font faire au Maroc un agréable voyage pittoresque.

M. Gihon a du goût, de la prestesse, il appuie davantage. Ses visions de Paris font grand cas des éléments de polychromie que fournissent l'heure, les colorations des affiches, les teintes des maisons. M. Gihon a de bonnes études très vives de coins populeux et resserrés. Il a de belles études de villages, de vieilles églises.

M. Scott assemble des tons fins et les marie avec agrément, c'est Paris aussi qui lui fournit ses motifs ingénieusement et sobrement traités.

GUSTAVE KAHN.

LETTRES ALLEMANDES

Walter von Molo : *Ums Menschentum*, Berlin, Schuster und Loeffler. — Walter von Molo : *Der grosse Fritz im Krieg*, Stuttgart, Cotta. — *Die Weissen Blaetter*.

M. Walter von Molo emprunte à la vie des grands hommes du dix-huitième siècle les thèmes de ses romans. Après avoir présenté Schiller à des époques différentes de sa carrière, le voici qui s'attaque au grand Frédéric. Cette façon de mettre en scène ses héros nationaux, en leur prêtant des sentiments contemporains, plaît beaucoup au public allemand. Les érudits d'outre-Rhin y ont vu un cheveu. Pour eux la première condition qu'il s'agit de remplir, quand on veut évoquer des figures illustres, c'est d'observer la vérité historique. Or, M. von Molo se permet d'étranges licences : il met en présence des personnages qui ne se sont jamais connus ou qui, du moins, au moment où il relate leurs entretiens, étaient parfaitement étrangers les uns aux autres ; il donne à Goethe du « conseiller intime » et de l'« Excellence » vingt ans avant que le poète ne fût affublé de ces titres honorifiques ; enfin il altère le caractère de personnalités dont la critique littéraire a définitivement fixé les lignes générales.

Mais M. von Molo ne se sent nullement touché par les traits que lui décoche M. de Biedermann (*Zeitgeist*, 19 juin 1916). Il poursuit un but patriotique et d'éducation populaire. S'il déforme, c'est par enthousiasme pour ses héros et pour la cause qu'ils incarnent. Il pousse le prosélytisme jusqu'à aller faire des lectures à Berlin et, après avoir mis Schiller en romans, il le met en pièce et donne à des théâtres de province (celui de Gera entre autres) un *Infant de l'Humanité* qui fait assister le bon public à la genèse de *Don Carlos*. Les journaux publient de lui des petites scènes dialoguées, où l'on voit par exemple l'ancien officier prussien Müffling s'entretenant à Weimar avec le conseiller de légation Falk sur la fidélité que le duc Charles-Auguste conserva à la Prusse après le désastre d'Iéna. Ne nous arrêtons pas à ces jeux puérils et voyons comment l'écrivain allemand reconstitue cette période de fermentation intellectuelle qui fit naître le mouvement d'assaut et d'orage.

Ums Menschentum prétend faire revivre toute la jeunesse de Schiller jusqu'à sa fuite de Stuttgart, le 17 septembre 1782. Le poète était né avec une âme de feu. Dès sa plus tendre enfance il souffrait de l'étroite discipline où le tenait son père et c'est par réaction contre la pédagogie tyrannique du duc Charles-Eugène qu'il écrivit les *Brigands*. Les documents ne manquent pas sur les années que Schiller passa à la « pépinière » ducale, dénommée plus tard *Karlsschule* et installée d'abord à la « Solitude » de Ludwigsburg, depuis 1775 à Stuttgart. Les condisciples du poète, Scharffenstein,

Petersen, Hoven, Kapf, etc. ont laissé leurs souvenirs et il semble bien que la critique ait recueilli minutieusement tous les épisodes biographiques dont le lecteur allemand est si friand. Pour aménager son sujet, M. von Molo n'avait donc que l'embarras du choix et il faut reconnaître qu'il s'est assez adroitement tiré des difficultés que présentait la mise en œuvre de ce qui est proprement le « roman » de Schiller. Les indications de Scharffenstein en particulier lui ont fourni de nombreux détails qu'il a servilement copiés. Mais les difficultés commençaient pour l'auteur quand il voulut rendre les conversations de ses personnages. Il a essayé de faire de la couleur locale en mêlant le dialecte souabe à l'allemand littéraire. Ce système qui pouvait avoir du bon, si M. von Molo s'était efforcé de l'appliquer consciencieusement, devenait cependant absurde dès qu'il s'agissait de mettre en scène des gens de la cour qui, dans la seconde moitié du dix-huitième siècle, baragouinaient encore tous le français, même à Stuttgart. Schiller lui-même, dont la formation intellectuelle, malgré les apparences, était toute française, ne sut jamais se débarrasser de l'habitude de se servir de notre langue chaque fois qu'il se trouvait en présence de personnes vis-à-vis desquels il voulait faire preuve de courtoisie. Nous avons à ce sujet un témoignage précieux. Schelling qui alla voir le poète en avril 1796 se plaint à ses parents de l'avoir entendu recourir sans cesse au français, parce qu'il ne trouvait pas ses mots en allemand. C'est que le français fournissait encore tout le vocabulaire de la vie supérieure. La langue littéraire allemande était tout à fait à ses débuts. Dans le travail inconscient de la création poétique l'écrivain élaborait lentement un nouvel instrument verbal.

Il était difficile, pour M. Walter von Molo, de tenir compte de ces nuances et de faire parler chacun de ses personnages de la manière dont parlaient, dans l'Allemagne du sud il y a cent cinquante ans, les gens de la classe à laquelle appartenaient ces personnages. Le romancier s'est donc contenté d'avoir recours à un style uniforme, vulgaire et terne. Quand il s'avise, de ci de là, de différencier l'un de ses héros, en mettant dans sa bouche certaines expressions caractéristiques, il est incapable de conserver jusqu'au bout les traits d'originalité par quoi le dialogue prenait du relief. Un seul exemple entre plusieurs : Le jeune Scharffenstein est présenté au lecteur, au moment où Schiller le rencontre à l'école de la « Solitude », comme un petit welche, originaire de la principauté de Montbéliard qui appartint au Wurtemberg jusqu'à la Révolution. Il sait à peine l'allemand et le parle à peu près avec les mêmes intonations que Lessing prête aux Français qu'il met en scène dans *Mina von Barnhelm*. Mais Scharffenstein devient l'ami intime et le conseiller littéraire de Schiller ; c'est lui qui, de tous ses compagnons, entre le mieux dans ses idées et saisit avec le plus d'intelligence ses ambitieuses visées.

Est-ce un hommage rendu à la clairvoyance française que de la montrer ainsi s'abandonnant au génie désordonné des titans révolutionnaires ?

M. von Molo nous présente le petit Schiller laid et maladroit, avec ses jambes trop longues et ses cheveux roux, mal ficelé dans son uniforme et incapable de porter élégamment sa perruque poudrée. Il ne pourra être « que poète », alors que les autres élèves exerceront le noble métier des armes. Son individualisme orgueilleux et intransigeant le pousse à la révolte contre la règle incarnée par le duc Charles-Eugène. Celui-ci est joliment peint avec ses caprices de souverain absolu qui trafique de ses sujets comme son cousin de Hesse, imite maladroitement la cour de Versailles, déteste Frédéric II tout en calquant ses lubies, n'ayant qu'une ambition, celle de plaire à l'empereur Joseph II qui se moque de lui. Casanova nous en a laissé un portrait que M. von Molo n'a probablement pas ignoré. Quand le délicieux aventurier vint à Stuttgart en 1740, Charles-Eugène, dont la cour « était à cette époque la plus brillante de l'Europe », avait précisément pour maîtresse la danseuse vénitienne Gardella, que M. von Molo n'a pas oubliée. Casanova l'appelle « une misérable actrice déhontée » (*sic*). Il eut à Stuttgart une des aventures les plus désagréables de sa vie, y ayant trouvé plus filou que lui. Les officiers qui le mirent en si désagréable posture ressemblent assez aux compagnons de débauche du malheureux Schiller. Ils se plaisent dans le débraillé et leur langage volontairement ordurier, est l'expression même de ce germanisme qui cherchait encore sa voie. Le duc, par les règles sévères de son école, avait prétendu réaliser l'idéal de Rousseau ; il a fait des trois cents petits hypocrites qui gémissent sous sa ferule de parfaits sacripants. Francisca de Hohenheim, après beaucoup d'autres, a remplacé la maîtresse Gardella. Elle assiste à l'inspection des études, préside chaque jour, aux côtés du duc, au repas frugal et cérémonieux qui, dans une salle commune, réunit maîtres et élèves.

C'est dans ce milieu singulier qu'est né ce drame de révolte et d'orgueil qui s'appelle les *Brigands*. Le jeune Schiller, avec ses camarades, secrètement, a lu *Goetz de Berlichingen* et *Werther*, Shakespeare dans la traduction de Wieland et *Don Quichotte* dans une adaptation française. Mais il a lu aussi Moeller et Klinger, dont M. von Molo ne nous parle pas et qui fournissent à la fois la forme et le fond de la première pièce du jeune poète. Schiller, après avoir étudié le droit et la médecine, tout en restant enrégimenté parmi les élèves du duc, est nommé chirurgien d'un régiment de grenadiers. La discipline se relâche et tous les soirs dans les cabarets de la capitale, il s'abandonne à une sentimentalité humide et tapageuse. Il mit trois ans à écrire les *Brigands* et s'en alla clandestinement à

Mannheim pour assister à la première représentation qui eut lieu le 17 septembre 1782. Cette équipée lui valut d'être enfermé à la forteresse de Hohen Asperg, où il rencontra Schubart, autre poète qui resta enfermé pendant dix ans et faillit mourir durant sa captivité. C'est Schubart qui, quand il salua plus tard l'aurore de la Révolution française, y discerna l'approche des temps « où la libre Germanie deviendra le centre des forces de l'Europe et l'aréopage sublime qui aplanira le conflit de tous les peuples ». Le bonhomme, comme on voit, fait bonne figure parmi les ancêtres du pangermanisme. Sa dramatique entrevue avec l'auteur des *Brigands* semble avoir exercé une singulière attraction sur l'imagination des Allemands d'aujourd'hui. Peter Hille en a tiré une scène dialoguée (1) qui est d'une bien autre venue que le récit étriqué de M. von Molo.

La fuite de Stuttgard, entreprise après que Schiller a donné à son père sa parole d'honneur qu'il renoncera à la poésie, termine assez pauvrement *Ums Menschentum*. L'auteur n'a pas jugé nécessaire de se mettre en frais d'imagination et l'on relira sans déplaisir le récit mouvementé d'une aventure semblable que nous devons à Casanova. Faut-il après cela parler encore d'une autre œuvre de M. von Molo ? **Der grosse Fritz im Krieg** prétend donner une esquisse historique empruntée à la vie de Frédéric II. L'écrivain allemand nous permet de constater, une fois de plus, qu'il n'entend rien au dix-huitième siècle. Il met dans la bouche de Frédéric des propos que pourraient tenir ses petits-neveux. Mais il s'efforce avant tout de montrer qu'il convient de ne pas se laisser abattre dans la défaite; le stoïcisme du roi de Prusse est d'un salutaire exemple.

§

La rédaction des **Weissen Blaetter** nous adresse spontanément de Suisse quelques fascicules récents de cette revue, dont les plus anciens remontent à près d'un an. A les lire, on ne voit pas pas trop pourquoi ce périodique a quitté son officine de Leipzig pour demander l'hospitalité à la libre Helvétie. M. Heinrich Mann y publie les trois actes de son drame révolutionnaire, *Madame Legros*, qui depuis lors a été joué dans toute l'Allemagne, et M. Franz Blei y donne tout au long une traduction de l'*Avare* de Molière, cependant que les collaborateurs ordinaires se plaisent à esthétiser avec le même entrain qu'avant la guerre. Il y a bien dans la partie « Chronique » quelques notes sur les événements actuels qui seraient de nature à faire froncer les sourcils de ces messieurs de la censure allemande, mais en écrivant dans un style encore un peu plus diffus, ces innocentes hérésies auraient probablement fini par passer.

C'est maintenant M. René Schickele qui signe comme *herausge-*

(1) Voir le recueil *Schiller*, publié par M. Ignace Jezower, Berlin 1910.

ber de la revue. M. René Schickele a fait parler de lui l'an passé à propos d'une tragédie qui fit un certain bruit. *Hans im Schnakenloch*, par de saisissants tableaux, veut mettre en scène les destinées tragiques des Alsaciens pendant la grande guerre. L'un des principaux personnages, Hans Boulanger, s'engage dans l'armée française, parce que son caractère le porte à combattre pour une cause perdue d'avance (*sic*). Il est tué dès les premiers engagements. Comme l'auteur semblait prédire la défaite de la France, sa pièce a été favorablement accueillie dans toute l'Allemagne.

Encore une fois, pourquoi les *Weisse Blaetter* ne sont-elles pas restées en Allemagne ?

HENRI ALBERT.

OUVRAGES SUR LA GUERRE ACTUELLE

Louis Dumur : *Les Deux Suisse*, 1914-1917, Editions Bossard, 5 fr. — Jean Massart : *La presse clandestine dans la Belgique occupee*, Berger-Levrault, 6 fr. — Albert Bessières : *Armes nouvelles*, Georges Cres, 3 fr. 50. — Marc Helys : *Cantinière de la Croix-Rouge*, Perrin, 3 fr. 50. — Léopold Chauveau : *Derrière la Bataille*, Payot. 3 fr.

Louis Dumur, sous ce titre : **Les Deux Suisse**, 1914-1917, présente en volume les articles, désormais célèbres, parus au *Mercure de France* depuis tantôt trois ans. Il a ajouté de nombreuses et précieuses notes, quelques chapitres, une introduction qui porte le titre « Mon point de vue », sur laquelle je veux particulièrement insister.

Le livre est virulent et plein de passion, mais de cette passion contenue, logique, raisonnante, de cette passion qui tient plus à la conscience qu'aux nerfs, si proprement romande et si spécialement genevoise, qu'elle aurait pu, à la rigueur, dispenser l'auteur de défendre la pureté de son helvétisme. On y sent directement la filiation de notre Jean-Jacques à ses heures les moins neurasthéniques et les plus équilibrées.

Dumur a mille fois raison d'affirmer fièrement qu'il lègue aux historiens de l'avenir un document. Etant du bâtiment, je puis témoigner de la valeur de l'ouvrage, dans cet ordre d'idées. Sauf les neutraux, qui, en cette qualité, feront bien entendu de l'histoire partiale, je défie aucun écrivain soucieux de vérité, d'écrire l'histoire de la Suisse pendant la guerre, sans citer « Les deux Suisse », presque à chaque page. Le livre est assuré de durer. Tant pis pour ceux qu'il démasque et qu'il flagelle.

Nos amis français auraient tort de juger cette œuvre en se demandant, comme je l'ai entendu faire parfois, à mesure qu'en paraissaient les différents chapitres, si son esprit et son âpre logique ont été utiles ou nuisibles à la cause française en Suisse. Dumur n'a jamais

eu l'intention de faire œuvre de propagande, il n'a cherché à être utile à personne, sauf à la Suisse elle-même. Il n'a fait que de la polémique, il n'a prétendu à rien d'autre qu'à livrer une bataille politique. Il a tout simplement, au nom des fondements et de l'esprit de notre Confédération, au nom de ce qui fit notre honneur et notre vertu, au nom de notre démocratie, la plus ancienne du monde, protesté contre l'invasion de toutes les monstruosités, de tout le cynique réalisme, de toutes les hontes du germanisme militaire et conquérant, guidées, hélas, sur les sentiers de nos montagnes par les complaisances, les abdications et les complicités. C'est dans ce sens seulement que Louis Dumur est francophile et germanophobe, bien moins francophile d'ailleurs et bien moins germanophobe par essence et par principe que d'autres de nos écrivains que nous admirons et respectons justement.

Cette protestation indignée contre la déformation évidente qu'on nous a imposée et qui est au fond un ardent cri d'amour et de souffrance vers la Patrie défigurée, avait-il le droit de la proférer à l'Étranger ? Voilà la grande question, voilà la grande objection qu'on lui fait en Suisse. Comme disait avec une charmante naïveté d'orateur improvisé un des membres les plus riches de la colonie de Paris, ardent défenseur — non désintéressé — de nos autorités, à propos du manifeste suisse que nous élaborions : « Avait-il le droit *d'achever* de discréditer notre Conseil fédéral à l'Étranger ? » Tout le premier chapitre du livre de Dumur répond à cette surprenante question.

Lisez-le. C'est un des plus beaux morceaux de notre littérature. C'est une page de grand écrivain. Les grondements d'une conscience profonde et sincère, les ardeurs du devoir civique et patriotique, l'orgueil de la vieille race romande qui fut toujours le tabernacle de la démocratie, quelquefois opprimée, jamais vaincue, y gonflent les mots d'un souffle d'indignation supérieure, d'un mouvement de plaidoyer triomphant, d'un lyrisme qui vous met les larmes aux yeux. Il n'y a pas de doute : on peut prendre parti pour les adversaires de Dumur, on peut approuver la politique du Conseil fédéral. C'est une autre affaire. Mais Dumur avait incontestablement le droit de proclamer sa pensée où il pouvait. Il serait vraiment inouï qu'un citoyen dont le cœur est lourd, et la conscience débordante, fût condamné au silence parce que les presses de son pays se refusent à gémir sous sa prose. Quoi ! ce que les Français et les Russes ont fait au temps de leur empire, ce que les Italiens, les Grecs, les Américains ont eu le droit d'écrire depuis la guerre, hors de leur pays, ce que vous avez encouragé chez nous au temps de l'Affaire, ce que vous admirez sous la plume des Fernau, des Rœsmeier, réfugiés en Helvétie, serait interdit à un Suisse de l'ère des pleins pouvoirs ! La Suisse — seule de tous les pays — serait-elle « tabou », parce qu'elle

a le bonheur d'avoir M. Hoffmann à sa tête, avec Forrer, Müller et Decoppet comme prophètes ? Cette insigne faveur de la Providence nous imposerait-elle le devoir de tout approuver et de tout admirer ? A force de répéter « il n'y en a point comme nous », nous avons fini par le croire. Notre vie politique porte le poids étouffant de ce fol orgueil. Notre Parlement est le plus morne d'Europe. Il s'est composé une attitude de dignité ankylosée où il est de bon ton de ne laisser pénétrer aucune des passions vivifiantes du temps. Je ne discute ni ni les opinions, ni les indignations de Dumur. Il y a des points où je ne suis pas d'accord avec lui — notamment pour tout ce qui concerne l'évolution intime de la nation et l'espérance qu'on peut garder en elle jusqu'à preuve du contraire. Je constate simplement que sa véhémence et son ardeur se rattachent à la grande tradition des Suisses d'avant la Real Politik, qui ne passaient pas précisément pour des gens commodes et qui dans leurs cantons ont mené plus de révolutions et de luttes politiques frénétiques que tous les autres peuples du monde réunis. Je suis bien certain que nos grands hommes du passé reconnaîtraient en lui un des leurs, bien mieux et bien plus qu'en la foule de nos concitoyens qui, depuis vingt ans, a pris l'habitude de trépigner d'admiration chaque fois qu'un de nos maîtres daigne lui adresser la parole. Ce n'est pas du temps des ancêtres qu'on aurait conçu ce stupéfiant paradoxe que la politique fédérale ne comporte pas d'opposition énergique. Celle de Dumur est d'autant plus sincère et respectable qu'elle est indépendante de toute affinité de race et qu'elle s'adresse à son propre parti. Par ses tendances Dumur est radical et c'est les radicaux qu'il combat; il lutte pour un idéal qui est celui de la France, et il n'a pas une goutte de sang français dans les veines. Noble conception de la politique qui la purifie en l'emportant dans le monde des pures idées et anime ce livre courageux et d'un esprit saintement suisse.

MARCEL ROUFF.

§

Une curieuse publication a été donnée par M. Jean Massart, vice-directeur de la classe des Sciences de l'Académie royale, sur **la Presse clandestine dans la Belgique occupée**. C'est un volume abondant, bourré de faits et d'indications précises, et qui n'hésite jamais à reproduire, le plus souvent *in-extenso*, les documents dont il doit faire état. Ce qu'il donne, c'est un tableau de la résistance belge aux procédés toujours un peu gros de l'envahisseur, et même à considérer froidement le spectacle on peut croire qu'il ne manque pas d'intérêt. — M. Jean Massart indique d'abord les trucs employés par les Belges pour faire pénétrer dans le pays, à Bruxelles, les journaux prohibés par la censure allemande, c'est-à-dire tous

ceux qui ne se trouvaient pas à sa dévotion. Les paquets prohibés étaient dissimulés dans les paniers de légumes et déballés dans l'arrière-salle de quelque cabaret, — qu'on changeait tous les jours pour éviter les indiscrétions. Les camelots qui écoulaient les feuilles les apportaient à la clientèle, par exemple sous prétexte de vendre des caissettes de raisin. Les voitures des maraîchers introduisaient également des journaux prohibés, de Belgique aussi bien que de France et d'Angleterre, de Hollande, voire de Suisse. De temps à autre les Allemands les saisissaient. Mais les numéros qu'on pouvait faire passer étaient vendus 2 ou 3 francs Après la prise d'Anvers et l'occupation générale du pays, la presse belge dut s'imprimer à Londres, au Havre, à La Haye, à Rotterdam et les prix montèrent avec les difficultés d'introduction. Il en fut de même pour les journaux anglais et français et l'on cite ce fait qu'un numéro du *Times* fut vendu 200 fr. ; mais le plus souvent les exemplaires valaient de 2 à 5 fr. Du reste les délinquants étaient traités avec férocité. Un camelot ayant été pris à Bruxelles vendant une feuille interdite, la ville fut frappée d'une amende de 5 millions. — En attendant, les Belges parviennent encore à introduire dans le pays des livres prohibés, qu'ils se passent de l'un à l'autre. Journaux et volumes sont réimprimés au besoin et l'on en recopie les passages saillants ; ils ont aussi des brochures, — de propagande, on peut le croire ; des cartes illustrées, dont l'une a même reproduit les portraits des espions à la solde des envahisseurs. Et tout cela se promène, circule, malgré les arrêts comminatoires, les pénalités, les cris de rage de l'autorité allemande. Le gouverneur se plaint d'écrits injurieux, d'un caractère obscène,contre l'administration, cependant que des paquets de journaux interdits sont lancés par des aviateurs et que des patrouilles leur font une chasse qui n'est pas toujours heureuse. — Il y a aussi une presse clandestine dont le principal organe est la *Libre Belgique*, dont l'auteur donne de nombreux extraits et même des articles entiers, à côté des proclamations et des criailleries de ces Messieurs. Une de ses vignettes,que reproduit le volume, représente même le gouverneur général Von Bissing, — qu'on appelle surtout Von Bissinge — lisant la publication qui lui parvient fidèlement et dont il ignore toujours les origines, le lieu d'impression,la rédaction enfin, malgré une promesse aux dénonciateurs qui a passé graduellement de 5.000 à 25.000 et enfin à 75.000 francs. Couramment, on perquisitionne, on arrête les gens dans la rue et on fouille dans leurs poches. Les Belges se sont vengés en organisant des nouvelles mystifications, — en envoyant leurs persécuteurs arrêter une statue d'André Vésale, place des Barricades, ou perquisitionner dans des water-closet. Les vingt premiers numéros du journal ont été réimprimés, trois ou quatre mois après leur publication ; mais il y a d'au-

tres feuilles comme la *Vérité*, l'*Echo Belge*, la *Soupe*, etc., alors que les envahisseurs ont inondé le pays de canards stipendiés, qui partent mensongèrement au nom de la Belgique, font même des tentatives d'arrangement : « — Assez de sang versé ! s'écriait l'un d'eux. Offrons le Congo comme rançon de notre indépendance ! — » ce qui était peut-être montrer un peu trop le bout de l'oreille. — A côté de cela, un journal rallié, l'*Ami de l'Ordre*, de Namur, publiait sans penser à mal évidemment un acrostiche dont les majuscules donnaient cette phrase subversive : « M... pour les Allemands. » Le gouverneur de Namur, informé, fulmina aussitôt, menaça, suspendit la publication, — qu'il laissa d'ailleurs reprendre ensuite, en ayant besoin pour son service de fausses nouvelles. — On a raconté les mystifications des gavroches de Bruxelles ; mais il n'y a pas que les enfants, et les adultes qui s'en mêlent. Ils ont débaptisé leurs rues et places pour les besoins de la cause : la rue de l'Eléphant qui est devenue Zeppelin-Straat ; la rue des Déménageurs, Kronprinz-Straat ; le marché aux Porcs, Boche-Markt, etc... tant que l'auteur a pu noter cette boutade d'un officier prussien : « A Liège on nous méprise ; à Namur on nous craint ; à Bruxelles on se f... de nous. » On y parle couramment de la censure K. K. ; la *Revue* qui reproduit des dessins de Raemaekers s'excuse de ne pas les avoir fait « grafer au purin ». Le Kronprinz est devenue le « prince-Monseigneur ». Quant au Manneken-pis il a changé de nom lui aussi ; pour faire honneur à la Kommandantur, il est devenu *Von Pissing*.

Le volume de M. Jean Massart est abondant et je laisserai aux lecteurs le plaisir d'y faire mainte découverte. Certains de ses chapitres sont des réquisitoires sanglants contre l'Allemagne, — et surtout la dernière partie : Comment les Allemands se comportent en Belgique. Le plus certain, c'est que depuis l'occupation 20.000 jeunes gens se sont evadés du pays pour venir renforcer l'armée nationale, et qu'on a constaté le départ d'autant d'ouvriers et de milliers de femmes et de jeunes filles. Des sociétés secrètes se sont même constituées pour faciliter le départ des recrues ; mais les intermédiaires risquent gros, on doit le penser, — l'exécution militaire au besoin. — Cependant à l'horizon c'est l'effondrement économique de l'Empire, le spectre de la famine qui se retrouve à tous les carrefours sur toutes les routes. Contre la Belgique en somme l'ennemi a tout essayé : persuasion, flatteries, coups, menaces, déclamations humanitaires, — en pure perte. « Ces gens-là sont indecrottables », a fini par déclarer leur gouverneur. — Dernier détail : A Anvers, on traîne devant les tribunaux militaires les restaurateurs coupables d'avoir servi à leurs clients des pommes de terre épluchées d'avance, — sans doute parce que les envahisseurs sont habitués à les manger avec la pelure.

Le récit d'Albert Bessières, **Ames nouvelles**, est surtout l'histoire d'une conversion, — non point cette fois *in extremis* ou se trouvant amenée par les faits violents de la guerre, mais qui se poursuit, se développe graduellement, — arrive à son heure, au moment où les clairons vont sonner l'appel du pays. C'est l'histoire d'un garçon qui rêve de se distinguer ; se cherche à travers les idées, la littérature,— même de l'école symboliste,— et en somme voudrait beaucoup de choses qu'il n'atteint pas. Sorti de l'Ecole Normale, il est devenu instituteur — nous disions autrefois maître d'école — et avec plusieurs de ses confrères se réunit pour de petites parlotes, fonde même un journal, *l'Avenir de l'Enfant*. Les uns et les autres s'intéressent aux questions de pédagogie, de politique, à la sociologie sinon au socialisme. Ils cherchent leur voie en somme ; ils raisonnent beaucoup et ont quelquefois de bonnes idées. Ils ont beaucoup lu et tout digéré pêle-mêle, le bon, le médiocre et le pire. Si j'indiquais leurs préférences, je risquerais de surprendre, voire d'estomaquer nombre de lecteurs ; en somme, c'est Homère et Tartempion ; la *Lanterne de Bocquillon* à côté de la *Bible*. — Le personnage de l'instituteur s'est en somme beaucoup modifié, surtout depuis quelques années ; nous l'avons connu internationaliste et mangeant du prêtre à chacun de ses repas, — sans doute parce qu'il avait des appointements vagues, — 128 fr. par mois ! — comme Pierre Lamoureux, le héros de cette histoire. Peut-être s'est-il assagi enfin, modifié aux années qui ont précédé la guerre, le solide bon sens de la race étant parvenu enfin à prendre le dessus. Ceux de ses collègues que présente l'auteur ne savent plus, un moment, s'ils doivent être matérialistes ou idéalistes. Les principales préoccupations du groupe, du reste, sont l'enseignement, ce qu'ils apprendront, ce qu'ils représenteront comme professeurs à leurs élèves. L'un, Albert Thierry, a noté des choses précieuses sur la psychologie de l'enfant, — mais qui ne doivent guère surprendre : un moment on donne pour devoir à toute la nichée d'indiquer chacun ce qu'il voudrait être dans l'existence. Tous répondent, naturellement, qu'ils veulent être fonctionnaires ; — le fonctionnaire, c'est-à-dire l'homme que paye l'Etat, qui émarge au budget, qui travaille le moins possible et encore a la perspective d'une retraite. — Après avoir beaucoup cherché, beaucoup raisonné, beaucoup rêvassé, — et tandis que la plupart de ses collègues, désabusés, restent sceptiques, Pierre Lamoureux se convertit, et même pense à l'apostolat ; il a trouvé le port, le refuge que déjà tant d'hommes furent heureux d'atteindre, et à la mobilisation rejoint le 46e régiment d'infanterie coloniale où il parvient au grade d'adjudant. Il fait campagne en Artois, dans la boue de l'hiver de 1915 et se trouve tué à Givenchy le 30 octobre. Il n'avait que trente-trois ans.

Le volume de M. Albert Bessières est un travail consciencieux et qui a eu pour but, surtout, d'étudier la conversion de son sujet. Il peut éclairer la psychologie de cet être multiple qu'on a dénommé le *Poilu* et dont il semble bien que nombre de choses seraient encore à dire.

Cantinière de la Croix-Rouge, de Mme Marc Hélys, est un livre consacré aux œuvres de bienfaisance de la guerre. Il en raconte d'abord les premiers événements, la mobilisation, les départs enthousiastes ; les aspects du Paris d'alors, débarrassé de sa cohue de voitures et de sa poussière ; où des troupeaux de moutons passaient dans les rues, étaient installés sur les pelouses. Puis ce fut l'approche des Allemands ; les journées de panique dont on retrouve le pittoresque plutôt lugubre ; la cohue dans les gares, les banques, etc... La bataille de la Marne fut une délivrance et Mme Marc Hélys qui s'était mise de la Croix-Rouge pour servir comme les autres eut à gérer un ouvroir, s'occuper de son installation, des pauvres femmes à employer. C'était le tableau de la misère, on peut le croire, car s'il y a des farceuses et de bonnes comédiennes dans cette population, on y compte aussi nombre de celles qui ne veulent pas avouer leur dénuement et parfois tombent d'inanition. Pour tout ce monde on avait fini par organiser une cantine, avec des combinaisons extraordinaires pour arriver au bon marché. — Mme Marc Hélys nous parle ensuite de « quelques œuvres de guerre », des ambulances ouvertes dans les Ecoles, les hôtels, les maisons privées : hôpital américain, hôpital des Suffragistes écossaises, — dans le cadre admirable de la vieille abbaye de Royaumont ; hôpital japonais à l'hôtel Astoria. Puis ce sont des œuvres de secours, comme l'*Union confraternelle des professions libérales*, organisant des repas dans le local de l'*Etoile bleue*, rue Saint-Jacques ; le restaurant installé dans les dépendances de l'hôtel Edouard-VII ; celui du Jardin de Paris ; le refuge du Cirque de Paris, avenue de la Mothe-Piquet, où s'entassent les réfugiés du nord de la France et de la Belgique. C'est le *Secours de guerre*, dans l'ancien séminaire de Saint-Sulpice ; le *village flottant*, amarré près le pont de Tolbiac ; les cantines de la *Société de secours aux blessés* dans les gares ; l'*infirmerie des Dames* françaises, à la gare de la Chapelle, — à propos de quoi il est parlé du retour des prisonniers éclopés, sauvés des geôles allemandes. D'autres chapitres nous présentent l'œuvre de la *Croix Verte* pour l'hospitalisation des soldats de passage et qui leur donne le repas et le lit. Une section a été créée pour l'*accueil aux réfugiés*, les pauvres gens qu'il faut non seulement nourrir, loger, mais encore couvrir de nippes récoltées au hasard, et pour lesquels, on arrive même à reconstituer un semblant de mobilier. Ailleurs, c'est le *gagne-pain des mutilés*, les épaves humaines dont il faut entreprendre la rééduca-

tion professionnelle; la *visite aux hôpitaux* dont les membres s'inquiètent des blessés, les assistent, leur fournissent des vêtements, du linge. C'est la misère des ouvrières parisiennes, les fabriques de munitions, la *ligue du jouet français*, etc. Les œuvres de charité en somme sont innombrables depuis la guerre et le volume de Mme Marc Helys renseignera abondamment tous ceux qui s'intéressent à la question. Le chapitre qui termine le volume montre un coin de Bretagne, Saint-Nazaire, où l'on soigne aussi les blessés, les éclopés de cette interminable et horrible guerre, — qui a causé bien des ruines sans doute, mais aussi a fait surgir, — on le voit par cet ouvrage, — de multiples dévouements.

Il arrivera très probablement aux publications qui en somme ne sont que des recueils d'historiettes, de tableaux, de croquis plus ou moins littéraires sur les événements actuels, ce qui s'est produit autrefois pour les recueils de nouvelles. Ils moururent de leur belle mort, personne n'arrivant plus à s'y intéresser. — Le petit livre qu'a publié M. Léopold Chauveau : **Derrière la bataille**, fera probablement exception, car il offre une physionomie spéciale. Ce sont de courts tableaux et même des poèmes en prose, des notations rapides ; le carnet d'un médecin dans une ambulance de l'arrière, où les éclopés du front n'arrivent parfois que pour mourir. La plupart sont couverts de vermine et de boue ; on voit agoniser de pauvres diables qui se débattent, ne veulent pas finir, — tandis que se poursuit l'horrible trafic de la guerre, la cuisine des ambulances, des salles d'opérations. Les notes de M. Léopold Chauveau évoquent plus loin les épouvantes du champ de bataille, les charniers horribles sur lesquels passe toujours la grande voix du canon, — qui ne paraît faiblir un moment que pour reprendre plus formidable ensuite. — Parmi ces tableaux d'horreur s'égarent parfois des croquis heureux comme celui de l'église de Blacy, « une pauvre église de campagne, délaissée, désuète, dont les vitres blanches ont des trous, et qui sent la moisissure ; au dehors roule la canonnade et les carreaux qui restent en place tremblent dans leurs mailles de plomb ». Puis il y a des croquis nets, tracés rapidement, mais qui gardent la pointe d'humour où se retrouvera toujours la race : « Un convalescent voit circuler un de ses voisins qui se traîne en béquillant, courbé depuis qu'il lui est venu un malencontreux abcès à la fesse. Et l'autre de s'exclamer, gognenard : Il passe, et cinq minutes après on voit venir son derrière. »

CHARLES MERKI.

A L'ÉTRANGER

Allemagne.

« SANS ANNEXIONS NI INDEMNITÉS ». — La formule imaginée par les socialistes d'antichambre de l'empereur allemand sert de thème à d'innombrables discours et donne lieu à des controverses qui ont failli troubler notre juste appréciation des conditions de la guerre. En l'offrant en pâture à l'épaisse crédulité des révolutionnaires russes, le compagnon Scheidemann savait ce qu'il faisait. L'Allemagne veut écarter la discussion des responsabilités et échapper ainsi au châtiment qui l'attend. S'il n'y a ni annexions ni indemnités, l'Histoire oubliera ses méfaits. Le gouvernement russe, qui prétendait imposer aux Alliés le système allemand, semble cependant s'être ressaisi, avant d'être tombé dans le piège germanique. Au cours d'une séance plénière du comité des ouvriers et soldats tenue à Petrograd au théâtre Marie, M. Kerinsky a déclaré, en effet, que « la démocratie révolutionnaire devait s'adresser, pour l'application de la formule, à l'Allemagne qui occupe des territoires russes, et non à la Russie qui n'a rien à restituer ». C'est la logique même. Avant de discuter les conditions de la paix, il s'agit de chasser l'ennemi. En France, la représentation nationale, dans sa presque unanimité, avait donné son approbation à cette saine conception de la guerre, avant que le ministre de la guerre russe n'eût essayé de faire revenir le *Soviet* de son erreur.

La manœuvre allemande ne varie pas beaucoup ses thèmes. A quelques années de distance, c'est toujours la même antienne. Telle qu'elle apparaissait en 1913 et en 1914, telle elle apparaît encore aujourd'hui. Il s'agissait alors de maintenir la France dans les idées pacifistes, tandis que l'Allemagne avait déjà pris des dispositions en vue de l'accélération de sa préparation militaire. Le 11 mai 1913, à Berne, le 30 mai 1914, à Bâle, les compagnons allemands esquissèrent avec les parlementaires français une fraternisation franco-allemande. L'Allemagne était prête, la France ne l'était pas. Deux années de suite, au grand scandale des patriotes et des esprits clairvoyants, on célébra, sur le mode lyrique, cette nouvelle « Pentecôte des peuples ». Ce furent deux beaux dimanches dont il conviendra de rappeler plus tard les incidents. Cette fois-ci encore, nos ennemis, ayant réalisé tout ce qu'ils peuvent espérer de la guerre, prétendent nous empêcher de réaliser à notre tour. La méthode est la même : fraterniser avec nous, alors que chez eux toutes les précautions sont prises en vue de nous attaquer — c'est le jeu de Berne et de Bâle ; affaiblir notre moral, tandis qu'ils détiennent tous les gages — ce devait être le jeu de Stockholm. Instruits par l'expérience, cette

fois-ci, nous ne nous sommes pas laissé prendre. La Pentecôte de Stockholm restera un rêve allemand...

Pourtant que vaut en Allemagne la formule « sans annexion ni indemnités » ? Comment l'opinion germanique l'interprète-t-elle et dans quelle mesure se déclare-t-elle prête à en accepter les limites ? Ceux-là même qui en ont assumé la paternité revendiquent le droit de ne pas s'y conformer. Ils parlent, à vrai dire, seulement de petites rectifications de frontières et le *Vorwaerts* lui-même admet que le traité de paix devra améliorer la situation de l'empire. Qu'entend-il par là ? A l'est la Pologne *autonome* et la Lithuanie *autonome* serviront de boulevard au germanisme et de colonies d'expansion économique ; à l'ouest la Belgique évacuée par les troupes allemandes sera rattachée à l'Allemagne par d'avantageux traités de commerce (nos amis belges ont trouvé pour cette situation le joli mot « luxembourgeoiser ») ; la Lorraine subirait l'amputation du bassin de Briey. La diplomatie impériale du dix-huitième siècle se plaisait déjà à graduer ses ambitions en les masquant par des sophismes. On parlait alors du *statu quo amélioré*, remplacé de cas à cas par le *statu quo régularisé*. La nature et les progrès des principes allemands en matière d'annexion suivent le rythme que leur impriment les circonstances.

Les socialistes majoritaires sont modestes. Leurs prétentions n'ont rien d'excessif, si on les compare à celles des conservateurs. Aussi s'étonnent-ils d'avoir en France une si mauvaise presse. Les agents du germanisme dans les pays neutres les soutiennent sans beaucoup de discrétion et mènent une campagne acharnée en faveur de la « paix blanche », imaginée par le chancelier, mais dont Scheidemann s'est fait le propagateur. Parmi ces honnêtes courtiers il y en a un dont le nom revient de temps en temps dans la presse neutre et ennemie, en attendant qu'on fasse des tentatives pour l'introduire chez nous. Le prince Alexandre de Hohenlohe-Schillingsfürst passe pour un « libéral ». En 1893 déjà, alors qu'il était candidat dans la circonscription de Haguenau-Wissembourg, il se faisait appeler « le prince rouge ». Elu député au Reichstag, grâce à une formidable pression officielle (son père occupait le poste de statthalter à Strasbourg), il se présenta cinq ans plus tard, bien que dans l'intervalle il eût été nommé préfet de Colmar. Il y avait dans la circonscription une question de feuilles mortes qui lui servit de tremplin électoral. Les paysans, grâce à leur aristocratique député, obtinrent à bon compte des litières pour leurs animaux et le prince fut populaire dans toutes les étables d'Alsace. On ne saurait mentionner aucun autre acte politique à son actif, mais sa renommée devint européenne quand la publication des *Mémoires* du prince Clovis, son père, l'obligea, dans les derniers jours d'octobre 1906, à quitter la

préfecture de Colmar. Les lauriers posthumes recueillis par la main paternelle ne semblent pas le laisser dormir et il s'est mis, à son tour, a écrire ses *Souvenirs*. Un fragment en a paru, il y a deux ans, dans la *Nouvelle Presse libre.* Tout ce qu'on peut en dire, c'est que l'auteur se révèle comme bismarckien endurci.

Un publiciste de la Suisse romande chante maintenant les mérites de ce personnage sur le mode ému. C'est que M. de Hohenlohe, pour éviter la débâcle à son pays, estime qu'il serait temps d'obtenir la paix par tous les moyens. Dans un article sur l'état d'esprit en France, publié par la même *Nouvelle Presse libre*, le 24 décembre 1916, il s'efforçait de démontrer que notre confiance en la victoire était ébranlée et il saluait avec enthousiasme l'initiative de l'empereur en faveur de la paix. Le prince citait Shakespeare :

> Shakespeare dit : « Il est glorieux de posséder la force d'un géant, mais il est tyrannique de l'employer comme un géant ». L'Allemagne s'est souvenue de cette vérité, lorsque, sans que sa force ait été brisée, elle a fait, vis-à-vis de ses ennemis, le premier pas vers la paix. Et elle a bien fait, car la puissance morale est plus forte que la puissance physique et matérielle.

Quelques mois à peine se sont écoulés depuis que cette phrase monumentale a été écrite. Le prince Alexandre s'est aperçu que le géant Germanie pourrait bien être un peu moins fort qu'il le supposait. M. de Bethmann, à l'en croire, fait des bêtises et il s'en plaint amèrement dans la *Nouvelle Gazette de Zurich* (20, 21 et 23 mai). Avec un sérieux imperturbable il menace le chancelier de la révolution, comme ferait le plus notoire des pangermanistes, mais pour des raisons diamétralement opposées :

> M. Scheidemann a été rappelé à l'ordre parce qu'il a prononcé le mot « Révolution » du haut de la tribune du Reichstag. *Et pourtant il n'a rien fait d'autre que de répéter ce qu'on entend dire chaque jour dans le public. Il a également ajouté : « Nous n'en sommes pas encore là ». Mais il serait puéril de se dissimuler qu'on pourrait en venir là si les hommes qui tiennent en mains les destinées de l'empire allemand ne sont pas de taille à porter les responsabilités qui pèsent sur leurs fautes, et ne savent pas, au moment voulu, reconnaître les nécessités des temps nouveaux et en tenir compte. Alors le moment pourrait très bien venir où ils reconnaîtraient, avec frayeur, qu'il est trop tard et que le peuple allemand a enfin perdu patience.*

La manœuvre était complétée par une lettre à la *Neue Freie Presse* de Vienne (29 mai), où, revenant sur ses impressions de l'an dernier, M. de Hohenlohe montrait que la France était loin d'être abattue :

> La France, il n'en faut pas douter, combattra, coûte que coûte, jusqu'au bout ; le peuple français sent nettement qu'il y va de son existence. Il sait qu'il ne retrouvera jamais plus, à côté de lui, d'aussi nombreux et d'aussi puissants alliés : il sait que s'il ne sort pas, cette fois, vainqueur de la lutte

terrible actuellement engagée, toutes ses chances de victoire auront à jamais disparu.

Ainsi l'incitation à liquider la guerre, tant qu'il est encore possible d'en retirer des avantages, venait à propos pour renforcer l'opération stratégique de Stockholm.

Mais, tandis que les hommes de gauche et d'extrême gauche multiplient leurs efforts, les fourriers du pangermanisme ne demeurent pas inactifs. Le *Vorwaerts* du 27 mai nous a révélé quelques-unes de leurs opérations :

... Oui, les pangermanistes ont à leur disposition une véritable *forêt de journaux*, pour mener la propagande de leurs idées. Si restreint que puisse être le nombre de leurs véritables adhérents, les ressources des grands industriels et des grands propriétaires fonciers qui sont derrière eux leur permettent non seulement d'entretenir des douzaines de journaux, mais encore d'étendre continuellement leur influence sur de nouvelles feuilles.

Un consortium pangermaniste vient d'acheter, pour faire sa politique, deux quotidiens de Berlin. Une feuille locale, qui prétend n'être rattachée à aucun parti, est tombée entièrement sous le contrôle des pangermanistes. Une portion de la presse libérale nage aussi dans leur sillage. Il s'y ajoute des revues nouvelles : chaque mois, presque, en apporte une de plus. *Qu'on ne méconnaisse pas la puissance de ce travail systématiquement accompli sur l'opinion publique.*

On sait que ces Messieurs de l'*Alldeutscher Verband* continuent à être sans modestie, mais l'organe central des socialistes officiels trompe ses lecteurs en affirmant que leur influence est nulle dans le peuple allemand. Ils viennent encore une fois de préciser leurs buts de guerre dont le moins ambitieux est celui de « conduire la flotte de guerre anglaise au port de Kiel » (rapport du conseiller intime Trautmann) et d'occuper le littoral britannique. En même temps ils menacent le chancelier d'une révolution s'il ne parvient pas à réaliser leurs désirs. La presse allemande a fait grand cas de deux lettres du baron de Gebsattel, adressées à M. de Bethmann-Hollweg, les 5 et 20 mai 1915, et qui, selon l'expression de leur auteur, n'entendent pas constituer « une menace », mais un « avertissement ». Vieilles de deux ans, connues dans toutes les chancelleries allemandes, la première de ces lettres a été exhumée le mois dernier par le *Vorwaerts* qui espérait que cette publication démonterait ses adversaires. La *Deutsche Zeitung* s'est contentée de répliquer en publiant la seconde qui reproche au chancelier « des erreurs dangereuses et véritablement néfastes ». Les pangermanistes sont coutumier de pareils procédés et il eût été inutile de remonter si haut pour montrer jusqu'où va leur aveuglement. Depuis les débuts de la guerre, dans tous les parlements de l'Empire, on a entendu des paroles semblables à celles de M. de Gebsattel.

L'opinion allemande, partagée entre les appétits démesurés et la lassitude de combattre, oscille d'une formule à l'autre. Elle voudrait bien que les illusions des premiers jours de la guerre « fraîche et joyeuse » fussent encore possibles, mais la « paix pleine d'honneur » qu'elle croit pouvoir obtenir lui paraît préférable aux jours d'angoisse qu'elle traverse en ce moment. D'un côté comme de l'autre, qu'il s'agisse de la « paix Scheidemann » ou de la « paix Hindenburg », apparaît un dessein identique : sauver la mise de l'Allemagne pour lui conserver coûte que coûte sa situation prépondérante dans le monde. « Nous ne voulons pas autre chose, écrit la *Gazette de Francfort* (22 mai), que de forcer nos ennemis à la paix, pour les contraindre à conclure avec nous un *traité* qui raisonnablement satisferait tous les partis. »

Ce sont les clauses du traité qui, à l'heure qu'il est, troublent les économistes de l'Allemagne beaucoup plus que les questions territoriales, car il s'agit de savoir si l'Entente sera à même, après la paix, d'entraver son expansion commerciale. Le projet de « société des nations » l'inquiète, parce que, cette société, c'est elle qui veut l'organiser à sa manière. Une Allemagne qui ne dominerait pas ne serait plus l'Allemagne. Sans activité belliqueuse, la force expansive du pays serait tarie. Dans un article sur le « pacifisme politique », la *Gazette de Cologne* (27 mai) montre le bout de l'oreille : « Une organisation pacifique, dit-elle, sous la conduite anglo-saxonne, aboutirait par la force des choses au pacifisme politique. » Si ce sont les idées anglo-saxonnes d'accords internationaux et de concorde qui triomphent, c'en sera fait du germanisme.

Soulignons cet aveu qui nous aidera à comprendre pourquoi l'Allemagne met tant d'acharnement à imposer chez nous ses formules, alors qu'elle s'efforce d'éviter chez elle les ravages que pourraient exercer les nôtres.

HENRI ALBERT.

§

Autriche

LA QUESTION TCHÈQUE. — Personne chez nous n'ignore la Pologne et les Polonais. Il n'est pas un Français qui ne connaisse les détails des différents soulèvements de ce pauvre peuple, qui ne sympathise avec leurs Faucheurs et ne soit prêt, à son tour, à jeter à la face de leurs oppresseurs le mot fameux de : Vive la Pologne ! Cependant nous ignorons à peu près tout d'un autre peuple slave, opprimé lui aussi, le peuple tchécoslovaque. Est-ce parce qu'il subit depuis plus longtemps le joug de ses oppresseurs, les Allemands d'Autriche et les Magyars de Hongrie ? Peut-être. Il n'en reste pas moins vrai que, lorsqu'en janvier passé, les Etats de l'Entente, dans leur

note au Président Wilson, demandaient la libération des Tchécoslovaques, beaucoup furent étonnés. Les Tchécoslovaques, qu'est-ce que c'est que cela ?

Pourtant, alors que les Polonais avaient, en Autriche, formé dès avant la guerre une légion de volontaires au profit des Empires centraux, les Tchécoslovaques s'étaient au premier jour enrôlés en foule dans notre Légion étrangère et, à l'intérieur de la Monarchie des Habsbourgs, avaient désorganisé l'armée et sapé les fondements de l'organisation économique. Aussi les Tchécoslovaques, les Ruthènes et les Jougoslaves, abondent-ils dans les geôles de l'Empire, car c'est eux qui ont causé le marasme dans lequel se débat la monarchie des Habsbourgs.

Lorsque l'empereur roi Charles, IV en Autriche, Ier en Hongrie, prenant la succession de son grand-oncle, s'aperçut de la situation désespérée de son double État, il songea tout de suite à la paix. Il n'avait en effet plus d'armée. Les meilleurs généraux de François-Joseph s'étaient montrés au-dessous de tout. Battus en Russie, battus en Serbie, battus en Italie, il leur avait fallu faire place à des officiers allemands d'Allemagne. Toutes leurs défaites avaient fait fondre les belles unités de jadis. Les hommes étaient restés sur les champs de bataille ou, sans combattre, souvent, s'étaient rendus en masse. Aujourd'hui, pour soutenir le choc des Italiens, l'État-Major austro-hongrois en est réduit à exposer son *Landsturm*. « Nos braves troupes, parmi lesquelles le *Landsturm* de Marburg, repoussent l'ennemi à la baïonnette », dit le communiqué officiel du 21 mai dernier. On sait ce que vaut ce *Landsturm* où figurent des hommes de 50 ans et plus.

Les nouvelles que nous avons pu recevoir de Bohême montrent que la situation matérielle, alimentaire et financière surtout, n'est pas meilleure que la situation militaire. Les populations meurent de faim depuis près de deux ans. Il faudrait un volume pour reproduire les lamentations qu'apportent certaines lettres venues des quatre coins des pays tchèques. « Il règne ici une telle disette, écrit-on le 3 mai 1916 de Smichov, près de Prague, que personne ne se souvient d'en avoir vu une pareille. Un kilo de farine coûte 1 couronne 20 (1), et elle est si noire qu'en temps de paix on ne s'en servirait pas même pour nourrir les oies. Elle sent mauvais quand on la verse pour l'employer. Elle contient de la vesce, des haricots gâtés et du son. La cuisine qu'on en fait est amère et prend à la gorge... On ne doit rien apporter de la campagne à Prague. Il n'y a ni petits pois ni orge... Le public se charge d'augmenter encore la disette. Dans certaines familles on a réuni de vrais entrepôts de marchandises. On

(1) La couronne valait, en temps normal, de 1 fr. 04 à 1 fr. 05.

y a accumulé tout ce qu'il était possible : l'or et les fourrures s'achètent à n'importe quel prix et par grandes quantités, car on prétend que la couronne ne vaudra plus que 34 hellers. D'autres disent que les denrées ont subi une telle augmentation de prix pour empêcher une banqueroute de l'Etat... » Le 23 août 1914, le ton des plaintes devient plus véhément : « La nation est tout entière contre la guerre et contre l'Autriche. Tous sont persuadés que l'Autriche est perdue... Cette impression est renforcée encore par le fait que la population et l'armée de l'intérieur souffrent de la faim parce qu'on envoie tout au front. Je ne dirai que ce que j'ai moi-même vu et entendu. A... un soldat passe devant l'hôpital militaire, et il crie : « Ils pensent que je vais m'éreinter pour 8 kreuzers (= 6 hellers) par jour et crever de faim, j'irais plutôt au front, qu'ils m'y fusillent comme un chien, au moins j'aurai mangé! Voyous, canailles ! » Des soldats, en passant, se contentent de sourire. » Régulièrement le refrain continue, de plus en plus âpre. « Une terrible disette, répète-t-il en octobre 1916, fait rage aussi bien dans les villes que dans les campagnes. La misère et la famine nous guettent dans tous les coins. » Puis il ajoute : « Pour faire face à une situation économique désespérée, on a mis une contribution sur différents objets d'usage quotidien... et, usant du fameux article 14, on ajoute des centimes additionnels aux impôts directs : l'impôt foncier est ainsi augmenté de 80 o/o; l'impôt sur le revenu, de 60 à 100 o/o ; l'impôt sur la rente, de 100 o/o ; un total de 750 millions d'impôts nouveaux seront extraits de la poche du contribuable autrichien... Il est hors de doute que l'Autriche se trouve au bord d'un précipice... »

Le jeune empereur-roi, s'il n'arrêtait pas la guerre déchaînée par son prédécesseur, se voyait réduit à régner sur des ruines. Il s'appliqua donc, dès son avènement, à mettre fin au conflit. C'est à son initiative qu'est due, sans aucun doute, la note par laquelle, en décembre 1916, les Empires centraux offraient si généreusement une paix trompeuse à leurs adversaires. Le projet n'ayant pas abouti, ayant même, au contraire, permis à l'Entente de formuler ses conditions qui comportaient la libération des Slaves d'Autriche-Hongrie, Charles IV jugea prudent d'accomplir certaines réformes intérieures, Il voulait donner à sa monarchie germanique une physionomie moins allemande. C'est alors qu'il résolut de renvoyer les ministres qui avaient trempé dans le complot belliqueux de 1914. Les Berchtold et autres firent place à des gens moins compromis, aux Clam-Martinitz et Czernin dont les noms aux consonances tchèques avaient une physionomie moins teutone. Rien, à part cela, n'étant changé, personne ne se laissa prendre à ce piège grossier. La révolution russe, montrant l'instabilité des trônes, vint augmenter encore le

danger. Charles IV décida de profiter de l'occasion pour s'assurer une paix séparée avec sa voisine de l'Est et, par contre-coup peut-être, pour traiter avec ses autres ennemis.

Il ne pouvait réussir qu'en prenant, en face de la coalition démocratique, une apparence moins autocratique. Il ne pouvait continuer à régner à coups d'article 14 envers et contre ses sujets slaves. Le loup se fit donc berger. Les efforts du nouvel empereur tendirent à apaiser les conflits intérieurs de façon à pouvoir, sans danger, convoquer le *Reichsrat*, qui n'avait pas été réuni effectivement depuis juillet 1913. Un grand nombre de députés slaves, tchèques surtout, étaient en prison : quelques-uns même, comme le Dr Kramář, condamnés à mort, y attendaient leur exécution. Le jeune monarque ne songea pas à les libérer pour les voir grossir la foule des représentants slaves. Il lui sembla qu'adoucir la peine de certains était une concession suffisante. Il fut ensuite obligé de considérer comme lettre morte l'acte inconstitutionnel de François-Joseph qui rendait la Galicie autonome dans le seul but d'affaiblir la majorité slave du *Reichsrat*. Cette double besogne accomplie, l'empereur fit commencer les conférences préparatoires en vue de la convocation de la Chambre et Clam-Martinitz élabora un projet de règlement de ce *Reichsrat* pour entraver l'opposition. La *Neue Freie Presse* exposait ce projet dans son numéro du 12 mai dernier. « Une garde parlementaire doit être instituée. Elle sera sous les ordres du ministre de la guerre, avec toutes les attributions militaires. Elle doit obéir aux injonctions du président en ce qui concerne le maintien de l'ordre La langue usuelle sera l'allemand. Les députés peuvent se servir de n'importe quelle langue reconnue par la loi autrichienne. Pourtant le président a le droit de retirer la parole à un député qui parle une langue que lui-même ne connaît pas, s'il a l'impression que le député s'éloigne de la question ou fait des déclarations interdites par la morale et par la loi pénale... Pour rendre impossible l'abus des débats, on introduit des débats avec délai... Lorsque le président rappellera pour la troisième fois un orateur à l'ordre, la parole sera retirée à ce dernier. Le président peut exclure un député pour 24 heures... Le député exclu est privé de son indemnité pendant la durée de son exclusion. S'il se présente au Parlement et refuse de s'en éloigner, il perd son mandat. Le président lui-même prononce la perte du mandat. » Ainsi se jouait la comédie : on réunissait le Parlement, mais on muselait les députés. Si, d'ailleurs, il leur arrivait, malgré la muselière, de prononcer des discours trop compromettants une censure était instituée. Le président en était chargé, ce qui fit accepter la mesure. Le président cependant, dès qu'il fut maître de la situation, s'empressa d'appeler, sous prétexte de l'aider, les fonctionnaires de la censure civile et militaire.

C'est qu'en effet les Allemands d'Autriche tremblaient pour leurs prérogatives. Ils avaient fait d'apparentes concessions; n'allait-on pas leur en demander de plus réelles? « Il y a, écrivait le député Steinwender dans le *Neues Wiener Tagblatt* du 27 mai, des milliers de gens en Autriche qui perdent la confiance qu'ils avaient gardée pendant toutes les phases de la guerre, rien qu'en songeant que dans quelques jours le Parlement autrichien se réunira. » Ce que c'est que de n'avoir pas la conscience tranquille. Une question surtout les inquiétait, la question tchèque, pivot de toute la politique autrichienne. Ils connaissaient la force de résistance de cette nation; ils savaient que, malgré tous les efforts faits pendant près de 3 ans d'absolutisme, les Tchèques étaient restés fidèles à leur ancien programme et n'avaient pas oublié leurs revendications nationales. « La question tchèque, assure le député allemand Lodgmann dans la *Bohemia* du 20 mai, est devenue une question générale autrichienne. Si l'on continue à mener la politique allemande telle qu'elle a été conduite jusqu'ici, on n'arrivera jamais à mettre de l'ordre à l'intérieur et à conserver le peuple allemand. » Le Dr Lodgmann, après avoir dit, au nom de ses congénères : « Nous tenons à entrer sans préjugés à la session du Parlement », ajoutait : « Nous servirons ainsi en même temps l'Etat, nous-mêmes, Allemands d'Autriche, et tous les Allemands d'Europe. » On ne peut pas mieux avouer que les Austro-allemands comptaient travailler pour le roi de Prusse. Ils comptaient sans leur hôte. Le premier soin des Tchèques et des autres Slaves de la Monarchie a été, avant toute autre besogne, d'affirmer leur point de vue en une déclaration solennelle. Le comte Clam-Martinitz essaya en vain de les détourner de ce projet; en vain la censure tenta, par des tripatouillages de texte, de faire croire qu'ils revendiquaient une « autonomie nationale » et non leur « indépendance »; les journaux viennois furent bien obligés de publier le texte intégral des déclarations. Nous ne retiendrons que celle du député Staněck parlant au nom du peuple tchéco-slovaque. « Les représentants du peuple tchèque des trois pays de la couronne de Saint Venceslas, en entrant au Parlement au moment historique où le principe de la suppression de toute domination d'un peuple quelconque sur un autre est devenu lieu commun, font la déclaration suivante :

« Les délégués du peuple tchèque sont pénétrés de la conviction profonde que la forme dualiste présente de la Monarchie a créé, au détriment des intérêts communs, des *peuples-maîtres* et des *peuples-valets* et que, pour la suppression de tous les privilèges nationaux et l'assurance du développement général, la transformation de la monarchie en un Etat fédéral composé d'Etats nationaux libres et égaux est devenue une nécessité absolue.

« Nous appuyant, en cet instant historique, sur le droit naturel

des peuples de disposer de leurs destinées et de se développer librement, droit qui est, en outre, dans notre cas, renforcé par des actes historiques et irrévocables, conférant des droits pleinement reconnus, nous voulons travailler à la tête de notre peuple entier, à la réunion du peuple de toutes les parties tchéco-slovaques en un Etat démocratique. »

D'autre part, le député Kalina, après avoir décliné pour sa nation toute responsabilité dans la guerre, déclarait la volonté inébranlable du peuple tchèque d'obtenir sa liberté et son indépendance.

Ainsi donc, malgré tous les dénis de justice, malgré le martyre qu'ils ont subi, les Tchèques ne sont pas abattus. Ils restent indomptables et leur opposition, si nous en croyons la *Tagespost* de Graz, du 1er juin, se fait sentir jusqu'à la Chambre des Seigneurs dont « les membres tchèques vont former un groupement qui se tiendra en contact avec les Partis tchèques du *Reichsrat* ». Ils ne se laisseront pas, cette fois, tromper par les vagues promesses d'un fallacieux replâtrage de l'Autriche. Ils savent, la *Neue Freie Presse* du 12 mai ne l'a pas caché, que « dans ce remaniement la direction doit rester entre les mains des Allemands ». Ils savent que les bras allemands tendus vers eux ne s'ouvrent que pour les étouffer. Le député Dobering l'a avoué à une réunion des nationalistes allemands tenue à Celovec (Klagenfurt). L'empereur et sa bande de loups germaniques n'ont pris l'habit de berger que pour mieux dévorer leur troupeau. « Aujourd'hui, osait dire le député teuton de la Carinthie, nous ne pouvons absolument pas songer à une entente entre Tchèques et Allemands. Cette entente est impossible. La solution de la question yougoslave, celle des Ruthènes, ainsi que le remaniement de l'Autriche ne sont possibles que sous la direction allemande. Nous ne devons pas oublier la situation difficile où se trouve aujourd'hui notre souverain. Il est *prince allemand et restera prince allemand*. C'est pourquoi nous ne devons pas rendre sa situation plus difficile. » Un bon averti en vaut deux. Nous savions François-Joseph « prince allemand », nous sommes bien aise d'apprendre que son petit-neveu n'a pas dégénéré et que les concessions allemandes ne visent qu'à mieux asseoir la domination germanique. On se souviendra dans les pays de l'Entente de la comédie que jouent Charles IV et ses fidèles Allemands.

JULES CHOPIN.

§

Belgique.

LES SOCIALISTES BELGES ET LA CONFIANCE DE STOCKHOLM. — Le parti socialiste belge, dans sa majorité, estime inconvenante l'idée d'aller causer, à Stockholm ou ailleurs, avec des Boches.

Puis à quoi bon ?

Les socialistes boches n'ont eu ni la volonté ni le pouvoir d'empêcher la guerre et n'ont rien tenté contre la violation de notre pays, les déportations de nos ouvriers et les exactions de toutes sortes qui consomment la ruine de la Belgique. Pour reprendre un mot de Vandervelde, toute leur action s'est bornée à des « *démonstrations platoniques et vagues* ». Ils ne voudront ni ne pourront davantage pour faire cesser la guerre et imposer à leur gouvernement des conditions de paix réparatrices pour les victimes de l'agression teutone.

Alors pourquoi causer avec ces hommes que nos ouvriers ont vu en armes contre eux et dont ils savent parfaitement que les principaux sont de mèche avec l'Empereur et le chancelier ?

Un ouvrier belge de mes amis, le citoyen révolutionnaire Alphonse B., fut témoin de leur ruée sauvage à travers le pays industriel et socialiste de Charleroi. — « Si vous êtes des socialistes comme nous, demanda-t-il à des soldats allemands, pourquoi nous faites-vous tant de mal ? » Les Boches répondirent en dévorant du regard la contrée noire des charbonnages et des usines. : « Quand tout cela nous appartiendra, l'ouvrier allemand sera plus heureux, aura plus de bien-être. »

Au jour de la déclaration de guerre, l'espoir d'une vaste curée mit en liesse les milieux ouvriers allemands où l'on disait que « ce serait une guerre fraîche et joyeuse ».

Nos ouvriers socialistes belges n'ont pas plus renoncé à leur idéal social que nos catholiques belges n'ont renoncé à leur idéal religieux. Mais les uns et les autres appartiennent à une race bien équilibrée, enthousiaste, d'un parfait bon sens et qui ne se laisse pas prendre aux apparences. Près de trois années d'oppression allemande leur ont montré qu'un boche a beau s'affubler de n'importe quelle étiquette, il ne reste pas moins foncièrement un homme de proie méchant, fourbe et qui « travaille » en bande, sans autre souci que sa part de banditisme, cruel aux autres hommes qui ne sont pas de sa horde.

— Il faut avoir quitté le pays dès les premiers coups de canon, comme Camille Huysmans, me disait un ouvrier mineur de Liége, pour ne pas sentir qu'un Belge allant à Stockholm pour échanger des vues et discuter en « camaraderie » avec un Boche commettrait *un acte contre nature*.

Comme ce mot d'un simple ouvrier socialiste belge est juste !

Nous serions des enfants dénaturés de la Belgique si nous nous rencontrions maintenant avec ces Allemands qui sentent et agissent d'une manière si différente de ce qui nous apparaît comme la droiture et l'honnêteté. Et comme ils sont foncièrement stupides — disons le mot — ceux des socialistes alliés qui s'imaginent que leur doctrine, apprise de Karl Marx, prévaudra jamais contre la structure intime, *la nature* des hommes !

Il est entendu que Karl Marx fut un économiste de génie ; cependant sa doctrine n'a rien d'immuable et a déjà subi des revisions sur plusieurs points importants. Notons aussi qu'il était d'origine juive et qu'il fut de *sa nature* d'introduire dans la synthèse qu'il se faisait des phénomènes sociaux d'Occident le fatalisme oriental, le messianisme juif. D'autre part la probité intellectuelle de Karl Marx, sa probité d' « internationaliste » surtout, a souffert quelques accrocs du fait des tours perfides joués à Michel Bakounine (amis russes, souvenez-vous) et des documents forts troublants quant à son attitude en 1871, récemment mis à jour par le citoyen James Guillaume.

Le mineur révolutionnaire dont je parle, je l'ai rencontré, il y a à peine quelques jours. Au prix de grandes difficultés et de multiples ruses que la censure aurait raison de m'empêcher de publier, il avait réussi à s'évader de la Belgique occupée et à échapper ainsi à la déportation. C'est un fruste, un « militant » de la « Populaire » de Liége, un ouvrier comme il y en a beaucoup en Wallonie.

Il m'a raconté des choses bien intéressantes et tout à fait caractéristiques de l'état d'esprit des ouvriers de mon pays.

— « Les Boches, disait-il, ce sont les plus grands saligauds (*sic*) que j'ai jamais rencontrés : quand ils nous donnent des conseils, quand ils nous excitent contre les Flamands comme ils excitent les Flamands contre nous, quand ils nous parlent de socialisme et nous disent qu'ils vont nous « organiser », nous doter de belles retraites ouvrières copiées sur le système de chez eux, *nous savons bien que tout ça c'est des menteries* et qu'ils font comme le Loup de la Fable : « c'est pour mieux te manger, mon enfant » (sic).

Je n'invente rien, j'ai noté ces paroles de bon sens aussitôt après les avoir entendues.

Mon compatriote ouvrier n'est assurément pas un érudit. De Karl Marx, il ne connaît que le nom et ce que lui en a appris une brochure de propagande à deux sous achetée à la bibliothèque de la, Populaire. Il en avait vu aussi le buste posé sur le tapis rouge de la table du bureau dans « un meeting de Seraing (localité près de Liége) « en faveur du suffrage universel pur et simple ».

— « Ce Karl Marx, affirmait-il, était un Allemand très capable... Ce n'est pas une raison pour causer avec les Boches d'aujourd'hui qui ne disent jamais la vérité et *ne pensent qu'à leur profit*... Ce serait comme si nos calotins allaient fraterniser avec ceux des Boches qui croient comme eux à la Sainte Vierge. A quoi cela rimerait-il ? »

Cela ne rimerait évidemment à rien et l'instinct sûr de cet obscur militant lui a fait retrouver ce diapason juste dont se sont écartés les zimmerwaldiens, les kienthaliens, les initiateurs de la Conférence de Stockholm qui, à examiner les choses de près, sont ou bien des neutres suspects de germanophilie comme Troelstra, ou bien des pri-

maires boursouflés d'orgueil, des intellectuels bourgeois déracinés dans le socialisme et chez qui l'effondrement de l' « Internationale » a suscité comme une nostalgie des « Tournées oratoires » aux succès faciles et aux relations flatteuses.

Il y a aussi les naïfs, les « poires » qui s'imaginent que leurs bavardages s'opposant — ou s'ajoutant — aux bavardages de l'idéalisme slave va simplifier la situation au lieu qu'ils en augmenteront la confusion. Contre un idéalisme désordonné, il n'est en effet de réactif efficace que le coup de fouet des réalités, ainsi qu'il semble qu'on soit presque sur le point de s'apercevoir aux rives de la Neva...

L'opinion si saine de mon compatriote ouvrier, je l'ai retrouvée sous une forme parfaitement motivée dans une lettre contre la Conférence de Stockholm adressée à l'*Humanité* par un autre ouvrier belge, M. Hubin, député socialiste de l'arrondissement Huy-Waremme, un des coins de mon pays les plus dévastés par l'armée des « genossen ». Le citoyen Hubin, carrier de son état, est un admirable autodidacte qui, depuis quinze ans qu'il siège au Parlement belge, a conquis l'estime de tous les partis par la force de ses convictions et l'honnêteté à la fois réfléchie et intransigeante de ses interventions. Le citoyen Hubin, lui non plus, ne se laisse abuser ni par le spectre de l'économiste judéo-allemand Karl Marx, ni par les déclamations « internationales ».

— « Je me méfie des Boches, écrit-il, en substance, à l'*Humanité*, et je ne tiens pas à causer avec eux. J'aurais moins de méfiance envers les socialistes allemands et les socialistes autrichiens, s'ils avaient versé à l'intérieur de leurs frontières respectives, pour conquérir leur dignité et leur liberté, un dixième du sang qu'ils ont répandu pour détruire les foyers ouvriers de la Belgique et du Nord de la France.

Un autre député belge, non des moindres, l'éloquent et lettré Jules Destrée, a dénoncé le piège de la Conférence de Stockholm et de la formule des idéologues russes : sans annexion ni indemnité qui équivaut à une prime au brigandage, à une déloyauté envers la Belgique et à l'abandon le plus odieux des Alsaciens-Lorrains, des Polonais, des Roumains de Transylvanie et des Italiens de Trente et de Trieste.

Je sais bien qu'en souhaitant se rendre à Stockholm, des socialistes de l'Entente obéissent au désir non pas d'y entrer en tractation avec les socialistes boches, mais d'y instruire leur procès, de les mettre en accusation, comme ils disent, devant la conscience universelle et surtout d'empêcher les Russes de tomber dans le panneau des Scheidemann et consorts.

Voilà encore qui ne rime à rien et ne signifie que vanité déclamatoire, car la bande des Scheideman et des Sudekum, ce n'est qu'à coups de trique qu'on la réduira.

Les socialistes *nouveau jeu* se leurent. Ils sont des hommes faibles comme les autres hommes.

On verra plus tard pour l'application de leurs doctrines économiques qui devront nécessairement être subordonnées aux cadres et aux tempéraments nationaux et qui ne possèdent en dehors de ces contingences qu'une unité dogmatique, c'est-à-dire arbitraire. Pour ce qui est de leurs prétentions d'intervenir en juges suprêmes dans les questions de politique intérieure, ou extérieure, le moins qu'on puisse leur répondre est que leur clairvoyance et leur documentation, leur simple documentation d'avant guerre, ont été singulièrement mises en défaut.

Pour ce qui est de la Russie, ses intentions sont excellentes, encore que l'évolution industrielle de là-bas soit encore bien arriérée pour y appliquer les fameux dogmes marxistes, et quant à écouter des conseils, il semble que les révolutionnaires slaves y soient peu disposés.

Au demeurant, au lieu d'aller à Stockholm pour causer avec les Boches, ne serait-il pas plus sage de commencer par se mettre d'accord entre socialistes des pays alliés sur ce qu'on dirait aux Boches? Je ne crois pas trahir la pensée des socialistes de mon pays en la traduisant comme je viens de le faire. Il y a eu peut-être quelque flottement, mais le principal est qu'aucun socialiste belge qualifié ne prendra place autour de la même table qu'un Scheidemann ou autre valet impérial, fût-il couvert d'une livrée socialiste.

GUSTAVE FUSS-AMORÉ.

Suisse.

LE SCANDALE HOFFMANN OU LA FIN D'UN BOCHE. — Depuis deux ans je dénonce le péril de laisser au gouvernement et à la tête de l'armée des hommes foncièrement dévoués à l'Allemagne. Depuis sept mois, exactement depuis décembre 1916, époque où a commencé, avec la manœuvre allemande pour la paix, le rôle international dévolu à la Suisse par Berlin et la mise en marche de la diplomatie fédérale au service de la Wilhelmstrasse, je mets à jour, j'expose, je démonte pièce par pièce et rouage après rouage la machinerie politique de M. Hoffmann. Personne ne m'écoute, je parle en vain, les oreilles se bouchent et les yeux se ferment. Une vaste complicité de silence et de volonté de ne rien savoir empêtre les cerveaux et enlize les consciences. Tout était pourtant clair, lumineux, évident. Mais bien que, périodiquement, les scandales à tous les degrés de l'échelle politique administrative, militaire, éclatassent et vinssent me donner raison, je continuais à faire moi-même le scandale de mes concitoyens pour oser simplement dire, voir et prévoir ce qui se passait ou ce qui se passerait

Serai-je plus heureux avec le dernier épisode, qui vient de précipiter de son Walhalla bernois le Loge de notre politique étrangère ? J'ai suivi fil à fil sa diplomatie de mensonge et de félonie au profit de l'Odin de Potsdam, depuis les duplicités de la fausse protestation contre les déportations belges, à travers l'espionnage à Washington, la rouerie de la note pour la paix, les perfides tentatives de l'agent Ritter sur le président Wilson, jusqu'à l'essai de sabotage de la révolution russe, à l'intrigue léniniste et au départ de Grimm pour Stockholm et la Russie. La première partie de la campagne est exposée dans les derniers chapitres de mon livre *les Deux Suisse* ; la suite se trouve développée dans mes articles subséquents du *Mercure de France*. Le tout devait logiquement aboutir à l'infâme manœuvre de Pétrograd pour la paix séparée, où le Machiavel du Palais fédéral devait trouver sa perte et son juste châtiment.

Je ne rapporterai pas les faits, abondamment publiés et commentés par la presse du monde entier, non plus que leur répercussion en Suisse. J'ajouterai simplement à ce j'ai dit un renseignement nouveau, dont je viens seulement d'avoir connaissance : c'est que l'accord entre Grimm et Hoffmann est beaucoup plus ancien qu'on pouvait le supposer. C'est Hoffmann qui a soufflé à Grimm le fameux amendement destiné à faire échouer la motion romande de protestation contre les déportations belges, par l'assimilation aux effroyables crimes allemands en Belgique de la conduite des puissances protectrices en Grèce. Bien mieux ou bien plus grave : Zimmerwald et Kienthal sont mis de toutes pièces d'un complot Hoffmann-Grimm ; Zimmerwald et Kienthal ont été entièrement concertés entre ces deux misérables compères, à la honte et à la dérision du parti socialiste international, sous l'éminente direction de la chancellerie de Berlin. Grimm, chef du parti socialiste, n'a jamais été que l'ignoble Scheidemann de ce Bethmann-Hollweg que n'a jamais cessé d'être l'Allemand Hoffmann, conseiller fédéral, président de la Confédération en 1914, chef du Département politique helvétique, séide et valet de la Prusse.

Aussi quand, le 19 juin, au Conseil national, le président Bueler a donné lecture de la lettre de démission de M. Hoffmann et que M. Schulthess, président de la Confédération, en eut pris acte dans une déclaration du Gouvernement, un député de Genève, M. Louis Willemin, dans l'excès de son indignation, jeta dans l'assemblée le cri de : « Trahison ! » Aux huées automatiques de la majorité alémanique et à l'épouvante congestionnée du président qui lui coupa immédiatement la parole, il n'a prononcé que le mot de la situation, — de la situation qui dure depuis trente-trois mois.

L'opinion publique indépendante réclame des sanctions. Ce ne sont pas seulement des sanctions qu'il faudrait contre les rares coupables

qui se sont, maladroitement, laissé prendre. Il faudrait une épuration générale de tout le personnel politique, administratif et militaire de la Confédération, absolument dénationalisé, corrompu, prussianisé : le Conseil fédéral *in corpore*, la plupart des fonctionnaires à tous les étages, dont le procès Mühlemann vient de révéler l'abjecte moralité, les trois quarts des officiers de tous grades ; il faudrait la dissolution de toutes les chambres cantonales, suivie de nouvelles élections, partout, après une vaste campagne électorale préparatoire, nationale et patriotique, où l'on produirait devant le peuple toute la vérité, où on le mettrait en présence des faits, des documents et des responsabilités. Il faudrait, en un mot, une révolution, — dont la Suisse paraît malheureusement incapable.

Mais, à défaut de révolution, que le peuple, que les autorités conscientes prennent du moins les énergiques résolutions d'un strict minimum nécessaire. Nous nous contenterons, provisoirement, de ce qui est indispensable. Or, ce qui est *indispensable* pour que la Suisse recouvre, dans une très modeste mesure, une portion de son crédit auprès des pays de l'Entente de la bienveillance desquels elle dépendra de plus en plus, l'Allemagne, qu'elle a servie jusqu'ici, devant se trouver de plus en plus hors d'état de subvenir à ses besoins économiques, les seuls que veuille considérer la basse *Realpolitik* à laquelle s'est vouée la vieille indépendance helvétique, ce qui est *indispensable*, disons-nous, c'est, à la suite de la démission de M. Hoffmann, celle des trois conseillers fédéraux les plus compromis : MM. Forrer, Muller et Calonder. C'est ensuite la démission du général Wille-von Bismarck, cousin germain du général von Bissing, le feu bourreau prussien de la Belgique, dont la nomination fut imposée à l'Assemblée fédérale par Guillaume II et son chancelier suisse Hoffmann ; c'est la démission du colonel von Sprecher von Bernegg, chef d'état-major général, protecteur des colonels traîtres au procès de Zurich, cousin du général comte von Salis, l'ex-bourreau autrichien de la Serbie. Ces chefs indignes de notre armée pourront être remplacés avantageusement (à tous les points de vue, y compris la capacité militaire) par des hommes comme les colonels Isler, Wildbolz ou Audéoud, ainsi que je l'ai indiqué dans *les Deux Suisse*. C'est enfin, dans l'ordre diplomatique, le rappel de l'ineffable Odier, ministre de Suisse à Pétrograd, le rappel de l'inconcevable Ritter, promu avec félicitations à La Haye, le. . . . . . .

. . . .

inspirateurs de sa politique à l'égard de l'Entente ou exécuteurs de ses missions secrètes. Tout ce personnel, compromis, suspect, dangereux doit disparaître. La réhabilitation de la Suisse est à ce très juste prix.

Mon article du 1er mai, intitulé LA POLITIQUE HOFFMANN, contenait les phrases suivantes biffées par la censure et que je crois pouvoir rétablir aujourd'hui (les mots censurés sont en italiques) :

1. *D'après le fameux Rapport de décembre sur les déportations belges, prélude à la manœuvre pour la paix allemande, jusqu'au retentissant fiasco de cette campagne par l'entrée en guerre des Etats-Unis, ces quatre mois de politique étrangère de la Confédération peuvent se résumer en cette simple phrase : « La Suisse, de par la volonté délibérée de M. Hoffmann, c'est faite l'agent de l'Allemagne ».*

2. Que l'initiative de cette louche manœuvre soit due à la Wilhelmstresse ou au comte Bernstorff, il n'importe, *une chose est certaine, c'est qu'elle n'est pas le fait du très secondaire Dr Ritter, qui n'eût jamais osé la prendre sans des instructions plus ou moins définies de M. Hoffmann, lequel de son côté n'eût rien entrepris dans cet ordre d'entremise que sur des suggestions de l'Allemagne.*

3. *Tous ces démentis officieux ou officiels se valent. La preuve que tout fut concerté d'intelligence entre l'Allemagne, la Suisse, leurs représentants ou ex-représentants à Washington, c'est que*, malgré ce double désavœu, le Dr Ritter, demeuré seul responsable et qui aurait ainsi commis une faute des plus graves, compromettant ainsi son gouvernement et la neutralité de son pays dans une aventure des plus suspectes, n'a pas été rappelé, ni même blâmé.

4. Pour nous, instruit par les précédents et par l'orientation de la politique de M. Hoffmann, nous jugeons ces nouvelles immixtions du déplorable Dr Ritter tout à fait vraisemblables *et extrêmement conformes aux désirs, sinon aux instructions précises du Conseil fédéral.*

5. Qu'on se rappelle d'ailleurs, ce qui s'est passé en décembre pour la note en faveur de la paix..... *et l'on se convaincra que le Dr Ritter n'a pu en aucune occasion agir de sa seule initiative, sans quoi M. Hoffmann n'était pas homme à ne pas le rappeler immédiatement.*

Le Dr Ritter est un émissaire précieux et un parfait serviteur : on le fait agir, et quand il éprouve un échec ou se trouve dans une situation compromettante, on le désavoue, sans laisser toutefois de le maintenir soigneusement à son poste.

Au reste, la dernière session des Chambres fédérales est venue confirmer avec une triste éloquence le triomphe de la politique Hoffmann et souligner mieux encore par deux manifestations significatives l'attitude infligée à la Suisse par cet Allemand, appuyé sur sa majorité compacte de Bochimanes.

LOUIS DUMUR.

§

A travers la presse.

LA PRESSE ALLIÉE. — M. Edouard Engel, réfugié à Londres, s'occupant particulièrement des problèmes économiques belges, dit, dans la *Patrie Belge*, combien néfaste serait une politique protectionniste après la guerre. Néfaste pour la Belgique, ne le sera-t-elle pas également pour la France ? Et, si la fameuse Société des Nations se réalise demain, dont nul pays ne saurait être exclu, ne sera-ce pas la mort à tout jamais des désuètes doctrines protectionnistes ?

...J'ai déjà exposé précédemment comment la Société des Nations implique nécessairement une évolution de la politique économiste mondiale vers le régime libre-échangiste, j'ai déjà cité l'opinion d'économistes distingués qui sont d'accord avec moi pour dire que, pour annihiler la puissance de l'emprise économique allemande en ce qu'elle a d'agressif et de dangereux, il faut, non pas chercher à fermer nos frontières aux produits germaniques, mais, au contraire, ouvrir les siennes aux nôtres par l'imposition du régime libre-échangiste et, enfin, j'ai dit qu'une des conditions essentielles du maintien de la paix future est cet « équilibre économique » que nous semblons prendre un malin plaisir à ne pas vouloir réaliser.

Nous avons, jusqu'à présent, été franchement libre-échangistes (notre tarif douanier n'accuse qu'une moyenne de 1,5 o/o de droits) et je crois que nous nous en sommes bien trouvés. Aucune raison valable ne peut être invoquée pour justifier un changement de régime, et l'on arrive à se demander anxieusement à quel mobile obéissent ces politiciens qui n'épargnent aucun effort pour arriver à nous imposer une politique commerciale protectionniste qui doit inéluctablement nous acculer à l'irréparable et mortelle décadence.

Le problème ne tolère pas deux solutions : si nous voulons vivre, nous devons rester fidèles au Libre-Echange ; si nous voulons éviter le retour d'événement comme ceux qui nous écrasent actuellement, nous devons nous faire les plus ardents protagonistes de la Société des Nations.

« La prospérité, la sécurité, l'existence de la Belgique — dit notre distingué compatriote M. Henri Lambert, membre titulaire de la Société d'Economie Politique de Paris — dépendront des progrès des rapports internationaux européens. » Il n'est pas nécessaire de s'étendre en considérations sur cette proposition, qui ne peut laisser de doute qu'à ceux qui nourrissent l'illusion (presque folle) que l'Allemagne pourra être réduite à merci et anéantie « définitivement » comme puissance européenne.

Le rétablissement et plus encore la conservation future de la paix dépendront, avant tout, de l'adoption d'une tendance libre-échangiste de la politique internationale. L'adoption de la politique inverse, entretenant l'hostilité et la peur mutuelle des nations (en même temps que l'iniquité sociale et la spoliation légale), entraînerait le maintien, sinon l'accroissement, des forces armées et de leurs écrasantes dépenses, alors que la réduction des charges militaires, sinon leur suppression, serait si nécessaire. Elle signifierait ainsi, avant peu d'années, révolution et anarchie en Angleterre, en France, en Russie et en Belgique, mais non nécessairement, ni même probablement

la révolution et l'anarchie dans une Allemagne militariste, protectionniste et « opprimée économiquement » par les autres nations. Car il ne resterait à celle-ci qu'à vivre pour se venger, ou se « libérer », et, sans beaucoup attendre, elle trouverait l'occasion opportune de renouveler avec succès la tentative de subjugation européenne qui, cette fois-ci, a du moins les plus sérieuses perspectives d'échouer. Après avoir été la cause principale de la guerre actuelle, le protectionnisme aurait porté le coup de grâce à l'Europe. Tel est le point de vue international et général des intérêts de la Belgique. Mais pour tout Belge qui refuse de se laisser diriger par les intérêts particuliers, étroits, faux et criminels des mondes agricole, industriel et financier européens, il est, en outre, évident que l'intérêt de la Belgique, considéré du point de vue limité de ses nécessités économiques, exige l'adoption d'une tendance libre-échangiste de la part de toutes les nations européennes et autres. Aucune nation n'a, autant que la nation belge, des raisons politiques et économiques, puissantes, vitales, de repousser les suggestions protectionnistes de ses voisins, de demander à tous le régime du libre-échange, d'en prendre l'initiative, d'en donner l'exemple, d'en faire la proposition générale aux autres nations.

Le protectionnisme a toujours eu comme point de départ la sauvegarde de l'intérêt particulier d'une minorité privilégiée au détriment général de la masse ; il favorise le producteur au préjudice du consommateur. Comment peut-on sincèrement espérer pouvoir jamaisen faire une théorie de conciliation et d'apaisement ? L'œuvre accomplie par nos démagogues ignorants et nos économistes pauvres, qui se flattent de régler les questions les plus délicates et les plus complexes avec de beaux discours et un sentimentalisme patriotique inconciliable avec la réalité des faits, est si néfaste que, quoique je me sois vu vilipender pour l'avoir inlassablement dénoncée, je vois des gens aussi compétents que le sénateur Henri La Fontaine abonder en mon sens et pousser hardiment ce cri d'alarme :

« Combien grave sera la responsabilité de ceux qui auront à veiller à ce que la Belgique ne soit pas la victime des politiciens mal avisés qui, pour écraser les empires centraux au point de vue économique après qu'ils auront été vaincus sur les champs de bataille, préféreront recourir au moyen facile, mais périlleux, des tarifs prohibitifs au lieu d'entamer la lutte franchement sur le terrain commercial comme les Alliés l'ont poursuivie sur le terrain militaire. Malheur vraiment à la Belgique si, après avoir été privée de ses relations internationales pendant plusieurs années, après avoir été dépouillée en grande partie de ses moyens de transports et de son outillage industriel, elle, qui n'a pas hésité à s'attaquer avec succès à ses plus puissants compétiteurs sans s'entourer des barrières douanières, se trouvait, par la faute de ceux qui prétendent la ressusciter, vouée sans rémission à la décadence économique, qui est la cause réelle de la famine qui l'étreint à l'heure actuelle. »

Puisse ce cri devenir clameur, puisse la saine logique vaincre l'argumentation paradoxale des sophistes qui nous conduisent avec sérénité à l'abîme. En dépit de l'adversité implacable qui étrangle la vérité qui passe, conservons-en l'espoir ; le prophète n'a-t-il pas dit : « Et les aveugles verront..... »

LA PRESSE ENNEMIE.— Reprenons avec le professeur von der Leyen

le voyage à travers les nationalités allemandes. Nous nous arrêtons chez les Alémans, ou Alamans, dont la dénomination ethnique est devenue, pour nous, celle de tous les habitants du Deutschland.

Les Alémans, en Suisse, sont les frères des Souabes. Comme eux, ils sont pieux, indépendants, pourvus de grandes aptitudes commerciales, possèdent une instruction populaire d'une moyenne élevée, plus enclins vers la pédagogie que les Souabes, et doués, depuis le xe siècle, d'éducateurs distingués. Les Souabes et les Suisses ont, dans les arts plastiques et la poésie, une vision vive et colorée. Les Suisses, eux, manquent du charme ensorceleur de la musique des mots. Il n'est pas né un seul grand musicien en Suisse non plus qu'en Souabe. En somme, les Suisses sont plus rudes, plus renfermés et plus raides que les Souabes, et, en cela, nettement différents des Alsaciens eux aussi apparentés aux Souabes. Ce qui différencie les Alsaciens des Souabes s'explique par les mélanges francs et le voisinage des Français. Sinon, comment expliquer le penchant marqué à la raillerie et à l'amour du potin, à la caricature et à la satire, qu'on remarque chez eux depuis le moyen âge, particulièrement au xvie siècle, et que Gœthe a si magistralement caractérisé? La rêverie illuminée et la vie intérieure si profondément religieuse des Souabes se retrouvent aussi en Alsace et se sont emparées du pays entier au temps de la mystique allemande, à l'époque de Tauler et des *Amis de Dieu*. Le régime scolaire de l'Alsace a toujours mérité sa grande réputation, particulièrement lors de la Réforme. Celui qui se rappelle Gottfried de Strasbourg et sa grâce toute d'amour, la cathédrale de Strasbourg et le Maître de Colmar, Grünewald, comprend que beaucoup, dont Goethe, aient vu en l'Alsace la contrée allemande entre toutes.

Pénétrons en Bavière :

Suivant toujours les mouvements de leur cœur, les Bavarois n'ont cessé d'être les plus fidèles fils de l'Eglise catholique. Le père de la scolastique, Albert le Grand, et le plus grand prédicateur allemand, Berthold de Ratisbonne, étaient bavarois, de Ratisbonne même, et c'est à Ratisbonne qu'on sent le plus immédiatement battre le cœur de la poésie bavaroise, de l'art bavarois, de la piété bavaroise, de la culture bavaroise. La fidélité à soi-même, la fière joie de ses propres coutumes, cela lié à une honnêteté rude et à un sentiment puissant d'indépendance, marche la main dans la main avec un amour unissant les cœurs aux cœurs et les hommes aux hommes, du peuple jusqu'à la dynastie régnante. Le tempérament et la vision des choses ont pris chez eux une forme particulièrement heureuse, et, au lieu de la culture sans plasticité de l'Allemand du Nord, on découvre en eux un naturel tout à la joie de vivre, qui ne se peut tromper et auquel ne parvient nul autre Allemand. C'est ce qui explique que la langue bavaroise fut toujours de toutes les langues allemandes, la plus imagée et la plus féconde. Son charme et sa force rajeunirent le moyen âge et rajeunissent de nouveau notre heure présente. Le Bavarois préfère la campagne à la ville; semblable aux Bas Allemands, il aimait les demeures dispersées. Son goût de rester en soi et son aversion pour le voyage le conduisirent parfois à se refuser hautement à ce qui est étranger et nouveau. Il ne faut cependant

pas oublier quel bienfait inestimable et nécessaire sont à notre époque agitée le calme constant et sûr et les qualités de contemplation créatrice de cette race. La culture littéraire et scientifique et la haute poésie ont eu en Bavière une longue période de silence, mais l'art noble et l'art populaire y ont parlé, durant tous les siècles, leur langue particulière, puissante, intime et naturelle, et la poésie populaire n'a point cessé de réjouir le peuple.

Leurs parents, les Allemands d'Autriche, ont un sang plus léger provenant d'un mélange de France et de Slave. Leurs qualités théâtrales et musicales sont plus grandes. Mozart et Schubert sont autrichiens et la poésie et l'improvisation populaires réussit chez eux d'une façon plus charmante et mieux que chez les Bavarois. L'amour de la vérité se transforme en Autriche en un mécontentement aimable et chronique de soi-même. Pourtant cette guerre nous a montré combien l'on est injuste pour les Allemands d'Autriche, en ne voyant en eux que leur bonhomie (*Gemütlichkeit*) et leur goût de la vie joyeuse, de même que se trompèrent profondément ceux qui jugèrent Munich à la mesure du carnaval, de la fête d'octobre et du Nockherberg. Celui qui veut avoir un aperçu du travail modeste, infatigable, silencieux et consciencieux de la bourgeoisie autrichienne de vieille trempe, qui vit actuellement comme elle vivait il y a des siècles, n'a qu'à lire la description que fait Grillparzer de ses parents....

L'auteur énumère les services rendus à la civilisation par les Allemands d'Autriche, le rempart qu'ils n'ont cessé d'être contre l'Orient depuis la guerre des Turcs, etc. Le professeur von der Leyen pénètre ensuite dans les pays colonisés par l'Allemagne : la Silésie où il retrouve la joie de vivre et les nombreuses traditions des Bavarois, la facilité franque de dresser des plans, la religiosité des Thuringiens. Quant au sens féodal, il proviendrait des Slaves. Puis viennent le Brandebourg, la Posnanie et les deux Prusse, terres de colonisation qui ne donnèrent des fruits qu'après que beaucoup de peine fut dépensée.

C'est là que fut entonné, avant de se répandre sur toute l'Allemagne, le Cantique des Cantiques du Devoir. Nul roi ne s'est autant sacrifié à son devoir que Frédéric le Grand, et l'« inventeur de l'impératif catégorique », Kant, était un Prussien oriental.

La population slave n'était guère facile à gouverner et la rigueur donne de meilleurs résultats que la tolérance : c'est dans toutes ces luttes que se forgea l'art prussien de l'administration et de l'organisation. Comme aucun Etat n'admettait facilement que la Prusse se développât, cette dernière fut obligée plus qu'aucun autre de rassembler ses forces, et l'armée prussienne et l'instruction obligatoire furent sa réponse à tous actes d'hostilité. Les manières méprisantes, le manque de grâce, le fameux ton nasal si méprisant (*Schnauzton*) qu'on a souvent blamé, un certain esprit critique qui prétent savoir tout mieux que personne, ne sont que les ombres inévitables de ce développement, et encore faut-il se garder de juger tous les Allemands du Nord d'après quelques badauds ou même d'après les voyageurs en vacances. L'amour de l'ancienne patrie et le désir ardent de la revoir a précisément donné ses ailes à l'esprit des pays colonisés, lesquels ont fourni

les plus grands incitateurs que l'Allemagne et le monde aient vus : Herder et Hamann, Winckelmann et Lessing. Il en fut de même au moyen âge : la Bohême fut germanisée au XIIe siècle et c'est par la Bohême du XIVe qu'a commencé le rajeunissement de la vie allemande au XVIe siècle. On le voit : aucun peuple n'a colonisé avec un succès plus profond et plus noble....

Pour terminer son voyage, le professeur von der Leyen se dirige vers la Thuringe et la Haute Saxe.

C'est là que, durant des siècles, ont été livrées les batailles qui ont décidé du sort de l'Allemagne, mais ce fut aussi le centre de la culture allemande ; la patrie, à Schulpforta et à Meissen, des écoles modèles, la résidence au XIIe siècle d'une cour toujours accueillante aux poètes. Nulle part on n'édite et ne lit autant de volumes qu'en Saxe et en Thuringe, et, au XVIIIe et de nos jours, autant de mauvaise littérature à côté de bonne, mais nulle part aussi n'est l'intelligence des choses sociales autant en progrès.... C'est au centre de l'Allemagne que la religion et la musique ont poussé leurs racines les plus profondes ; la Saxe et la Thuringe ont donné naissance à Maître Eckhart, le père de la mystique allemande, à Martin Luther, à Frédéric Nietzsche, à Jean-Sébastien Bach, à Richard Wagner, Schumann et Marschner. Le plus grand historien allemand, Léopold Ranke, était un enfant de la Thuringe. La Thuringe, par contre, n'a jamais donné un souverain allemand ou un homme d'Etat.

De cet aperçu des nationalités allemandes, le professeur von der Leyen tire les conséquences suivantes :

Notre individualisme et notre organisation, tous deux incomparables, devront se compléter et se féconder, et non point se combattre et se gêner l'un l'autre. A peine un autre peuple peut-il réunir autant de contrastes que le peuple allemand : ici domine l'intelligence, là les sens et là le sentiment ; ici le goût des pays lointains, de l'excursion et des voyages, là l'amour du chez soi ; ici la mobilité, là la gravité ; ici une vue large, là fixée sur l'immédiat ; ici de l'imagination, là la réalité nue ; ici l'acceptation joyeuse de ce qui est étranger, là le refus catégorique ; ici la condescendance, là l'obstination hautaine et l'entêtement inflexible. Les dangers que comportaient ces particularités, notre histoire allemande les a, au long des siècles, développés pour notre malheur, parfois dans des luttes de tous contre tous où les contrastes confessionnels sont venus jeter le feu des plus cruels incendies. Ce n'est qu'au XIXe siècle que, poussés par les nécessités de la guerre contre un oppresseur puissant, les Allemands sont arrivés à songer qu'ils étaient un peuple et que tous ils avaient pour traits communs un courage intrépide, une patience à toute épreuve, une religiosité profonde, le goût de la conscience dans le travail et l'amour de l'art. Les différends des anciens jours ne sont pas encore tous aplanis aujourd'hui. On a plaisamment comparé l'union de l'Allemagne du Nord et de l'Allemagne du Sud à un mariage où la première serait l'époux et la seconde l'épouse, et l'on a dit aussi que toute la grâce et le charme était dans la femme, et que le mari — bien qu'indispensable — était plus ou moins un accident fâcheux. Eh bien, dans la nouvelle Allemagne, le mariage est devenu solide et a de commun avec les bonnes unions que les époux, s'il leur arrive parfois d'être en que-

relle, se trouvent toujours d'accord pour tomber ensemble sur celui qui se mêle de leur différend.

LA PRESSE NEUTRE. — Les Suisses, qui possèdent de grandes qualités d'humour, ne passent pas pour être des ironistes. Je ne crois pas que M. G. W., du *Journal de Genève*, fasse exception à la règle. Pourtant certain bulletin signé de lui, qui porte le titre de « Wilson contre Machiavel », publié au même temps que l'Italie avançait en Albanie et prenait siège dans Janina la Grecque, pourrait porter quelques esprits mal faits comme le mien à lui attribuer un peu de voltairianisme, pas déplaisant au surplus.

Au XVIe siècle, Machiavel, voulant délivrer l'Italie du joug humiliant et odieux des étrangers, formula une série de conseils et de préceptes sur l'art de gouverner et de vaincre et dédia son écrit à Laurent de Médicis. Machiavel républicain, qui avait lutté et souffert pour sa foi politique, n'hésitait pas à souhaiter un prince pour commander. Machiavel, honnête homme, fonctionnaire de vie modeste, écrivain érudit et de haute inspiration, en arrivait à proclamer que le salut de l'Etat est la loi suprême et que tous les moyens sont bons s'ils assurent le succès. Avant tout il faut réussir : « Tous sont las, disait-il, de la domination de ces barbares. »

Ces barbares étaient les Espagnols, les Allemands, les Français et les Suisses. Ces derniers occupaient le Milanais et Machiavel les redoutait plus que tous les autres.

C'est dans « le Prince » que Machiavel a développé les maximes qui l'ont rendu célèbre :

« Les hommes sont plus portés à ménager celui qui se fait aimer. »

« Un prince prudent ne peut ni ne doit tenir sa parole, que lorsqu'il le peut sans se faire tort... Le point est de bien jouer son rôle, et de savoir à propos feindre et dissimuler. »

« Un prince doit s'efforcer de se faire une réputation de bonté, de clémence, de piété, de fidélité à ses engagements, et de justice ; il doit avoir toutes ces bonnes qualités, mais il doit rester assez maître de soi pour en déployer de contraires, lorsque cela est expédient... Un prince ne peut exercer impunément toutes les vertus, parce que l'intérêt de sa conservation l'oblige souvent à violer les lois de l'humanité, de la charité et de la religion... »

« Il ne faut s'attarder qu'aux résultats..., les moyens quels qu'ils soient paraîtront toujours honorables, et seront loués de chacun. Car le vulgaire se prend toujours aux apparences, et ne juge que par l'événement. Or le vulgaire, c'est presque tout le monde... Le prince... ne prêche jamais que la paix et la bonne foi ; mais s'il eût observé l'une et l'autre, il eût perdu sa réputation et ses Etats. »

« Quiconque devient maître d'une ville accoutumée à jouir de sa liberté et qui ne la détruit pas, doit s'attendre à être détruit par elle... »

Le nom de Machiavel est demeuré pour cela synonyme de perfidie et de déloyauté. En somme, il n'avait fait que dépeindre fidèlement les principes qui gouvernaient la plupart des Etats. Napoléon eut l'intelligence de comprendre le patriote florentin et la franchise de l'admirer.

Les temps ont changé. Les préceptes de Machiavel nous paraissent exécrables et d'une époque à jamais condamnée. Cependant M. de Bethmann-Hollweg se les approprie dans ses discours et ils inspirent complètement toute une série d'ouvrages retentissants signés Clausewitz, Bernhardi et d'autres noms que la guerre rendit illustres et qui ont façonné, en Allemagne, l'esprit de toute une génération. Dès le début de la guerre, dans les paroles et les actes du gouvernement impérial, dans la conduite des armées allemandes et jusque dans les dévastations des régions « accoutumées à un régime de liberté », on retrouve les doctrines du « Prince » appliquées avec une brutalité et un cynisme que Machiavel n'eût jamais imaginés. Des Allemands libéraux, éclairés, révoltés par tant d'horreurs, nomment machiavélisme ce que l'on désigne hors d'Allemagne par les mots nouveaux et un peu vagues d'impérialisme, de pangermanisme, de militarisme prussien.

Ce qu'il y a de particulièrement remarquable dans les messages et les discours de M. Wilson, c'est leur contraste avec des principes qui ont trop longtemps servi de règle, sous des voiles plus ou moins épais, à la diplomatie et à la politique du monde entier et qui s'étalent à cette heure avec insolence dans les livres et dans les actes de l'Allemagne impériale. Son message au peuple russe est, à ce point de vue, digne d'être médité. Sans doute l'Amérique avait à venger la mort de ses nationaux et à défendre son commerce menacé par le blocus. Mais ces raisons, à elles seules, n'auraient pas suffi à lui faire tirer l'épée. Elle se lève pour le droit et la liberté des autres, sans ambitions personnelles, sans arrière-pensées d'annexions, sans idées de lucre. Elle jette 35 milliards et le sang de ses enfants dans une entreprise où elle n'attend aucun bénéfice.

La victoire poursuivie par les Alliés, dit M. Wilson, n'a pour but ni la conquête, ni le butin. Si les Etats-Unis s'engagent à fond dans cette conflagration générale sans y être contraints, ni provoqués, c'est pour reconstituer le monde politique sur des assises nouvelles et solides.

« Aucun peuple, proclame M. Wilson, ne peut être forcé d'accepter la souveraineté qu'il repousse, aucun changement de pouvoir ne pourra être effectué s'il n'a pour but d'assurer la paix au monde et le bonheur du peuple... La fraternité universelle ne doit plus être une phrase creuse, mais une réalité... Si nous somme unis, la victoire est certaine... nous pourrons alors nous permettre d'être généreux... »

Un si noble langage, l'élan qu'il provoque dans la grande république américaine, l'autorité qui en résulte pour elle dans le concert des nations, ce sont là des faits immenses et qui permettent de croire au progrès du monde.

PAUL MORISSE.

PUBLICATIONS RÉCENTES

[Les ouvrages doivent être adressés *impersonnellement* à la revue. Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages *personnels* et remis intacts à leurs destinataires, sont ignorés de la rédaction et par suite ne peuvent être ni annoncés, ni distribués en vue de comptes rendus.]

Histoire

Jacques Bainville : *Comment est née la Révolution russe* ; Nouvelle Librairie Nationale. 1 50

Guglielmo Ferrero : Le *Génie latin et le Monde moderne*; Grasset. 3 50

Jean Jaurès et la Défense Nationale,

Discours sur la loi de 3 ans prononcé à la Chambre des députés par Jean Jaurès les 17 et 18 juin 1913 ; « L'Humanité ». 1 »

Littérature

Marcel Herwegh : *Le Centenaire de Georges Herwegh, 1817-1917*. Avec un avant-propos du Dr G. Hervé ; Sirey. 2 »

Lucy Kufferath ; *Du Torrent au Lac* ; Genève, Edition Atar. » »

P. Van Tieghem : *L'Année littéraire (1754-1790) comme intermédiaire, en France, des littératures étrangères* ; Rieder et Cie. 4 »

Maurice Wilmotte : *Le Français à la tête épique* ; La Renaissance du Livre. 2 »

Musique

A. Gastoué : *Méthode classique de piano élémentaire et progressive* ; Senart et Cie. 9 50

Ouvrages sur la guerre actuelle

Emile Baumann : *L'Abbé Chevolleau* ; Perrin. 2 »

Jules-Braut : *La réparation des dommages artistiques causés par l'invasion* ; l'Emancipatrice. » »

André Dubosq : *L'Orient méditerranéen* ; Perrin. 2 50

Maurice Genevoix : *Nuits de guerre* ; Flammarion. 3 50

S. Grumbach : *L'Allemagne annexionniste* ; Payot. 7 50

S. Grumbach : *L'Erreur de Zimmerwald-Kienthal* ; « L'Humanité. » 2 50

Jean Hennessy : *Abdique* ; Daragon. » »

Emile-François Julia : *La Fatalité de la Guerre* ; Perrin. 3 50

Henri Libermann : *Face aux Bulgares*. Préface de Paul Margueritte ; Berger-Levrault. 3 50

Edgard Milhaud : *La Société des Nations* ; Grasset. 3 50

Christophe Nyrop : *Guerre et civilisation* ; traduit du danois par Emm. Philipot, Préface par Paul Verrier ; Berger-Levrault. 3 »

S.R : *Chronologie de la guerre*, V. 1er juillet, 31 décembre 1916 ; Berger-Levrault. 1 75

Poésie

Pierre Albert-Birot : *Trente et un poèmes de poche*. Préface de Guillaume Apollinaire ; Sic. » »

Louis Chadourne : *Commémoration d'un Mort de printemps*. » »

Clément Chanteloube : *Le Châtiment et Poèmes de guerre* ; Ed. Revue litt. et artist. 0 50

Marcel Fromenteau : *Les Sonnets de la guerre, 1914-1916* ; Le jardin fleuri. » »

André Lamendé : *La tranchée couronnée de vigne. I : Les Fresques* ; Jouve, » »

Ch. Millerd-Vannoy : *L'humble lyre* ; Delesalle. 1 25

Publications d'art

Jean Ch. Contel : *Celles qui s'en vont...* ; Préface d'Albert Emile Sorel. Poèmes d'Auguste Bunoust ; Morière, Lisieux. » »

Questions militaires et maritimes

J. Hutter : *Les Sous-Marins* ; Berger-Levrault. 0 90

Roman

Léon Daudet : *Le cœur et l'absence* ; Flammarion. 3 50

Pierre Mac-Orlan : *Les Bourreurs de Crâne* ; La Renaissance du Livre. 3 50

Charles de Rouvre : *Française du Rhin* ; Perrin. 3 50

René Star : *L'Eclaireuse* ; Calmann. 3 50

Sociologie

Georges Lachapelle : *L'Œuvre de demain* ; Colin. 3 50

Georges Lafond : *L'Effort français en Amérique latine*. Préface de M. R.-G. Lévy ; Payot. 3 50

M. de Redon de Colombier : *Comment réorganiser la marine marchande* ; chez l'auteur, 20 boul. Montmartre 0 60

Gustave Schelle : *L'Economie politique et les économistes* ; Doin. 6 »

Philosophie

Henri Vaugeois : *La Morale de Kant dans l'Université de France;* Nouvelle Librairie Nationale. 3 50

Théâtre

G. Fabius de Champville et Maurice Fauchois : *C't' Ami*, chez F. de Launay, 78 rue Taitbout. 1 »

Carlos Larronde : *Théâtre. II : Le mystère de la fin du Monde ;* Figuière. » »

MERCVRE.

ÉCHOS

Mort de Félix Le Dantec. — Mort de José-Enrique Rodo. — Prix littéraires. — Les Richesses naufragées. — L'Argot du front. — Le Requin comestible. — Journée des trois barbus. — Xylophagie. — Une vente de tableaux à Berlin. — Un pays, en Europe, sans service militaire obligatoire. — L'Heure du couvre-feu. — Une Revendication de paternité. — Trait d'un poète danois. — *Les Fleurs du Mal.* — Le mot « Boche » jugé par les Allemands. — Le Sarcasme.

Mort de Félix Le Dantec. — Avec Félix Le Dantec qui vient de mourir, la science et les lettres françaises ont fait une perte considérable. De bonne heure, Félix Le Dantec avait abandonné les simples recherches de la biologie pour se consacrer à la philosophie des sciences.

Le grand Pasteur, qui aimait son intelligence et approuvait ses travaux, l'avait envoyé au Brésil pour étudier la fièvre jaune qui faisait à Sao Paulo des ravages considérables.

Félix Le Dantec, qui avait alors 23 ans, fonda un laboratoire à Sao Paulo et passa dix-huit mois dans les hôpitaux sud-américains. Il y trempa son âme de Breton solide.

Dès son retour en France en 1893, il fut nommé maître de conférences à la faculté de Lyon.

Après quoi, chargé à la Sorbonne du cours d'embryologie générale, il publia : *La matière vivante ; Théorie nouvelle de la vie ; l'Unité dans l'être vivant*, etc., etc.

Disciple de Lamarck et non de Darwin, Félix Le Dantec est, selon son ami Charles Le Goffic, « le premier qui ait appliqué à l'étude des êtres vivants les méthodes qui avaient servi jusque là pour l'étude des corps bruts... Les étrangers le tenaient pour l'égal de Comte. »

Le libre-penseur qui avait collaboré à *la Revue Blanche*, qui avait écrit *le Conflit*, qui avait avec une grande hardiesse combattu la pensée hardie d'un Bergson, avait un esprit plein de compréhension. Les peintres modernes trouveraient dans ses écrits de nombreuses pages qui justifient scientifiquement leurs audaces. Il respectait en outre toutes les croyances et, ajoute M. Le Goffic, « par respect pour la chrétienne accomplie qu'il avait épousée il faisait maigre le vendredi ».

Dans *L'Egoïsme, seule base de la Société*, il arriva à une conclusion qui s'oppose au socialisme d'un Karl Marx. Cet ennemi des métaphysiciens ne pouvait pas se rallier à un dogme, fût-il socialiste.

A la fin de sa vie il eut la satisfaction de pouvoir déclarer que, durant toute sa vie scientifique, il n'avait pas connu une heure de doute.

Félix Le Dantec laisse d'importants travaux qui seront publiés.

Sa santé ne lui permettant pas de faire la guerre, ce Breton qui a un frère

dans la marine et un autre frère qui fut tué dans une reconnaissance, la veille de l'attaque de Craonne, soignait les blessés depuis le commencement de la guerre dans un hôpital de sa chère Bretagne.

§

Mort de José-Enrique Rodo. — Un des plus célèbres écrivains de l'Amérique latine, José-Enrique Rodo, vient de mourir en Italie.

C'était un grand ami de la France ; il exerça en sa faveur toute son influence qui était considérable non seulement dans l'Uruguay sa patrie, mais encore dans tout le continent sud-américain.

C'est lui qui organisa la manifestation à la suite de laquelle l'Uruguay choisit le 14 juillet comme fête nationale.

§

Prix littéraires. — Dans sa séance du 21 juin, sous la présidence de M. Boutroux, Directeur, l'Académie Française a attribué le « Grand Prix de littérature », de la valeur de 10.000 francs, à M. Francis Jammes.

Le « Prix du Roman », d'une valeur égale, a été attribué à M. Charles Géniaux, pour son roman *Armelle* Louançais, qui vient de paraître dans la *Revue des Deux Mondes*.

§

Les richesses naufragées. — M. Menotti Mauni vient d'inventer un appareil pour sauver les richesses des navires en cas de naufrage.

Il s'agit d'un grand cylindre insubmersible, en acier, assez grand pour contenir la comptabilité du bord, les lettres recommandées, l'or des passagers.

Cela éviterait les pertes qui en temps de paix se montent à 225 millions de francs annuellement.

C'est ainsi que la *Merida*, perdue en mer en 1911, portait un million de francs. *L'Oceana*, perdue en 1912, portait plus de 5 millions en or. Avec la *Lusitania*, les pertes en or, en bijoux et en valeurs se sont chiffrées par 10 millions de francs. *L'Islander*, coulé prés de Juneau (Alaska), portait 10 millions d'or du Klondyke. Le *Pawabac*, perdu dans le lac Huron, portait près de deux millions. Il faut se rappeler aussi que le *Général-Grant* perdu en mer en 1866 portait 65 millions en lingots d'or et la flotte perdue dans la baie de Vigo, en Espagne, portait 700 millions de francs sur lesquels 110 millions à peine ont été retirés des flots.

§

L'Argot du front. — On n'a pas encore mentionné le terme par lequel les combattants désignent maintenant Paris.

Ce ne sont plus les mots argotiques périmés de *Pantruche* et de *Pantin*. Paris, c'est maintenant : *Paname ;* très répandu sur le front, ce vocable n'est pas encore acclimaté à Paris.

Paname! Cela semble un terme péjoratif qui ne va pas sans rappeler désagréablement : *Panama*.

Paname est cependant aujourd'hui le nom secret de Paris. Les noms secrets de Rome : *Valentia* ou *Amor* étaient plus heureux.

Paname est un des rares mots d'argot militaire nés de la guerre.

§

Le Requin comestible. — On nous avait promis la peau de requin comme succédané du cuir, mais nous n'avons pas encore à Paris de chaussures en peau de requin. Il est vrai que beaucoup d'hommes ont aujourd'hui un pied dans la tombe, ce qui est une façon d'avoir des souliers en requin, mot qui vient du macabre *requiem*, comme chacun sait.

D'autre part, depuis la guerre, on mange le requin dont la chair n'est pas fort différente de celle du thon.

Actuellement, le marché aux poissons de Tunis regorge d'une espèce de « requin à peau bleue » qui est pêché dans le golfe de Tunis.

Dernièrement les pêcheurs goulettois en capturèrent 600 en une seule nuit, dans la baie de Hammam-Lif et par faible fond de 1 m. 50.

La nuit suivante ils en prirent 800, si bien que par ces temps de vie chère les Tunisiens ont la ressource appréciable de se nourrir de la chair du requin.

§

Journée des trois barbus. — Au théâtre de Comédie des Champs-Elysées, trois poètes barbus : MM. Barzun, Divoire et Voirol, ont présenté, devant le rideau, en termes précis, chacun une pièce de leur composition et qui ressortit à un art panrythmique et simultané qui scéniquement parlant se distingue avant tout par l'emploi de la voix humaine par masses.

Ce n'est pas ici le lieu de se substituer à M. Maurice Boissard et de rendre compte des pièces que l'on joua. Il vaut mieux borner le rôle d'échotier à rapporter des bruits de couloir où plutôt d'exposition, car dans le foyer du théâtre on avait suspendu une centaine de toiles dont le plus grand nombre étaient cubistes.

Après la première pièce simultanée, *la Montagne*, de M. Barzun, qui nous avait prévenu que son œuvre « avait des rides », on put entendre un certain nombre d'observations toutes dans le genre de celles-ci : « *l'Arlésienne* moins la musique » ou encore « *l'Arlésienne* du pauvre ».

Après *l'Exhortation à la Victoire*, où M. Fernand Divoire exalte l'art chorégraphique de Mme Isadora Duncan, les avis étaient moins précis.

Mais même dérouté par cette exaltation tragique de la chorégraphie de Mme Isadora Duncan, le public ne marchanda pas ses applaudissements, tant ce chœur était parfaitement réglé.

Les râles, les cris, les glapissements du *Sacre du printemps* de M. Sébastien Voirol émurent diversement l'assistance, en lui préparant pour la nuit qui suivit des cauchemars en rapport avec le spectacle moderne auquel elle venait d'assister; mais, il faut dire que Mme Lara fut remarquable et que le drame synodique qu'elle représentait offre des beautés lyriques.

§

Xylophagie. — Dans le *Bulletin forestier autrichien du commerce et de l'industrie du bois* (*Ankundigungs-Blatt der Œster. Forstwirtschaft des Holzhandels und der Holzindustrie*) qui paraît à Plana (Bohême) un Dr Tingowitz expose ses expériences touchant le pain de bois :

En me basant sur la physiologie des plantes j'ai fait des expériences avec la farine séchée de bois et je pense avoir complètement réussi. Par le procédé pour lequel j'ai pris un brevet, il est possible de fabriquer un pain savoureux, riche et

digestible, compose de 70-88 o/o de la farine de guerre employée actuellement et de 20-30 o/o de bois.

Comme il nous faut 1 million de kg. de farine par jour pour nourrir les prisonniers, l'économie réalisée représente 200.000 à 300.000 kg. par jour.

J'ai mangé pendant plusieurs semaines, avec toute ma famille, de ce pain de bois sans que personne de nous ait ressenti un malaise quelconque.

Le ministère de la guerre à Berlin s'intéresse beaucoup à ce pain. On en a déjà fait l'essai sur 2.000 prisonniers. Aussi, en Autriche, le ministère de la guerre étudie-t-il la fabrication du pain de bois.

§

Une vente de tableaux à Berlin. — Voici quelques prix obtenus à la vente de la Collection Flechtheim :

Derain (Paysage)	1.100	marcs
— —	1.820	—
Van Dongen	440	—
Marie Laurencin (Toilette)	3.600	—
— (Fenêtre)	1.000	—
Van Gogh (Zouave)	19.000	—
— (Bateau à Sainte-Marie)	8.050	—
O. Redon (Fleurs)	6.600	—
Picasso (Violon)	4.600	—
— (Tête de femme)	3.200	—
Renoir (Demi-nu)	23.200	—

§

Un pays, en Europe, sans service militaire obligatoire. — Ce pays — qui le croirait? — est situé en pleine Prusse orientale, dans les environs de Dantzig, et est connu sous le nom de Terre des Mennonites (*Mennonitenland*). Plus de 10.000 baptistes s'y trouvent rassemblés, descendants de ces Mennonites venus jadis de Hollande pour dessécher et convertir en plaines fertiles les rives marécageuses de la Mottlau. Nullement obligés au service armé, ils ne sont soumis qu'à l'impôt dit de défense nationale (*Wehrsteuer*). Au cours des guerres du premier Empire, ils fournirent de fortes sommes d'argent au gouvernement prussien ; par contre, ceux qui, volontairement, s'engagèrent dans l'armée durent s'exclure de la communauté mennonite. Le 3 mars 1868, un décret ministériel autorisait les mennonites, eu égard à leurs convictions religieuses, à ne servir dans l'armée que comme infirmiers, scribes ou conducteurs du train ; ceux qui ne consentirent point à participer à la guerre, même dans ces modestes conditions, émigrèrent en Amérique. Mais en 1914, bien des jeunes mennonites n'acceptèrent pas le même point de vue, et un grand nombre d'entre eux partirent même volontairement pour le front où ils gagnèrent la croix de fer.

Ces mennonites prussiens ne forment qu'une faible partie de la communauté mennonite universelle qui comprend bien de 4 à 500.000 membres. Près de 70.000 vivent en Russie.

C'est toujours en Amérique que se réfugièrent les Mennonites, chaque fois que les scrupules de leur conscience les mettaient en difficulté avec les Etats européens où ils s'étaient établis. En 1662 des mennonites néerlandais s'en vinrent en Amérique, suivis, en 1683, de mennonites alle-

mands, partis de Crefeld. Là aussi, en Amérique, ils ne furent pas sans éprouver de grands ennuis. En 1776, à la guerre de l'Indépendance, leur droit civique leur fut enlevé en raison de leur refus à prendre part à la guerre, et, en 1861, pendant la guerre de Sécession, ils furent enrôlés de force dans les Etats du Sud.

§

L'heure du couvre-feu. — Le couvre-feu obligatoire va être rétabli à Montréal, mais pour les enfants seulement, pour des raisons de salubrité morale et physique. Tous les enfants devront être rentrés chez eux à neuf heures du soir. Le réglement ne dit pas s'ils devront être couchés.

§

Une Revendication de paternité. — Le Docteur Henry La Bonne nous prie de signaler à nos lecteurs qu'il fut le premier à publier, au sujet de la fameuse question du latin (dans le *Monde médical*), l'histoire de l'Académie de l'Abbé d'Olivet, citée par le Docteur Callamand page 762 de notre dernière livraison.

§

Trait d'un poète danois. — Dernièrement, les étrangers durent compléter leur permis de séjour d'après de nouveaux décrets.

Un poète danois, qui vit à Paris, alla porter ses papiers au bureau de contrôle qui lui avait été indiqué.

« Pouvez-vous, lui dit l'employé, désigner deux Français qui seront vos répondants ? »

« J'ai peu de relations à Paris, répondit le scandinave, car j'y vis dans la retraite. Néanmoins, puisque c'est là une formalité nécessaire, notez que mes répondants français sont mon concierge et M. Paul Fort. » — « L'adresse de M. Paul Fort ? » demande l'employé.

« Je l'ignore, déclara le poète danois, mais c'est le prince des poètes et ce titre doit suffire. »

Et l'employé, se le tenant pour dit, inscrivit :

Répondants : Son oncierge et le Prince des Poètes.

§

Les Fleurs du mal. — A la vente de la bibliothèque de Jules Lemaître un exemplaire des *Fleurs du mal*, 1re édition, avec la première couverture, dans une reliure en maroquin plein, signée de Chambolle-Duru, doré sur témoin, a été adjugé 580 francs et les frais, soit 640, ce qui est pour rien.

Il faut dire que le rédacteur du catalogue avait fort mal décrit le volume et que l'expert, se contentant de ces indications bibliographiques, n'annonça pas la présence de la rarissime couverture.

L'heureux acheteur se garda de montrer sa trouvaille aux autres amateurs. Il agit sagement, car s'ils avaient connu l'événement, quelques-uns d'entre eux auraient pu avoir une congestion : la chaleur est si grande.

Mais qu'on ne dise plus que la bibliophilie est un métier perdu.

Un exemplaire des *Mémoires d'outre-tombe* a fait 900 francs, ce qui est également pour rien.

§

Le mot « boche » jugé par les Allemands. — Dans un curieux opuscule sur l'argot militaire allemand, intitulé *Der Feldgraue Büchmann*, et trouvé dernièrement dans une tranchée ennemie évacuée, nous avons lu les lignes suivantes que nous traduisons fidèlement, laissant à nos lecteurs le soin de faire le commentaire :

Les Français nous appellent, nous autres Allemands, des *Boches*. Troupier ou civil, jeune ou vieux, homme ou femme, peu cultivé ou arrivé au pinacle de la sagesse, nous sommes les Boches. Et les linguistes de Paris se donnent le plus grand mal pour démontrer par leurs articles dans les journaux ou dans des livres entiers, que le vocable *boche* désigne un être aux qualités les plus basses et les plus méprisables qui puissent s'imaginer, un être bien au-dessous des nègres et même inférieur aux bêtes. Un journal de tranchées français s'appelle le *Bochophage* (mangeur de Boches).

La langue allemande et la langue du soldat allemand ne connaissent aucun équivalent du mot français *boche*. Nous reconnaissons, même en guerre, les qualités humaines de l'ennemi, et nous ne pensons pas à le manger : de pareils désirs de cannibales ne nous donnent aucune envie.

Les Anglais nous appellent les *Hans*.

Nous nous contentons de combattre l'ennemi et ne verrons jamais dans les soldats, les blessés, les mourants, les prisonniers de l'ennemi, comme dans ses morts, que l'homme (?)

... L'Allemand a maints adversaires, mais un mot tel que *boche*, il n'en a pas.

§

Le Sarcasme. — Dirigé par M. Georges Lamy, *le Sarcasme* est un « journal périodique de pamphlets et d'art » qui n'a pas encore paru, mais se proposant de paraître, se recommande à l'attention du public dans un prospectus où le directeur, M. Georges Lamy, donne à tous ce précieux conseil : « Et partez vers les cimes enchanteresses des réalisations individuelles. »

Le prospectus qui prévoit la publication du *Sarcasme* dont le programme est d'ailleurs plein d'intentions louables, conclut ainsi caractéristiquement :

Le Sarcasme ne touchera les deniers secrets d'aucun saint, d'aucun clocher. Il prie seulement les personnes sympathiques de lui adresser des fonds.

A partir de *deux francs*, les donateurs seront inscrits au rôle des membres bienfaiteurs.

A partir de *cinq francs*, les donateurs auront le droit de participer à la rédaction effective du journal, sous la direction technique d'un « comité de lecture » nommé en assemblée générale.

La liste des sommes reçues sera publiée avec le nom des envoyeurs.

En cas de non-parution du journal, les versements seront restitués.

Le Sarcasme acceptera toute publicité commerciale à sa quatrième page.

Le Sarcasme sera un organe périodique dont les éditions varieront en proportion des ressources.

Le Sarcasme n'attend plus pour paraître que la bonne volonté de ses membres bienfaiteurs et de ses collaborateurs.

MERCVRE.

Le Gérant : A. VALLETTE.

Poitiers. — Imp. du MERCVRE DE FRANCE (G. ROY), 7, rue Victor-Hugo.

BULLETIN FINANCIER

Il suffit de comparer les dépréciations du mark et du franc sur les marchés neutres pour ne pas s'étonner 'à l'inverse des fonds d'Etat Allemands et Austro-Hongrois qui s'effritent chaque jour un peu plus, la tenue nos Rentes soit toujours des plus fermes, le 3 0/0 à 60 fr. 15 ; le 3 0/0 amortissable à 71 fr. 15 et le 5 0/0 .15. En Suisse, il y a un an, le franc perdait 11 0/0 et le mark 21.66 0/0 ; aujourd'hui la dépréciation du inc est de 13.03 0/0 et celle du mark 44.91 0/0. En Hollande, le franc ne perd plus que 11.66 0/0 au lieu de .10 0/0 en juin 1916, tandis que le mark qui à la même époque perdait 25.38 0/0 subit aujourd'hui une préciation de 42.20 0/0.

Le taux très bas du rouble et l'absence de demandes entretiennent la lourdeur sur les fonds et les valeurs sses qui accusent un nouveau recul : Russe 4 0/0 1901, 56 fr. ; 4 1/2 0/0 1909, 66 fr. 05 ; 5 0/0 1906, 73 fr.;)/0 1891, 50 fr. 50. — Maltzoff 485 fr. ; Bakou 1392 ; Toula reprend à 955 francs.

A propos de la hausse de l'Extérieure, qui a coté un moment 110 fr., le « Pour et le Contre » émet ces judi-euses réflexions : « Rappelons que les détenteurs français de valeurs espagnoles peuvent contribuer à enrayer cette hausse ; ils n'ont qu'à vendre ces valeurs. Ce faisant, ils procureront au Trésor français des remises sur l'Espagne ; ils feront en même temps une opération très productive puisque en réalisant ils bénéficieront de la prime sur le change. La tension de la peseta ne sera pas éternelle et les détenteurs français qui auront hésité à vendre regretteront plus tard, lorsque les circonstances seront redevenues normales, de n'avoir pas su profiter des conditions exceptionnellement favorables dans lesquelles ils se trouvent actuellement pour réa-liser. »

Peu de changement sur les Chemins de fer français qui restent bien tenus. A noter toutefois le Nord qui sse de 1262 à 1320 francs. Dispositions soutenues au groupe de nos grandes banques : Comptoir d'Escompte, 9 fr. ; Crédit Lyonnais, 1107 fr. ; Banque de Paris, 980 fr. ; Union parisienne, 615 fr. A la date du 30 juin, ce rnier établissement distribue un acompte de 15 fr. par action sur l'exercice 1916, soit 41 fr. 25 au nominatif 13.39 au porteur, coupon nº 25.

Ainsi que nous l'avions fait prévoir, le Crédit foncier de France procède en ce moment (du 25 juin au juillet) à l'augmentation de son capital. Les titres nouvellement émis sont fort recherchés, aussi la décision ise par son Conseil d'accorder un droit de préférence aux anciens actionnaires est-il fort équitable. Ceux-ci ssédant au moins vingt actions ont droit à souscrire irréductiblement à une action nouvelle.

LE MASQUE D'OR.

BONS DE LA DÉFENSE NATIONALE

Voici à quel prix on peut les obtenir :

.es *Bons de la Défense Nationale* offrent toutes facilités pour effectuer un placement de pleine urité, qui n'immobilise les capitaux engagés que ır peu de temps et qui donne au Trésor public les sources indispensables au salut du Pays.

)n trouve les *Bons de la Défense Nationale* par-t : Agents du Trésor, Percepteurs, Bureaux de te, Agents de Change, Banque de France et ses cursales, Sociétés de Crédit et leurs succursales, s toutes les Banques et chez les Notaires.

PRIX NET DES

Bons de la Défense Nationale

(Intérêt Déduit)

MONTANT DES BONS	SOMME A PAYER POUR AVOIR UN BON REMBOURSABLE DANS		
	3 mois	6 mois	1 an
100	99 »	97 50	95 »
500	495 »	487 50	475 »
1.000	990 »	975 »	950 »
10.000	9.900 »	9.750 »	9.500 »
50.000	49.500 »	48.750 »	47.500 »
100.000	99.000 »	97»500 »	95.000 »

OFFICIERS MINISTÉRIELS

Ces annonces sont exclusivement reçues par M. Claude, 6, rue Vivienne.

\ adj. sur 1 ench. Ch. Notaires, Paris 3 juillet à 12 heures 1/2.
TERRAIN à ALFORTVILLE (Seine). Chemin grande communication nº 38 de Bagnolet à Choisy-.oi. Cont. 7.286 mq. 40. Son C. nº 145 du cadastre, **se à prix : 36.400** fr. 'adresser **Assist. publ.**, 3, av. Victoria, Paris, Me G. Morel d'Arleux, not., 15, rue des St-Pères.

SAINT-DENIS **Terrain Industriel** de 10.062 mètres, boulev. Ornano, lieudit « La Renouillère. **Mise à prix : 200.000** fr. A adj. chez not. Paris, 3 juil. Me Robineau, not. 8, r. Maubeuge.

Poitiers. — Imprimerie du Mercure de France G. ROY, 7, rue Victor-Hugo.